

H. DE BALZAC

---

PENSÉES  
SUJETS, FRAGMENS

ÉDITION ORIGINALE  
AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

DE  
JACQUES CREPET

---

PORTRAIT GRAVÉ A L'EAU-FORTE

PAR  
G. NOYON



PARIS  
A. BLAIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
26, RUE LE PELETIER, 26

---

1910





RS



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

PENSÉES  
SUJETS, FRAGMENS

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

---

10 exemplaires sur papier du Japon numérotés de 1 à 10.  
300 exemplaires sur papier vergé d'Arches numérotés de  
11 à 310.

---

*N° 305*





D'après le croquis fait  
par David pour sa  
médaille



H. DE BALZAC

---

PENSÉES  
SUJETS, FRAGMENS

ÉDITION ORIGINALE  
AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

DE  
JACQUES CREPET

---

PORTRAIT GRAVÉ A L'EAU-FORTE

PAR  
G. NOYON



PARIS  
A. BLAIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
26, RUE LE PELETIER, 26

---

1910



## NOTE DE L'ÉDITEUR

---

Nous avons d'abord songé à donner le texte de cet album dans l'intégralité de son désordre pittoresque. Mais un examen plus approfondi nous a rapidement convaincu qu'à le tenter nous nous heurterions à des difficultés insurmontables, résultant de l'abondance des surcharges, intercalations, notes entrecroisées, etc. (V. la préface). De plus, nous risquions fort, pour prix de notre exactitude, d'introduire dans le recueil — ou d'y maintenir — une obscurité rebutante.

Tout bien pesé, il nous a donc paru préférable de suivre la voie qui nous était montrée par Balzac lui-même, dont le manuscrit, en maints endroits, porte trace d'un essai de classification, et d'autant que nos fac-similés restituent l'aspect graphique de l'album.

---

Un astérisque (\*) à la suite d'un titre signifie que l'ouvrage en cause n'a jamais paru, mais se trouve mentionné dans *l'Histoire des Œuvres de H. de Balzac*.

Deux astérisques (\*\*), que l'ouvrage n'a jamais paru et ne figure pas dans le travail bibliographique du vicomte de Spœlberch de Lovenjoul.

Il nous a paru que cette distinction était de nature à faciliter les recherches du lecteur.

---



## PRÉFACE

---

*On sait quel sort bizarre et navrant subirent, en 1882, les papiers de Balzac.*

*A peine sa veuve était-elle morte, une saisie générale était opérée au petit pavillon de la rue Fortunée, où Balzac avait amené sa femme en arrivant de Wierszchownia, et qu'elle n'avait point quitté depuis ; et les déménageurs de l'hôtel Drouot suivaient de près la horde des huissiers. Ce fut alors une scène de sacrilège barbarie, sans pareille dans les annales des lettres contemporaines. Cinq ou six grandes caisses clouées avaient été mises à part, dans un petit salon respecté par les hommes de loi. Elles renfermaient les papiers de Balzac, des manuscrits autographes, des notes volantes, des cahiers. Les déménageurs s'en emparèrent ; l'unique valet préposé à la garde du mobilier ne put rien empêcher. Les caisses furent bousculées, défoncées, éventrées : leur contenu joncha bientôt le parquet. Le public, attiré par le scandale de cette ruine princière et par le grand nom de Balzac, y choisit à son gré ; bientôt le désordre dégénéra en pillage. Vainement le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, accouru, tenta de s'interposer. Il obtint seulement le retour de deux des caisses emportées à l'hôtel Drouot ; encore en revinrent-elles à moitié vides... On était allé avertir l'héri-*

tière. On lui demanda ce qu'il fallait faire des papiers répandus dans le petit salon. Elle répondit, assure-t-on : *Brûlez tout !*

*Ainsi se réalisait une fois de plus le sinistre pressentiment qui avait assailli Balzac quand, ramenant de Russie l'épouse si longtemps convoitée et se croyant, comme il l'écrivait à sa sœur Surville, « au comble du bonheur », il avait trouvé la porte de son hôtel défendue contre lui par un concierge devenu subitement fou. La petite maison du financier Beaujon devait lui être fatale jusque par delà le tombeau. Là, il avait agonisé dans l'affreux isolement que l'on sait ; là, se réveillant d'un rêve ardemment nourri pendant dix-sept ans, il avait pu méditer pour son compte la terrible réplique de Quinola : « Et l'on parle du premier amour ! Je ne connais rien de terrible comme le dernier, il est strangulatoire ! » Maintenant, c'étaient des fragments de son œuvre même, des parcelles de sa pensée que ces murs voyaient profaner, disperser, anéantir<sup>1</sup>.*

*L'album que publiera prochainement M. Blaziot, est-il sorti de l'hôtel de la rue Fortunée dans la poche de quelque passant à qui le désordre de cette heure-là fournit l'occasion de satisfaire, à peu de frais, ses goûts de collectionneur ? On peut le supposer. C'est en 1882, en effet, qu'il devint la propriété de M. Clément-Simon, avec un portefeuille de chagrin violet qu'ornait le portrait reproduit en tête de ce livre<sup>2</sup>, et qui contenait encore un bulletin d'Equipagen-*

<sup>1</sup> Presque tous ces renseignements sont empruntés à l'article de Jehan Valter, *les Papiers de Balzac*, publié dans le *Figaro* du 20 juin 1882.

<sup>2</sup> C'est sans doute de cette réduction que Balzac a parlé dans ses *Lettres à l'Étrangère*. (V. 2 mars et 7 avril 1843 notamment.)

transport datant du dernier voyage en Allemagne (mai 1850). Et j'inclinerais d'autant plus à cette conjecture qu'il ne figure pas dans le catalogue de la vente des livres et manuscrits provenant de la succession de M<sup>me</sup> de Balzac. Cependant, il sied de l'observer : M. Clément-Simon tenait cette pièce de M. Chasles, libraire-expert, celui-là même qui venait de diriger ladite vente. On pourrait donc admettre aussi bien l'hypothèse d'une cession de gré à gré consentie à M. Chasles par les ayants droit de la veuve.

Quoi qu'il en soit, c'est entre les mains de M. Clément-Simon, à Tulle, où il s'était fixé depuis de longues années, que je vis, au cours d'un voyage, ce très curieux manuscrit. On n'est pas sans connaître quelques-uns des travaux de M. Clément-Simon. Il était de ces chercheurs patients, de ces monographes passionnés qui savent arracher leurs secrets aux papiers les plus obscurs, et sans lesquels l'histoire provinciale ne serait encore aujourd'hui que ce qu'elle fut jusqu'à ce siècle : une fable dont le talent de l'auteur faisait tout le prix. M. Clément-Simon m'entretint avec enthousiasme de son trésor. Pendant quatre ans, aidé du vicomte de Spoelberch, il en avait déchiffré les hiéroglyphes et reconstitué le texte. Et il portait dans sa tête, quasi écrite, la préface qu'il fallait pour y jeter la lumière à flots. D'ailleurs, voilà une dizaine d'années, l'album avait dû paraître : déjà les caractères en étaient choisis, les fac-similés tirés. Mais des contretemps avaient surgi, des tristesses : l'éditeur en question était mort, et M. de Spoelberch. Et lui-même, à cette heure, M. Gustave Clément-Simon, chargé de quelque quinze lustres, après l'effort que venaient de lui coûter les Mémoires de la comtesse de Valon, se sentait bien las.

Je l'adjurai de ne pas différer davantage une publication

*dont tous les balzaciens se réjouiraient. Il me le promit, vint à Paris pour traiter avec M. Blazot, lui confia la copie — il serait plus juste de dire la « traduction » — du texte. La mort le prit, à son tour, comme il allait rédiger la préface, les notes, et faire profiter le lecteur de ses patientes recherches, — une mort que les circonstances firent particulièrement cruelle : dans une maison de santé, loin des siens et de tout ce qu'il aimait, à cent cinquante lieues de ses riches archives et de sa chère Corrèze où le soleil se lève dans des vapeurs roses.*

*Ainsi m'échurent l'honneur et la tâche, que je sens plus lourde à songer combien M. Clément-Simon s'en fût mieux acquitté, d'être le scoliaste de cet album et de le présenter au lecteur.*

*C'est un album oblong, acheté tout relié<sup>1</sup>, et relié sans aucune recherche (dos de chagrin, plats de papier marbré), qui, par ses feuillets de nuances diverses, fait penser aux albums à croquis, par son format rappelle les carnets de commande des libraires, et dont la tranche salie et les plats fatigués témoignent d'un long usage.*

*Ouvrons-le.*

*A l'intérieur du premier plat, collée, une vignette au bas de laquelle se lisent la signature d'A. Devéria et le monogramme de Charles Thompson : une femme, drapée dans les plis d'un péplum qui doit autant aux modes de la Restauration qu'à la Grèce antique, retient sous sa main une liasse de feuilles ; plusieurs lui échappent, tourbillonnent au vent. En exergue : Neludibria ventis. Faut-il*

<sup>1</sup> Il porte encore la marque d'origine : « Werner, papetier, rue Vivienne, n° 2 bis »



voir dans cette vignette une simple allégorie de la reliure ? Ne serait-ce pas plutôt une « marque » de librairie que Balzac aurait commandée vers 1825, quand il élaborait, avec Urbain Canel, ces éditions en un volume de *La Fontaine et de Molière*, dont la mévente pesa si lourdement sur toute sa vie ? Cette dernière conjecture est séduisante et ne semble pas sans fondement, Devéria et Thompson ayant précisément signé les illustrations du *La Fontaine et du Molière*<sup>1</sup>... Au-dessus de cette gravure, un jour sans doute que le souvenir de ses déboires d'imprimeur lui cuisait particulièrement et qu'il n'était pas satisfait non plus de ses proses, Balzac a écrit : « Folle gardant des folies ».

En regard, le titre : *Pensées, Sujets, Fragmens*, tracé de cette belle « anglaise » que l'on retrouve en tête de tous les manuscrits du père de la Comédie humaine. Au-dessous de ce titre, se faisant pendant, deux dates qui semblent commander l'album : février 1833 — 27 septembre 1833. Au-dessous encore, s'échelonnant, une suite de citations ou de devises latines, cueillies au hasard des voyages ou des lectures : *Fuge, late, tace* (inscription d'une cellule à la Grande Chartreuse, 29 septembre 1832<sup>2</sup>) ; *Umbra mea sit vita*<sup>3</sup> (inscription d'un cadran solaire) ; *Ultimam cogita*<sup>4</sup> ; *Fama vel fama*... Elles correspondent assez mal, hors la dernière, à ce que nous savons de Balzac, de sa suffisance

<sup>1</sup> V. Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire : *la Jeunesse de Balzac*.

<sup>2</sup> Balzac parle de son voyage à la Grande Chartreuse dans une lettre à M<sup>me</sup> Carraud, datée du 23 septembre 1832. — Cette devise se retrouve dans *le Médecin de Campagne* (1833).

<sup>3</sup> Peut-être faut-il lire *sic* au lieu de *sit*.

<sup>4</sup> Cette inscription orne un cadran solaire dans *la Grande Bretèche* (1832).

*et de ses ambitions, il faut en convenir. Mais en haut de la page, en face d'une description d'écu qui pourrait bien avoir le comte Ferdinand de Gramont pour auteur et qu'on devine sous les ratures, tout en haut de la page, placée là comme une mystique dédicace, voici, en revanche, une indication toute personnelle évidemment : 6 janvier, naissance d'E. Retenons-la, elle nous sera une clef tout à l'heure.*

*Suivent cinquante-quatre feuillets couverts, au recto et au verso, d'une écriture souple, allongée, menue le plus souvent, ici restée noire et emprisonnant encore quelques parcelles de poudre à sécher, là jaunie par les ans, tantôt alignée régulièrement, tantôt distribuée en paquets au hasard du papier, si fine parfois qu'on la croirait plutôt formée avec la pointe d'une aiguille qu'avec une plume de corbeau, et qui disparaît, des demi-pages, sous des ratures en croisillons, et qui ne souffre pas un espace blanc, et qui emprunte des façons d'arabesques, et qui se corrige, et qui annote aujourd'hui ce qu'elle avait hier consigné, et qui soudain se perd dans un et cœtera ou une tache d'encre, et qui, bousculée toujours par la pensée, n'a jamais le temps d'achever la syllabe finale... Je ne m'étonne plus si les « typos » d'Everat<sup>1</sup> mettaient comme première condition à leur engagement « qu'ils n'auraient pas, journée commune, plus de deux heures de Balzac »<sup>2</sup>, ni que maints romans de notre auteur aient coûté beaucoup plus cher à corriger qu'à composer, et j'admets volontiers maintenant que MM. de Spoelberch et Clément-Simon purent pâlir des semaines et des mois sur ces pages-ci.*

<sup>1</sup> L'imprimeur de la *Revue de Paris*, à l'époque.

<sup>2</sup> E. de Mirecourt, *les Contemporains*.

Mais lorsqu'on a vaincu leur constante énigme, introduit de l'ordre dans tout ce désordre et pénétré, si je puis dire, la mécanique de ce carnet, on oublie l'aridité de son labeur. Notre texte, en effet, dépasse, et de beaucoup, les promesses de son titre. Non seulement on y trouve, avec trente ou quarante plans abandonnés, plusieurs des plus célèbres romans de Balzac en leur schéma originel, et quelque cent cinquante pensées inédites avec une centaine d'autres qui ont pris place dans la Comédie humaine, mais il constitue un véritable memento-journal, à la fois livre de comptes, agenda et « crachoir d'or », — pour employer la pittoresque expression dont Paul de Saint-Victor peignit les *Disjecta membra* de Barbey d'Aurevilly, — un capital « garde-manger », rectifierait Laure Surville, selon son illustre frère<sup>1</sup>, — où la vie palpite avec l'œuvre, où l'homme transparait dans l'auteur, où sont jetés, pêle-mêle et au jour le jour, programmes de travaux, recherches de style, listes d'amis, mots entendus, anecdotes typiques, bilans budgétaires, etc., etc. Ici l'inédit voisine avec l'édité, le roman avec le drame, la politique avec la religion, des considérations sur l'amour avec des préceptes littéraires ; une coupure de journal interrompt une suite d'aphorismes, une fleur séchée ouvre ses pétales décolorés au bas d'un canevas de pièce, une citation virgilienne jaillit d'un plan d'habitation, et il arrive que la callipygie d'une grosse dame fasse reculer le flot des notes... C'est un document littéraire inestimable et c'est aussi un document biographique de premier ordre.

Au reste, j'en dirai plus sur son importance par deux cita-

<sup>1</sup> Voir l'étude biographique dont est précédée la *Correspondance*.

tions que par de longs commentaires. On lit dans les *Lettres à l'Étrangère* (20 janvier 1838) :

« En voilà bien assez pour vous convaincre qu'il faut être une huître (vous souvenez-vous de ceci?) ou un ange pour s'attacher à ces grands rochers humains. »

Et une note de l'éditeur, au bas de la page, explique :

Balzac avait écrit à Genève, sur un album à lui, cette pensée : « Les grands hommes sont comme les rochers, il ne peut s'y attacher que des huîtres. » M<sup>me</sup> Hanska écrivit au-dessous : « Je suis donc une huître. »

On lit dans le même recueil (10 octobre 1837) :

« Quand j'ouvre mon livre, où j'ai mis toutes les pensées de mes ouvrages et tant de choses, j'en reviens toujours à : Je serai Richelieu pour te conserver. C'est, dans le grand parc de mes idées, la fleur que je caresse le plus de l'œil. »

Eh bien ! la pensée de Balzac : « Les grands hommes sont comme les rochers... », — et la plaisante approbation de M<sup>me</sup> Hanska, — et cette fière déclaration : « Je serai Richelieu pour te conserver », dont il encensait l'orgueil de son amie et qui a sans doute intrigué plus d'un lecteur, — tout cela se retrouve dans notre album !.. Celui-ci, sans conteste, et de l'aveu même de Balzac, n'est donc rien moins que « le livre où il a mis toutes les pensées de ses ouvrages et tant de choses », « le grand parc de ses idées ».

\*  
\* \*

Mais d'abord une question se pose : à quelle période de la vie de Balzac correspond ce précieux livre ? Question

*dont il est superflu de signaler l'importance et qui n'est pas, je l'avoue, sans m'avoir longtemps et fort embarrassé.*

*On ne remplit pas un cahier de notes comme on rédige un manuscrit ordinaire. On l'ouvre au petit bonheur, sur un coin de table, entre une lecture et l'ouvrage en cours, et, hâtivement, on griffonne quelque chose au hasard des blancs restés. Balzac, dont l'existence était effroyablement encombrée, n'a point manqué à la règle commune. Notre album n'accuse pas un moindre désordre en la distribution de ses matières qu'en son aspect graphique. Ainsi un memorandum daté « 1830 » s'y présente bien après les plans de la Peau de Chagrin et des Deux rencontres, qui sont de 1830-31, et même après une allusion à la Chartreuse de Parme, parue en 1840 ; un programme pour 1836 s'y trouve encadré entre un programme pour 1842 et un autre pour 1847. Et, si les millésimes y figurent en assez grand nombre, il est le plus souvent impossible, sur simple lecture du moins et avec quelque soin qu'on examine le texte, de déterminer la limite des fragments qui se rapportent à chacun d'eux.*

*A ces premières causes de confusion inhérentes, elles, au manuscrit, ajoutez celles qui tenaient à la personne de l'auteur, à sa prodigieuse fécondité, à sa conscience, à ses habituelles négligences aussi. Entre tous les romanciers français, Balzac est assurément celui qui remania le plus souvent ses œuvres. On sait les exemples fameux de Pierrette, dont furent tirées treize épreuves, de César Birotteau, qui en nécessita dix-sept. On n'ignore pas non plus que d'autres romans, tels la Femme de trente ans ou Sur Catherine de Médicis, sont restés jusqu'à dix et quinze ans en préparation, et le bibliophile Jacob a rapporté que vers 1840 Balzac*

*s'offrit à lui montrer « l'ordre chronologique de ses publications jusqu'en 1850 ». Enfin, il suffit de parcourir l'ouvrage bibliographique du vicomte de Spoelberch pour se rendre compte des extraordinaires libertés que l'auteur d'Eugénie Grandet prenait avec les dates : la plupart de celles que l'« édition définitive » a placées au bas des différentes œuvres sont fausses. Dans ces conditions, comment oser trancher la part qui revenait exactement à chaque année dans notre album, et conclure catégoriquement sur la période qu'il embrasse ?*

*Il n'y avait décidément qu'un moyen d'arriver à une certitude quasi absolue : c'était de procéder à l'analyse minutieuse de nos matières en les isolant individuellement, puis de rechercher parmi nos plans ceux que la Comédie humaine avait réalisés. en n'acceptant leurs dates de publication que comme limite, et, pour les pensées et locutions heureuses, d'en retrouver le plus grand nombre possible dans l'œuvre imprimée ou la correspondance ; enfin, de rapprocher tous ces éléments de preuve, et, en tenant compte alors, dans une certaine mesure, aussi bien de la place occupée par chaque fragment dans notre texte que des suggestions de l'analyse critique, de conclure du particulier au général. Méthode qui n'allait pas évidemment sans exiger beaucoup de labeur, de temps, de lectures, d'investigations de tout ordre, mais qui du moins devait donner des résultats irréfutables... Irréfutables ! J'en appelle à tous les bibliographes, quel mot sonne plus harmonieusement à l'oreille ?...*

*Je me résignai donc à cette patiente besogne. Je lus et relus les vingt-quatre volumes in-8° de l'Édition définitive, sans négliger les Œuvres diverses et le théâtre ;*

*j'épluchai la Correspondance et les Lettres à l'Étrangère. je contrôlai le tout par les innombrables ouvrages ou articles auxquels notre auteur, sa vie et son œuvre ont donné matière. Quand j'eus fini, ma conviction était faite : cet album avait séjourné sur le bureau de Balzac, à portée de sa main, pendant toute sa carrière<sup>1</sup>. Ainsi s'expliquait la diversité des millésimes qu'on y rencontre ; mais le gros des notes, des plans, les parties capitales enfin, devaient, à n'en pas douter, être rapportées à la période 1830-1835 environ. — Et puis, sur ces entrefaites, en collationnant ma copie avec l'original, voici que je découvre une double mention que la dactylographe avait oublié de transcrire : février 1833 — 27 septembre 1833, ces deux dates dont j'ai dit que, placées immédiatement sous le titre, elles semblaient commander notre texte tout entier !*

*Dans quelles perplexités je retombai alors, ceux-là seuls qu'a tourmentés la passion de recherches analogues, peuvent l'imaginer. J'étais certain de mes conclusions, je ne pouvais révoquer en doute la rigueur de ma méthode, et pourtant elles me mettaient en contradiction flagrante avec mon manuscrit lui-même ! Et ce, après des mois d'études ! C'était à briser ma plume de scoliaste, à nier la science de tous les bio-bibliographes et l'information de tous les anecdotiers dont les travaux étaient à la base de ma conviction. L'avouerai-je ? Je faillis maudire ma découverte !...*

<sup>1</sup> Il y figurait sans doute au-dessus de ce « livre de cuisine » où Balzac inscrivait les pensées et maximes de Napoléon, rencontrées au cours de ses lectures, et qu'il vendit un jour de détresse à un sieur Gaudy, bonnetier, qui bayait après une décoration. — Voir *Lettres à l'Étrangère*, 10 octobre 1838. V. aussi l'article de M. Frédéric Masson : *Une Mystification* (Le Gaulois, 29 août 1909).

*C'est elle cependant qui devait m'amener à constater et à signaler une des particularités les plus curieuses de notre album. J'appelai tout à l'heure l'attention du lecteur sur l'inscription : 6 janvier, naissance d'E., qui domine le titre. Voici l'instant de s'en souvenir. Un jour, l'idée me vint de la rapprocher des deux dates énigmatiques. Dès lors tout s'éclaira. Voyez plutôt :*

*C'est le 6 janvier 1804 qu'est née Ève Rszewuska, la future comtesse Hanska.*

*C'est en février 1833 que part de Wierszchownia pour Paris ce petit livre, cette Imitation de Jésus-Christ dont l'envoi, coïncidant avec l'élaboration du Médecin de campagne, frappe l'esprit de Balzac comme un avertissement providentiel. Le 24 de ce mois, il écrit à « l'Étrangère » :*

*« Il y a certes quelque bon génie entre nous, je n'ose dire autre chose, car comment expliquer que vous ayez fait voyager vers moi l'Imitation de Jésus-Christ<sup>1</sup> lorsque je travaillais nuit et jour à un livre dans lequel je tâche de dramatiser l'esprit de ce livre en l'appropriant aux désirs de civilisation de notre époque ; comment se fait-il que vous ayez eu la pensée de me l'envoyer quand j'avais celle d'en mettre la poésie méditative en action ; qu'à travers les espaces, le saint volume, accompagné d'un doux cortège de pensées, vint à moi qui me lançais dans les champs délicieux d'une idée religieuse ; qu'il me soit apporté au moment où, lassé, fatigué, je désespérais de pouvoir accomplir cette œuvre magnifique de charité, belle dans ses résultats, si mes efforts n'ont pas été vains ? »*

*Enfin, c'est le 27 septembre 1833, un vendredi, — jour de Vénus, — que Balzac rencontre à Neuchâtel, pour la*

<sup>1</sup> Balzac attachait un si haut prix à cet exemplaire de l'Imitation, qu'il le laissa par clause spéciale à sa femme, bien que son testament instituât déjà celle-ci pour sa légataire universelle.



*première fois, celle qui sera désormais l'étoile de sa vie et le but de ses efforts.*

*On a maintenant le mot de l'énigme, et le lecteur a compris à quelle secrète intention correspondent les deux dates qui manquèrent m'égarer. Elles ne pouvaient rien changer à mes conclusions, puisque ce n'est pas l'auteur qui les a écrites ici, mais l'homme. Il n'y faut point voir, comme je l'avais fait tout d'abord, les deux portes entre lesquelles va s'étendre « le grand parc » des idées balzacienes, mais des figures tutélaires que l'amour reconnaissant et l'espérance ont placées à son entrée<sup>1</sup>.*

\*  
\*  
\*

*1830-1835. Il y a, sans doute, des époques plus fameuses dans la carrière de Balzac, bien que celle-ci ait vu paraître le Colonel Chabert, Eugénie Grandet, le Médecin de campagne, le Curé de Tours, le Père Goriot, la Recherche de l'Absolu, — et quelques nouvelles tout à fait remarquables, — mais il n'y en a pas de plus diverse, de plus passionnée, de plus captivante.*

*« Mademoiselle la Gloire », qui l'a dédaigné tant qu'il se*

<sup>1</sup> A dire le vrai, j'aurais dû le soupçonner plus tôt. A travers sa correspondance ou les commentaires de ses biographes, Balzac se montre constamment soucieux de rappeler à M<sup>me</sup> Hanska les heures et lieux qui virent leurs serments. Son pseudo-mysticisme, bien proche de la superstition, et qui m'apparaît surtout comme un des effets de sa foi dans les courants magnétiques, le fait s'entourer d'objets consacrés à leur amour : bagues, encriers, cachets, portefeuilles, médaillons, qui portent, eux aussi, les dates des rencontres de Neuchâtel, Genève, Pétersbourg, ou des devises que l'Étrangère a inspirées : *Adoremus in æternum, Fulge vivam, Eva-Ave*, etc.

*cachait derrière les pseudonymes de « lord R'hoone », « A. de Viellerglé » ou « Horace de Saint-Aubin », vient de sourire au jeune Honoré Balzac, né d'hier au monde de la littérature avec les Chouans, et, bien qu'un peu scandalisée, s'est penchée avec complaisance sur les feuillets jonquille de la Physiologie du mariage (1829). Ainsi, l'heure est propice. A la charge donc, et à la hussarde, et jusqu'à ce que la changeante donzelle avoue sa défaite, pour payer les quatre-vingt-dix mille francs de dettes par quoi s'est soldée la liquidation de l'imprimerie de la rue des Marais Saint-Germain, pour confondre irrémisiblement le scepticisme de la famille et des amis, pour qu'un faquin d'éditeur ne se croie plus autorisé à plaisanter « Votre Grosseur », pour mériter l'envie des confrères et l'admiration des femmes, pour participer enfin à tous les honneurs et à toutes les jouissances que la société doit au génie !*

*Dans le petit pavillon de la rue Cassini, là-bas, entre l'Observatoire et le Luxembourg, à l'écart du bruit, des distractions et des fâcheux, tous rideaux clos, les bougies brûlent les deux tiers du jour. Balzac mène « une vie de galérien de plume et d'encre ». Il se couche à six heures du soir, « comme les poules » et, « la pâtée dans le bec » ; il se fait réveiller à minuit, et se remet aussitôt à sa table, qu'il ne quittera plus guère avant quatre heures de l'après-midi. En 1833, il accusera deux fauteuils tués sous lui. Sa porte est consignée, elle ne s'entr'ouvre que pour recevoir un collaborateur ou un éditeur ; il ne sort que pour obtenir d'un créancier récalcitrant le renouvellement de quelque billet ou pour donner la chasse aux documents. Un ami exige-t-il de le voir, il l'invite à dîner... et ne paraît qu'au dessert. Pour le contraindre à prendre l'exercice indispen-*

sable à son tempérament apoplectique, Laure fait livrer chez elle les épreuves de son frère.

Tout le jour et la moitié de la nuit, Balzac commande à sa plume de courir, et elle obéit. Elle court pour la Mode de Girardin, pour la Silhouette de Ratier, pour l'Europe littéraire de Bohain, pour la Caricature de Philipon, pour tous les petits périodiques, dont elle ne peut encore dédaigner les subsides ; elle court pour le Rénovateur de Berryer et pour le Feuilleton des journaux politiques, et pour la Revue de Paris et pour la Revue des Deux Mondes : elle court pour les Scènes de la Vie Privée qui vont paraître chez Mame-Delaunay et pour les Romans et Contes philosophiques qu'attendent Charles Gosselin et Urbain Canel. Tour à tour badine, austère, licenciuse, romantique ou réaliste, elle aborde les genres les plus divers, la charge, la politique, l'histoire, la chronique, le roman, la nouvelle, la monographie, etc., daube sur Marmiton-Civet et les Philipotins, rend compte du livre nouveau, terrifie le lecteur avec la Vendetta, el Verdugo, ou le Réquisitionnaire, le moralise avec le Bal de Sceaux ou la Maison du Chat qui pelote, l'inquiète avec Sarrasine, l'émoustille avec les Contes drolatiques, le déconcerte avec la Femme de trente ans...

Point de trêve. Quand Balzac est las, il se verse force tasses de ce café dont le docteur Minoret nous a conservé la recette ; quand il ne peut plus rédiger, il corrige et se mesure avec la syntaxe ; ou bien il appelle Ratier et Sandeau pour leur dicter la substance de quelque trois ou quatre drames mirifiques... qu'il ne reste plus qu'à écrire. — et, qu'ils n'écriront jamais, ces paresseux !... Ou bien il fait des comptes, suppute le profit qu'il peut tirer d'une

édition, examine, entre tous les sujets notés, lequel a le plus de chances de plaire... Quand son cerveau enfin s'avère épuisé, il en renouvelle la sensibilité par quelque voyage et transporte à Saché, à Nemours, à Frapesle, à la Grenadière, les rigueurs de son régime.

Balzac est d'ailleurs servi, pendant la période qui nous occupe, par une imagination sans seconde. Plus tard il élargira le cadre de ses études, saura donner plus d'ampleur à ses personnages, il écrira plus correctement, plus facilement aussi, et pourra se vanter d'avoir composé César Birotteau en dix-sept jours et Ursule Mirouet en vingt ; mais il n'aura plus cette fécondité d'invention qu'il montre entre sa trentième et sa trente cinquième année. De la Grenadière, il mande à Ratier :

« Ah ! j'ai bien du regret de n'avoir pas avec moi un camarade qui puisse développer tous les sujets que je conçois et qui viennent trop en foule pour que je fasse tout<sup>1</sup>. »

Et encore, à M<sup>me</sup> Zulma Carraud :

« Je vous assure que je vis dans une atmosphère de pensées, d'idées, de plans, de travaux, de conceptions, qui se croisent, bouillent, pétillent dans ma tête à me rendre fou<sup>2</sup>. »

C'est d'ailleurs un fait généralement reconnu par ses biographes que tous les ouvrages qui devaient prendre place dans la Comédie humaine, ou presque tous, furent pensés avant 1835. — Un plâtre de Napoléon préside, rue Casini, à cette incomparable activité. Napoléon, es-tu con-

<sup>1</sup> Juillet 1830.

<sup>2</sup> Mars 1833.

*tent de ton disciple?... J'imagine qu'il l'est même assez pour lui pardonner d'avoir écrit sur le socle de sa statue : Achever par la plume ce qu'il a commencé par l'épée ! — Balzac, à cette époque, ne montre certes pas cette unité de vues et de doctrine dont il se targuera bientôt, et il n'a pas encore découvert, par exemple, qu'il « écrit à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie » ; mais quel prodigieux professeur d'énergie !...*

*Le succès lui est venu, les élégantes se coiffent « à la Femme de trente ans » ; les menus du plus célèbre restaurant de l'époque, le Rocher de Cancale, s'inspirent de l'orgie de la Peau de chagrin, — dont soixante-douze femmes, parmi lesquelles M<sup>me</sup> Récamier et la princesse Bagration, se flattent d'avoir « posé » la Fœdora ; — à Limoges, où il est allé voir M<sup>me</sup> Nivet, on se précipite « à la musique » pour avoir chance de contempler l'illustre auteur, et on se dispute chez le perruquier des mèches de ses cheveux. Balzac donne libre cours à sa suffisance et à ses ambitions trop longtemps comprimées. Il veut être député pour être pair de France, pour être ministre ; il soupire après le costume et le renom des dandies, et puis il rêve de régner sur le boulevard comme Pixérécourt, sur les théâtres comme Scribe, qui fut petit clerc à ses côtés chez M<sup>e</sup> Guyonnet de Merville, — d'avoir maison montée comme Eugène Sue, de collectionner les millions comme le marquis d'Aligre et de se voir demandé en mariage par quelque riche héritière comme le fut jadis Crébillon. Samuel Berthoud, le duc de Fitz-James, M<sup>me</sup> Zulma Carraud doivent s'engager à soutenir sa candidature à Cambrai, à Chinon, à Angoulême ; Gosselin lui cisèle une canne qui deviendra célèbre : il se commande trente gilets en un mois, parade à la loge*

« infernale » dans un superbe habit bleu à boutons d'or, émerveille ses familiers et jusqu'aux passants par la splendeur de ses robes de chambre à ramages, remplace la mauvaise voiture de louage qui a fait rire Sophie Gay par un tilbury et un cabriolet à son chiffre, achète deux chevaux, dont l'un compense une regrettable boiterie par l'illustration de son précédent propriétaire, — il a appartenu à l'écurie d'un vicomte ! — s'anoblit lui-même, pour n'être pas en reste avec son cheval, et plaint très fort les Balzac d'Entraignes, auxquels il a emprunté leur écu, de ce qu'il ne descend point d'eux.

Entre temps, il s'entoure d'une mise en scène éblouissante, à la faveur de laquelle il décuple ses prix, crée un véritable marché de ses œuvres, — il compte sept éditeurs en 1833 ! — se brouille avec nombre d'amis, avec Latouche, Henri Monnier, Lautour-Mézeray, Paul Lacroix, etc., avec la Revue de Paris et la Revue des Deux Mondes, avec la Presse et le Constitutionnel ; il remplit la ville du bruit de ses querelles et de ses procès, fait signer à des tiers, à Philarète Chasles, à Félix Davin, des préfaces apologétiques dont un Barnum ne renierait pas l'esprit, embouche à tout propos et sans pudeur la trompette de sa propre renommée, et témoigne d'une morgue fâcheuse envers ses cadets de la littérature. Passons : ce Balzac-là n'est pas le meilleur. Mais il faut pardonner leurs faiblesses aux génies, et c'est assez que le candide Werdet ait écrit de celui-là : « On perdrait son temps à essayer de refaire certains hommes ! » Aussi bien, Balzac ne tardera pas à expier ses fautes. Sa dette a doublé en cinq ans. Il va falloir se défaire des chevaux, liquider la luxueuse installation de la rue Casini, congédier les domestiques, loger sous nom d'emprunt

*et longer les murs, dans la crainte de ces Messieurs du Commerce.*

\*  
\* \*

*Mais l'intérêt de cette période 1830-35 ne se limite pas aux vrais débuts du romancier ni aux premiers enivremens de sa gloire. C'est encore celle où se rencontrent les trois femmes qui ont le plus marqué dans la vie comme dans la pensée de Balzac, et dont les influences, pourtant si diverses, devaient converger pour l'entraîner vers les hautes régions du mysticisme. — Je dis : les influences... Il est certain que M<sup>me</sup> de Berny ne condamna pas moins le matérialisme de la Physiologie du mariage que la marquise de Castries ou la comtesse Hanska le scepticisme de la Peau de chagrin, mais il serait peut-être plus juste encore d'attribuer aux circonstances vraiment particulières où Balzac les connut, l'étrange avatar que subit alors son génie.*

*On sait maintenant à peu près tout ce qui importe des inspiratrices du père de la Comédie humaine. La publication des Lettres à l'Étrangère, les études de M. Hugues Rebll, du vicomte de Spoelberch, et, tout récemment de M<sup>lle</sup> Geneviève Ruxton, ont dissipé bien des voiles. La rupture avec M<sup>me</sup> de Berny fut un arrachement ; les deux amants restaient unis de cœur, mais les vingt-quatre ans de plus que comptait M<sup>me</sup> de Berny se dressaient désormais entre eux comme une barrière qu'ils ne pouvaient plus oublier. Effroyable échéance que sonna cette heure-là, et qui, coïncidant avec de cruelles épreuves de famille, allait précipiter la fin de la malheureuse*

*femme : elle mourut en 1836. Si inconstant que fût Balzac, — comme la plupart des artistes, il faisait de sa vie deux parts, celle du cœur et celle des sens, — on ne peut douter que le lent supplice de sa compagne l'affecta lui-même profondément et l'inclina vers la spiritualité. De cette maternelle amante, il demeurait trop l'obligé, — le mot étant pris dans son acception la plus complète, — pour ne pas lui promettre leur éternité commune en échange de son renoncement terrestre, et l'on conçoit avec quelle ferveur cette autre M<sup>me</sup> de Mortsauf<sup>1</sup>, qui était allée, elle, jusqu'aux extrêmes conséquences de sa passion, et qui, jusque sur son lit de tortures, se faisait parer pour les visites de son ami, devait provoquer et accueillir de tels serments ! Une de ses filles, d'ailleurs, n'avait-elle pas été conduite à la folie par le mysticisme ?*

*M<sup>me</sup> de Castries, au contraire, était encore, en 1832, dans tout l'éclat de sa jeunesse, et ses contemporains nous la dépeignent fort séduisante. Mais une chute de cheval, survenue l'année précédente, la condamnait le plus souvent à garder la chaise longue. Faut-il croire que les suites de cet accident furent pour quelque chose dans l'échec de Balzac, conclure à une insuffisance de goût pour sa vaste personne, ou simplement saluer ici les résistances de la vertu ? Il est seulement certain que l'escarmouche fut vive entre la grande dame et l'écrivain. M<sup>me</sup> de Castries, pour attacher ce captif de marque à son char, joua le rôle de la grande coquette ; elle fit briller pour lui les facettes d'un esprit assez séduisant, l'éblouit de son luxe et de son*

<sup>1</sup> On sait que M<sup>me</sup> de Berny posa notamment la Pauline de la *Peau de Chagrin* et la M<sup>me</sup> de Mortsauf du *Lys dans la vallée*.



*aristocratique parenté, le promena d'Aix à Genève, — et puis le renvoya quinaud.*

*Chemin faisant, elle n'avait sans doute pas dédaigné de le moraliser, — comme elle en devait agir avec Alfred de Musset, qui reçut de ses mains, quelque dix ans plus tard, une Imitation de Jésus-Christ. (L'imitation fut décidément, entre amants, un cadeau fort à la mode pendant toute la période romantique.) — Mais Balzac semble avoir été peu touché de ses sermons. Aussi bien n'avait-il jamais attendu d'elle, — cela se voit de reste dans ses confidences à M<sup>me</sup> Zulma Carraud, — que ce qu'elle lui refusait précisément. Il se vengea de M<sup>me</sup> de Castries en la prenant pour modèle de sa duchesse de Langeais et en trainant celle-ci, éperdue et repentante, aux pieds du Montriveau qu'il n'avait pas su être. Et puis il mit tout son orgueil — et, sous ce rapport, les bonnes fées de son berceau l'avaient abondamment pourvu! — à se persuader qu'il devait à son caractère et aux lettres françaises « de voir plus haut que les ceintures ». Convenons-en, le dépit n'a pas souvent dicté, même aux auteurs comiques, de mots aussi définitifs. Ces amours-là, elles encore, tournaient donc pour lui au triomphe de l'Esprit.*

*Enfin, voici le moment capital, le veni-vidi-vici de sa carrière amoureuse, — ce 27 septembre 1833 dont je parlais tout à l'heure. — La scène représente une promenade publique, à Neuchâtel. Une dame assez belle, de cette beauté développée à la Rubens qu'il prisait particulièrement, est assise sur un banc, un livre ouvert sur ses genoux, — c'est le signe qui doit la faire connaître. Passe un petit gros homme, avantage de « l'embonpoint charmant de la seconde jeunesse », écrira Desnoiresterres sous la dictée de*

*M<sup>me</sup> de Balzac, — ce que je demande la liberté de traduire : brimbalant une vaste bedaine sur de courtes jambes qu'un pantalon étriqué fait paraître plus courtes encore. — « Pourvu que ce ne soit pas lui ! » soupire l'Étrangère, qui, depuis dix-huit mois, rêve son correspondant aussi heureusement formé que Raphaël de Valentin, aussi élégant qu'Eugène de Rastignac. C'est lui. M<sup>me</sup> Hanska se sent envahie d'une confusion mortelle. Cependant, le gros petit homme retire son large feutre, découvrant un front immense sous lequel brillent ces admirables yeux « bruns remplis d'or et qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole », dont, après M<sup>me</sup> de Pommereul, Théophile Gautier et tant d'autres nous ont rapporté la fascination ; il parle, il s'anime, il prodigue cette verve et cet esprit déjà fameux de son temps. Et l'Étrangère s'avoue conquise, déjà prête pour « l'entente définitive<sup>1</sup> ». Et lui, toutes ses vanités d'homme délicieusement flattées, se déclare, pour la vie, l'humble moujik de la belle Polonaise.*

*Mais M<sup>me</sup> Hanska n'est pas libre et, quelque complaisance qu'elle apporte à s'humaniser, elle ne peut faire que Wierszchownia et Paris ne soient séparés par plusieurs centaines de lieues. Mais elle est très catholique, d'un catholicisme qui fait des prosélytes, — elle convertira bientôt la gouvernante de sa fille, Henriette Borel, la « Lisette » des Lettres à l'Étrangère, — et incline au mysticisme autant qu'il appartient à une jeune femme que l'isolement des steppes se partage avec un vieux mari. Lisez plutôt ces lignes, qu'elle envoie à Balzac :*

<sup>1</sup> Cet euphémisme appartient à M. de Spoelberch. Son objet avait pris place en décembre 1833, à Genève.

« *L'union des anges doit être votre partage. L'Étrangère veut être votre amie ; elle aussi sut aimer, mais c'est tout. Oh ! vous me comprendrez !... Une vérité éternelle m'anime, je le sens ; elle m'enflamme ; vous seul pouvez la comprendre et décrire ces battements d'amour pur, sacrés... »*

*Mais, tenue au courant de la vie privée de Balzac par des amis de Paris, elle s'avoue jalouse, inquiète. L'a-t-il comprise comme elle se flatte de l'être ? Saura-t-il l'attendre ? Est-il capable d'amour pur et de fidélité ?*

*Balzac s'exalte à son tour, son imagination l'emporte, il promet, il jure tout ce qu'on veut ; de bonne foi, il oublie, pour un moment, les quatre ou cinq petites amies qu'il énumérait complaisamment à sa sœur avant que de partir pour Neuchâtel<sup>1</sup>, et dont la tendresse peu platonique convenait à coup sûr davantage à son tempérament. D'ailleurs, en lui refusant obstinément la possession de celles qu'il pourrait aimer, la Providence ne se propose-t-elle pas de lui indiquer la voie du ciel ? Je ne serais pas surpris qu'il l'eût pensé. Balzac répugnait à la pratique d'aucune religion, mais il adhérait aux théories de Mesmer et de Lavater, consultait des spirites et des chiromanciens, ambitionnait d'avoir des somnambules à ses gages et à l'année : — en 1832, quand le choléra décime la population parisienne, n'est-ce pas à une somnambule qu'il supplie le docteur Chapelain de recourir pour pénétrer les causes du fléau ? — Il croyait encore aux influences occultes des choses, aux vertus du fer à cheval qu'on trouve, à la malice d'une épingle qu'on donne, etc., et qui ne sait qu'au royaume du surnaturel, religions et superstitions se rejoignent aisé-*

<sup>1</sup> Spoelberch de Lovenjoul : *Un roman d'amour*.

ment ?... Les œuvres de Swedenborg, de Jacob Bœhm, de Claude de Saint-Martin garnissaient la bibliothèque de sa mère : Honoré s'en souvint, les emporta chez lui, les « dévora<sup>1</sup> ».

C'est son heure mystique, dont Séraphita semble le témoignage le moins récusable. Peut-être estimera-t-on que je l'explique avec une légèreté singulière, mais le galimatias de cette Séraphita, écrite pour plaire à l'Égérie de l'Ukraine, et peuplée de toutes les brumes du Nord, me laisse réfractaire, il faut que je l'avoue. Balzac mystique, lui dont la passion ahane si manifestement dans les *Lettres à l'Étrangère*, lui qui, à l'aise dans l'adultère comme un oiseau dans le ciel, entretient l'aveuglement du comte Hanski par des envois d'autographes et, escomptant la disparition du vieux mari, exhorte son amie par des arguments de ce ton : « Bébête ! dans dix ans, tu auras trente-sept ans et moi quarante-cinq, et à cet âge on peut s'aimer, s'épouser, s'adorer toute une vie<sup>2</sup> » ; mystique, le peintre des Petits Bourgeois, qui pouvait dire, non sans justesse, à Chamfleury : « Vous me ressemblez » (ajoutant d'ailleurs : « J'en suis content pour vous »), et dont l'œuvre entière procède de la plus minutieuse analyse, — à d'autres !

Sur ce point je ne suis pas moins sceptique que M. Hugues Rebell ou M. André le Breton, — de qui l'ouvrage<sup>3</sup> m'apparaît comme le plus pénétrant et le plus complet qu'ait produit à ce jour la critique balzacienne. — Le « Sha-

<sup>1</sup> Voir la notice biographique de Laure Surville.

<sup>2</sup> *Lettres à l'Étrangère*, mars 1834.

<sup>3</sup> Balzac, *l'homme et l'œuvre*.

*kespeare français » a touché au mysticisme parce qu'il a touché à tout ce qui est humain ; et j'accorde volontiers qu'il jouissait d'une imagination égale à celle des grands inspirés ; mais, pour être de leur famille, un attribut capital lui manquait : le sens religieux. A telle enseigne qu'il ne parvint jamais, malgré tous ses efforts, à s'assimiler Joseph de Maistre, ni, en dépit de ses éclatantes professions de foi, à être d'aucune Église. La religion, Balzac n'y a vu qu' « un instrument propre à gouverner » et « la seule puissance qui sanctionne les lois sociales<sup>1</sup> ». — « Mais, objectera-t-on, il y a le Médecin de campagne et le Curé de village ! » — Sans doute. Seulement, lisez la lettre à M. Mame, du 30 septembre 1832, et vous y constaterez que Balzac, dans le projet du Médecin de campagne, considère surtout la profitable occasion de transposer l'Évangile et le Catéchisme, « deux livres d'excellent débit » : seulement, remarquez que le personnage du Curé de village, bien qu'ayant donné son titre au roman, n'y figure qu'au second plan, comme si l'auteur se fût trouvé gêné pour le peindre ; seulement, souvenez-vous de la tendre prédilection de Balzac pour les impies de la Comédie humaine, et puis feuillotez avec moi cet album ! — Vous allez y voir la divinité de Jésus mise en doute, Pascal bafoué, et même le spiritualisme contesté :*

Dieu, voulant racheter les hommes, me fait l'effet d'un négociant mettant son argent d'une caisse dans une autre.

Pascal a écrit : « Sans Jésus-Christ, le monde ne subsisterait pas ». Je voudrais que la figure de l'Amérique comparût à ses yeux. Heureuse, peuplée jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle, dépeu-

<sup>1</sup> *Le Médecin de campagne.*

plée, suppliciée pendant trois cents ans. J'aurais voulu que le monde mahométan, que la Chine lui apparussent et que l'Asie lui tirât les oreilles.

O Platon, sublime corrupteur qui fait de l'âme un instrument pour ouvrir un corps, tandis qu'il est si naturel d'ouvrir le corps pour y trouver l'âme !

*Voilà pour son catholicisme, auquel pourtant un grand esprit comme Barbey d'Aurevilly ajoutait foi, et dont M. Paul Bourget admet la sincérité. Et je pourrais citer, par surcroît, tels aphorismes comme : « La matière est la femelle de Dieu », ou : « La mort est inévitable, oublions-la », qui sont vraiment aux antipodes de l'esprit chrétien. Non, plus j'y pense, et moins je ne me sens porté à reconnaître à Balzac d'autre religion foncière que « l'arrivisme », si sympathiquement exalté chez ses héros favoris, Rubempré, Rastignac, La Peyrade, du Tillet, etc. Je m'empresse d'ajouter, toutefois, qu'on trouverait encore chez lui et sans chercher beaucoup, une bonne dose de satanisme, — ce catholicisme de derrière les fagots, — due sans doute à l'hérédité paternelle autant qu'à l'influence de « l'école frénétique ». On lit dans notre album un « Il y avait plus beau à faire », où se trahit bien explicitement ce goût de l'horrible, commun à tous les sataniques :*

Les loups-cerviers et les banquiers réduisant un inventeur à rien et le flouant par leurs ruses, puis la réaction par un moyen quelconque. Ils dépendraient d'un plus riche banquier et leur gendre ou leur fille découvre cela. *Il y avait plus beau à faire* : arriver à une rente viagère, l'homme mourrait, la femme et la fille seraient dans la misère.

*Mais pour son prétendu mysticisme, on en chercherait*

vainement la trace dans ces pages, contemporaines cependant de *Séraphita*. Les purs ravissements de la contemplation, les divines extases d'une âme que la gloire de son créateur emplît, n'ont point accès au « grand parc » des idées balzaciennes ; en revanche, au détour de ses allées, nous surprendrons maintes fois le glissement d'une des robes qui, entraînant Balzac dans leur sillage parfumé, lui valurent l'illusion de s'ébattre auprès d'elles au « troisième ciel » de Swedenborg.

\*  
\* \*

*La part d'inédit qu'apporte notre album ne laisse pas d'être considérable.*

*Au hasard de ses feuillets, nous trouvons d'abord, de-ci, de-là, des indications fort précieuses pour établir la date de conception de telle œuvre célèbre, les circonstances dont elle naquit, ou la signification exacte que l'auteur lui voulait :*

*Séraphita* conçue en voyant dimanche 16 novembre [1833] le Séraphin de Bra.

*La Peau de chagrin*, l'expression pure et simple de la vie humaine en tant que vie et que mécanisme, la formule exacte de la machine humaine, enfin l'individu décrit et jugé, mais pratiquement.

*Le Livre des douleurs* est une étude destinée à prouver qu'il existe un point d'appui matériel dans la pensée pour supporter les plus effroyables douleurs, et que ce n'est pas un secours venu d'en haut. En ôtant l'idée religieuse chrétienne et prenant trois exemples authentiques : Béatrix Cenci, le tailleur de Henri II ou tout autre martyr protestant, et un régicide, Chatel ou Damiens.

*Marciote*, cinq actes. Une première demoiselle de comptoir, maîtresse du négociant, *Tartuffe en femme*. Son frère caissier, 2 filles, un amant, le père et la mère, drame horrible et grand.

*On a reconnu dans ce dernier plan l'idée originelle de l'École des ménages, représentée hier à l'Odéon après soixante-dix ans d'attente. Ce « Tartuffe en femme » ne vient-il pas à point pour exprimer le « flottement » du personnage d'Adrienne, — devenue, dans la version définitive, une protagoniste de bonne foi?*

*Voici maintenant des notes qui précisent certains romans dont la Correspondance nous entretient, que souvent même elle affirme achevés :*

Faire un roman nommé *la Bataille*, où l'on entend à la première page gronder le canon et à la dernière le cri de victoire, et pendant la lecture duquel le lecteur croie assister à une véritable bataille, comme s'il la voyait du haut d'une montagne avec tous ses accessoires, uniformes, blessés, détails. La veille de la bataille et le lendemain. Napoléon dominant tout cela. — La plus poétique à faire est *Wagram*, parce qu'elle implique Napoléon au sein de sa puissance se mariant à une archiduchesse, et qu'il y a un roman précédent pour le peintre national aux Tuileries, et un troisième ouvrage qui peigne les ressorts de sa ruine ourdie par le Metternich.

*Ainsi la Bataille devait former la seconde partie d'une trilogie.*

*Les Vendéens auraient eu pour sujet :*

Une femme aimant un homme sans que cet homme le sache, protégeant celui qu'elle aime à son insu, sans qu'elle puisse être récompensée par lui, le sauvant comme un ange gardien.



n'en étant pas vue, et allant s'enterrer dans quelque coin parce qu'elle ne le peut épouser.

Le Juge de Paix, *qui aurait grossi probablement les Scènes de la vie de campagne, est dessiné :*

Le vrai magistrat — *justum et tenacem* — qu'un grand seigneur ne peut corrompre ni par ses diners ni par peur. Une affaire minime, mais où il déploiera les plus hautes vertus. -- Toutes les choses qui ont été omises dans *la Vie de campagne* groupées autour du juge, de l'affaire elle-même. — Figure de garde champêtre. — Le maître corrompu.

*Puis encore, en abondance, des scénarios de drames ou de comédies. — M. Edmond Biré, dans son étude sur le Théâtre de Balzac, pourtant très consciencieuse, a négligé la période qui s'étend depuis Cromwell, la première œuvre dramatique de notre romancier (1820), — celle-là même qui aurait fait dire à Andrieux que son auteur pouvait être bon à tout, sauf à la littérature, — et Marie Touchet (1834), écrite en collaboration avec le comte Ferdinand de Gramont. Mais, aux environs de 1830, Balzac s'était repris à essayer du théâtre, la chose est sûre. Nous le voyons, dans une lettre datée de Nemours, mai 1831, exhortant son ami Ratier, le directeur de la Silhouette, à s'associer à lui « pour faire un bon Scribe », et, vers la même époque, Le Poitevin Saint-Alme raconte à Paul Lacroix :*

« Balzac m'annonça qu'il avait étudié la manière et les procédés de composition dramatique qu'on admirait dans Beaumarchais et que pas un seul écrivain n'était capable de s'approprier. C'était à lui qu'il appartenait de compléter, d'achever l'œuvre de Beaumarchais ; il se proposait donc d'écrire à la Beaumarchais deux ou trois grands drames qui avaient leur place mar-

*quée entre le Mariage de Figaro et la Mère coupable. Les plans étaient ébauchés, sinon faits, et je n'attendis pas que mon Balzac m'offrit de m'en donner lecture<sup>1</sup>. »*

*Quelles sont, entre toutes les pièces que notre album énumère, celles qu'eût exploitées, selon l'expression de Balzac, son entreprise de « chaircuiterie littéraire », de concert avec Ratier, je n'ai pu l'établir; mais ces comédies « à la Beaumarchais » dont parle Le Poitevin Saint-Alme, il est facile, elles du moins, de les retrouver ici, car leurs personnages sont couramment désignés : « un Figaro », « un Bartholo », « un Bridoisson ». A propos du Républicain, qui fait partie de cette série avec la Gina et l'Aubain, et qui aurait groupé « autour d'un honnête homme les idées de notre époque personnifiées »,*

*les républicains conspirateurs commençant par le despotisme pour finir par le despotisme, tous plus mal au cinquième acte qu'au premier,*

— *Balzac va nous livrer sa recette théâtrale :*

*« S'inspirer de Molière et de Beaumarchais, de la plaisanterie âcre de lord Byron, et fondre le tout. »*

*Et, mêlé à des scénarios qui seront mis à exécution beaucoup plus tard (Paméla Giraud, la Marâtre), ou à d'autres que l'apprenti dramaturge projetait de tirer d'ouvrages contemporains, comme, — s'en doutait-on? — la Chartreuse de Parme, voici celui de l'Artiste, expressément daté du 6 décembre 1830. Je le donne dans sa totalité, car il nous*

<sup>1</sup> *Histoire de mes relations littéraires avec de Balzac (extrait de mes Mémoires). Le Livre, 10 mai 1882.*

*révèle plusieurs des sources où Balzac puisait couramment ses inspirations :*

Le 6 décembre 1830, — conception primitive de la comédie de *l'Artiste*, à faire en 5 actes et en vers. — Un homme de génie en butte à des esprits médiocres, — aimant avec idolâtrie une femme qui ne le comprend pas, — tout cela pris comiquement. — *Le Tasse* de Goethe est tragique ; — y chercher des analogies. — Le grand modèle est Don Quichotte (l'homme de génie) aux prises avec quelque Sancho Pança. (Voir M. et Mme Guillaume de mes *Scènes de la Vie Privée*.) — Un sot lui est préféré. — Il faut rassembler les situations. — Il en faut cinq capitales ; — se modeler sur *le Misanthrope*.

Il y a d'abord l'artiste. — Son contraste. — L'imbécille (*sic*) du monde (Prudhomme d'H. Monnier), musqué, faisant de l'esprit. — Un frère bourgeois, sensé, qui n'a jamais tort. — Une femme (caractère à trouver), la jeune fille.

*Enfin, pour achever l'inventaire de nos documents nouveaux, outre quelques vers inédits et cinq ou six pages à peu près écrites qui nous permettent de conjecturer ce qu'aurait été cette Anatomie des corps enseignants<sup>1</sup> annoncée dès 1842 dans la Préface de la Comédie humaine, il ne faut pas mentionner moins d'une douzaine de romans ou de contes dont aucun biographe n'a fait mention, et qui, jusque dans leur titre, semblent avoir été ignorés jusque du vicomte de Spoelberch, pourtant d'ordinaire si incomparablement renseigné. De ces sujets, plusieurs s'avèrent médiocres, voire mauvais ; ils appartiennent à la toute première manière de Balzac (le Chi-*

<sup>1</sup> « L'idée fondamentale de ce livre est que le père et la mère tuent presque toujours moralement leurs enfants... »

rurgien de Padoue, le Duel à l'inconnu), au Balzac qui n'avait pas encore secoué l'emprise d'Anne Radcliffe, de Maturin et de Walter Scott, et la littérature portera leur deuil allègrement ; mais trois ou quatre autres eussent fourni à la plume du maître romancier la plus riche matière. Lisez, par exemple, ces deux projets :

LA FIN DU MONDE annoncée pour une époque fixe, ce qui s'en suit, les gens qui ont souscrit des billets qui échéent après la fin du monde, les jeunes filles qui se donnent, les b... ruinés parce que toutes les femmes se livrent, les avares qui ouvrent leurs coffres, toutes les relations sociales changées, l'on se bat, l'on se tue, un poitrinaire se moque d'un homme en santé. — Orgie générale. — Plus de masques.

LE PÈRE. — Un homme heureux dans sa famille. — Sa femme lui a donné trois enfants. Il n'en paraît que deux : un jeune homme de vingt-cinq ans, une fille à marier. Le fils n'est pas de lui. La femme est tourmentée par un misérable gredin qui veut la ruiner en dévoilant tout. Il l'a mise à bout en la dépouillant. Le fils, pour sauver sa mère et sa famille, tue ce gredin. Le père fait évader son fils, et, en faisant toutes ces choses, c'est lui qui est pris pour le coupable et qui subit l'instruction.

*On devine aisément quel motif fit renoncer Balzac à écrire la Fin du monde. L'écrire eût été signer une déclaration de matérialisme et se perdre dans l'esprit de ses plus ferventes admiratrices. Mémement, on peut conjecturer que le Père fut abandonné quand parut le Père Goriot ; la faveur qu'avait obtenue cet ouvrage pouvait faire craindre à son auteur de ne pas aussi bien réussir dans un nouveau drame de l'amour paternel. Mais les meilleurs arguments ne sauraient m'empêcher de regretter ces*

*deux romans-là. Dans la Fin du monde, le peintre de l'orgie de la Peau de chagrin aurait trouvé son « Jugement dernier, », et combien le « Monsieur Alphonse » que nécessitait l'intrigue du Père aurait passé en intérêt et en vérité ce Vautrin trop vanté, dont les transformations frégoliesques appartiennent plus au romantisme qu'à la vie!*

\*  
\* \*

*Cependant, si riche de matières inédites que soit notre album, c'est plutôt encore par d'autres vertus, je le crois bien, qu'il retiendra l'intérêt du lecteur. Les reliquiæ des grands hommes sont en ceci pareilles aux nouveau-nés, que c'est moins le trait inconnu qui y plaît que la ressemblance avec leurs auteurs. Le trait inconnu provoque des exclamations, mais la ressemblance fait se lever des souvenirs au fond des mémoires; celui-là peut nous intriguer, mais celle-ci nous émeut, — et nous flatte, par surcroît, car elle nous confirme dans nos assurances.*

*Ces Sujets, Pensées, Fragmens ont une puissance d'évocation qui saisit. Balzac y apparait au naturel, tel qu'il était en 1830 et tel qu'il resta, à quelques points près, jusqu'à la fin de sa carrière. Nous le constatons dans la fièvre de ses conceptions et sa discipline de travail, dans sa lutte avec le mot, avec le temps, avec la dette. Nous le voyons s'engageant envers lui-même pour chaque année par des programmes de travaux dont l'exécution suffirait à remplir la carrière d'un autre écrivain, et tâchant à se forger, à grand renfort d'expressions hardies, cette personnalité du style qu'il enviera toujours à Victor Hugo et*

à Théophile Gautier ; nous le vérifions associant constamment ses soucis de gloire et de fortune, faisant suivre les titres des ouvrages projetés du nombre de feuilles qu'ils représentent. Et, sans doute, il assure : « Tout ce qu'un homme de cœur a au-dessus de vingt mille livres de rente est une prime donnée aux embêtements sociaux » ; mais, d'autre part, il pousse des cris de joie s'il a conçu quelque roman susceptible d'un gros tirage ou passé un contrat aux chiffres éblouissants :

Les magnifiques sujets du *Partage* et d'*Une élection* : ce sont deux sujets de chacun quinze feuilles.

J'ai à récolter 130000 francs sur les *Études de mœurs* en 1835!

Pour mon affaire, il y a comme spécimen un admirable livre à faire avec le *Médecin de campagne*.

Parfois aussi nous l'entendons soupirer sous son formidable fardeau. Après une longue énumération, il conclut mélancoliquement :

Il faudrait avoir fini tout cela pour 1833.

On songe aux deux paroles qui alternaient dans ses visites à M<sup>mo</sup> Surville : « Je suis en train de devenir un génie... Je sombrerai, ma sœur ! »

Soulevons maintenant les ratures qui brouillent ici un grand nombre de passages. Des phrases nous apparaissent, qui appartiennent à Louis Lambert, à la Peau de chagrin, au Lys dans la vallée, et, dans leur premier germe, la plupart des Romans philosophiques, Séraphita, la Marana, El Verdugo. etc. Le Père Goriot tient en trois lignes, et les Paysans en cinq. La Comédie

humaine s'élabore sous nos yeux. Peut-être est-elle née seulement de cette pensée, que nous rencontrons dès notre page 1 :

L'histoire de l'homme est l'histoire de l'humanité, comme l'histoire d'une société est l'histoire de toutes.

*Peu à peu les classifications de l'œuvre gigantesque se précisent, ses cadres se remplissent, ses protagonistes se groupent. Tous ses personnages, qui doivent, un jour, « faire concurrence à l'état civil », prennent vie et s'agitent. Balzac les passe en revue, comme le Petit Caporal sa Grande Armée ; il cause avec eux, il leur donne la croix, il leur tapote la joue. Dressant une liste de ses héroïnes, il constate fièrement :*

Nous nous sommes amusés à compter les différents sourires, à les étudier, les varier, et rien ne manque dans cet essaim de grâces et cet arsenal de perfidies.

*En face des noms de Bonne d'Armagnac et de Marie de Maillé, il déclare :*

On peut leur confier son secret ou sa bourse.

*Et il se récrie, à propos d'Adélaïde de Rouville :*

Dans quel temps vivons-nous pour qu'une fille aussi... et aussi... soit sur le pavé ?

*Il semble qu'on l'entende faire la légendaire réponse à Sandeau, que l'état d'une sœur malade préoccupait :*

— *Tout cela est bien, mais revenons à la réalité : parlons d'Eugénie Grandet !*

*Ses amis lui font cortège, ses amis de chair et d'os, M<sup>me</sup> Delannoy, sa « seconde mère », le « bon petit père » Da-*

*blin, Gavault, « le bon tuteur », Dutacq, son « Olivier le Daim », — comme l'appellera Champfleury ; — les hôtes de ses villégiatures, la démocrate M<sup>me</sup> Carraud et l'économiste M. de Margonne ; ses intimes, le fidèle Borget et le « cher cardinal » de Gramont, Théophile Gautier, frère George, la duchesse d'Abrantès et M<sup>me</sup> Belloc ; — la plupart de ceux ou de celles dont sa Correspondance nous entretient, qui aidèrent Balzac dans ses tribulations ou qui furent mêlés à ses travaux, apparaissent ici, à la faveur d'une liste d'envois ou d'un projet de préface, comme pour aviver nos souvenirs et nous faire plus facile et plus familière l'évocation. Ses grands amis spirituels ne sont pas oubliés. Balzac dresse le plan d'un cabinet de travail : des panneaux y sont réservés au « Triomphe de Rabelais », aux portraits de l'Arioste, de Cervantès, de Boccace, de Lafontaine. Plus loin, il affirme son culte pour Napoléon jusqu'à copier le madrigal à M<sup>lle</sup> Saint-Huberty :*

Romains qui vous vantez d'une illustre origine,  
Voyez d'où dépendit votre empire naissant...

*Nous reconnaissons la main de M<sup>me</sup> Hanska dans plusieurs notes marginales. A défaut de M<sup>me</sup> de Berny, voici mentionnés son fils Alexandre et sa propriété de la Boulonnaire, où fut écrite la Fleur des Pois. Et comment la seule adresse de miss Patrickson ne suffirait-elle pas, auprès d'un balzacien, pour faire surgir le fantôme charmant de la redoutable duchesse dont « lady Nevil » servit la rancune ?*

*Et Balzac est encore ici présent avec ses pensées familières, celles qui guidèrent sa vie et dont sortit son œuvre, avec sa foi dans la physiologie et ses tergiversations reli-*



*gieuses, avec sa croyance aux privilèges du génie et sa haine de l'individu social, avec son autoritarisme de gouvernement et son dédain des majorités, avec ses systèmes de stratégie amoureuse et ses préventions contre l'Anglais, avec ses principes d'économie politique et sa morale prédicante, avec ses aphorismes étincelants, si nombreux dans La Comédie humaine, que Barbey d'Aurevilly pouvait appeler celle-ci un « Oural de diamants ». Et il s'y montre encore dans son goût des histoires grasses et dans ce ton de mauvais sujet qu'il affecta parfois, dans ses faiblesses et dans ses superstitions, et jusque dans cet esprit d'aventures qui un jour le jetait en Sardaigne pour exploiter un gisement argentifère, et un autre jour lui suggérait de cultiver l'ananas aux Jardies... Le lecteur trouvera dans ces Fragmens une Note sur les nombres où Balzac torture les chiffres pour leur faire prédire l'avenir. Il n'y a qu'une découpeure d'article collée dans nos feuillets: elle est relative aux trésors mystérieusement enfouis de Toussaint Louverture! Et voici la mine inépuisable des calembours et proverbes retournés où s'approvisionnaient, pour la plus grande joie de leur créateur, le facétieux Mistigris et la bonne M<sup>me</sup> Crémère :*

Le premier qui eut froid fut un soldat peureux.  
Il faut battre son frère pendant qu'il a chaud.  
Qui veut noyer son chien l'accuse de la nage...

*Si notre album est, sans doute, comme l'écrit Balzac, le grand parc de ses idées, il est aussi le miroir fidèle de son caractère, qui ne laissa pas de se signaler par quelques disparates assez déconcertantes.*

JACQUES CREPET.



6 janvier, naissance d'E<sup>1</sup>.

*Écartelé aux 1 et 4 d'azur aux trois sautoirs d'argent 2 et 1; au chef d'or chargé de trois sautoirs d'azur, aux 2 et 3 de gueules à trois formaux éperonnés d'azur et de gueules d'argent.*

## PENSÉES

# SUJETS, FRAGMENS

FÉVRIER 1833 — 27 SEPTEMBRE 1833

*Fuge, late, tace*

Inscription d'une cellule à la Grande-Chartreuse, 29 sept. 1832<sup>2</sup>.

*Umbra mea sit vita*

Inscription d'un cadran solaire.

*Ultimam cogita*<sup>3</sup>.

*Fama vel fama.*

---

<sup>1</sup> Nous avons expliqué dans la Préface que cette date et les deux autres qui suivent le titre n'ont ici que la valeur d'une dédicace mystique à M<sup>me</sup> Hanska.

<sup>2</sup> On retrouve cette inscription dans le *Médecin de campagne* (1833).

<sup>3</sup> Inscription que Balzac a placée sur un cadran solaire dans la *Grande-Bretèche* (1832).



## PENSÉES, APHORISMES <sup>1</sup>

---

Il ne faut se fier ni au temps ni aux femmes.



L'histoire de l'Homme est l'histoire de l'humanité, comme l'histoire d'une société est l'histoire de toutes.



Les rois ne mendient pas, ils volent.



Il n'y a qu'une membrane de différence entre un grand coquin et un homme de génie <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Tous les renvois qui suivent sont empruntés à l'Édition définitive in-8° de MM. Calmann-Lévy. Nous avons adopté un plus petit caractère pour les mots ou phrases raturés sur le manuscrit.

<sup>2</sup> *La peau de chagrin* (1830-31), XV, p. 48. « Savez-vous... qu'une dose de phosphore de plus ou de moins fait l'homme de génie ou le scélérat, l'homme d'esprit ou l'idiot, l'homme vertueux ou le criminel ? »

Le pays qui gagne des batailles doit savoir les chanter <sup>1</sup>.



Si une femme qui n'est plus trompée à une lettre d'amour est un monstre,  
il y a des gens qui font des efforts infinis pour détacher de l'arbre une orange pourrie.



Chez une jolie femme, la coquetterie est de la conscience.



La misanthropie est presque toujours une grande vanité cachée sous une peau de hérisson <sup>2</sup>.



Il y a des gens qui, en amour, s'essayent avec des femmes qu'ils n'obtiendront pas, comme des apprentis bretteurs qui tirent au mur pour savoir se battre.



Que de fois le courage consiste à s'abandonner au courant sans lutter. Souvent encore, le courage est de l'amour-propre, souvent un calcul. Il n'y a qu'un courage prisable, c'est le courage de l'homme qui n'est pas vu et qui se sacrifie.

<sup>1</sup> *Modeste Mignon* (1844), I, 516 : « Un pays qui sait gagner de telles batailles doit savoir les chanter. »

<sup>2</sup> *Le Médecin de campagne* (1832-33), XIII, 631 : « La misanthropie, espèce de vanité cachée sous une peau de hérisson. »

Un grand crime, c'est quelquefois un poème<sup>1</sup>.



Quand nous ne pouvons pas vivre dans le présent, c'est folie que de regarder au passé. Il faut faire jouer des ombres chinoises sur une toile éclairée par l'avenir. — C'est le secret de beaucoup de résignations. Rien n'est plus triste que de tomber dans une vie d'analyse, qui tue toutes les illusions parce qu'on juge ou on pèse tout.



Quelle pitié de voir l'opium, agent matériel, dominer ou déterminer le jeu d'une âme censée immatérielle<sup>2</sup> !



Que dans un salon de vingt pieds de long sur quinze de large une créature humaine fasse de l'impertinence et penche la tête, dans une ville d'un million d'habitants où il y a le Panthéon ! Pitié — ou rire.



Un homme devient bien fort en avouant sa faiblesse.

---

<sup>1</sup> *La peau de chagrin*, 135 : « Ah ! quelquefois un crime doit être tout un poème, je l'ai compris. »

<sup>2</sup> *Ibidem*, 236. « Grâce à la puissance matérielle exercée par l'opium sur notre âme immatérielle... »

La gloire a souvent été tout bonnement de faire un grand crime politique.



Pour juger quelqu'un, il faut être dans le secret de ses malheurs et de ses émotions. Pour beaucoup d'hommes, le bonheur a été dans la vie comme une escarpolette qui se casse<sup>1</sup>.



La fortune, le talent, l'esprit, le pouvoir ne sont pour quelques hommes que des brevets d'impertinence<sup>2</sup>.



Pour être avare, il faut posséder.



La jeunesse aime avec sa force et la force humaine va en diminuant, la vieillesse aime avec sa faiblesse, qui va en augmentant<sup>3</sup>.



Pour ressentir une passion, il faut en avoir l'étoffe.

<sup>1</sup> *La peau de chagrin*, 74 : « Pour juger un homme, au moins faut-il être dans le secret de sa pensée, de ses malheurs, de ses émotions. Ne vouloir connaître de sa vie que les événements matériels, c'est faire de la chronologie, l'histoire des sots. »

<sup>2</sup> *Ibid.*, 156 : « Bravo ! vous comprenez la fortune, elle est un brevet d'impertinence. »

<sup>3</sup> *La Marâtre* (1848), XVIII, 353 : « Dans la jeunesse, nous aimons avec toutes nos forces qui vont diminuant, tandis que, dans la vieillesse, nous aimons avec notre faiblesse qui va, qui va grandissant. »

Cette pensée se retrouve dans l'*École des ménages*.



Le mariage est un sacrement en vertu duquel on se communique ses mauvaises humeurs le jour et sa mauvaise odeur la nuit<sup>1</sup>.



Toute femme a sa fortune entre ses deux jambes.



La dévotion a quelque chose de tendre pour Dieu qui peut tourner aisément à un amour pour l'homme.

La dévote n'est si bien attachée à la religion que parce qu'elle concerne un Dieu qui s'est fait homme.



Je ne crains ni la mort ni la vie.



Le premier mérite auprès des femmes, c'est d'aimer. Si vous ne gagnez pas leur cœur, tâchez de gagner leur esprit, ayez leur vanité pour vous. Si vous ne vous faites pas aimer, faites qu'avec vous elles s'aiment mieux elles-mêmes. Ne les tenez pas indifférentes, elles veulent des émotions à qui tout cède.



Il y a des auteurs qui meurent ivres d'un succès.



Il y a d'horribles félicités.

---

<sup>1</sup> *La peau de chagrin*, 135 : « Le mariage est un sacrement en vertu duquel nous ne nous communiquons que des chagrins. »

Il y a beaucoup de gens qui ont si peu d'idées que, pour faire croire à une masse, ils les font repasser plusieurs fois devant vous, comme au théâtre les comparses repassent d'une coulisse à l'autre pour simuler une armée.



Il y a bien plus de crimes dans la haute société que dans la basse. Les gens sans éducation vont à l'échafaud pour avoir volé une pendule avec les cinq circonstances du code. L'homme comme il faut brûle un testament<sup>1</sup>.



C'est le remords qui rend un homme atroce. Un homme qui ne se repent pas, c'est un système ou une organisation qui nous émeuvent et quelquefois nous imposent<sup>2</sup>.



L'espace, l'obscurité, la terreur, trois grandes sources de poésie.

<sup>1</sup> *La peau de chagrin*, 46 : « L'instruction, belle niaiserie !... Pour les uns, l'instruction consiste à savoir les noms du cheval d'Alexandre, du dogue Bécerillo, du seigneur des Accords et d'ignorer celui de l'homme auquel nous devons le flottage des bois ou la porcelaine. Pour les autres, être instruit, c'est savoir brûler un testament et vivre en honnêtes gens, aimés, considérés, au lieu de voler une montre en récidive avec les cinq circonstances aggravantes, et d'aller mourir en place de Grève, haïs et déshonorés. »

<sup>2</sup> *Ibid.*, 44 : « L'homme qui a des remords est le vrai scélérat, car il a quelque idée de la vertu, tandis que Pierre le Grand, le duc d'Albe étaient des systèmes, et le corsaire Monbard une organisation ».

La profondeur vient de l'intelligence du lecteur et non de la pensée exprimée. Un livre est moins un effet qu'une cause.



La différence qui existe entre un homme dont l'intelligence inexercée l'a condamné à une apparente stupidité et ces hommes à vues lucides et longues dont les conceptions étonnent, m'a fait comprendre qu'il pouvait y avoir entre ces derniers et d'autres êtres la même distance qui sépare les stupides des clairvoyants, car la force de l'esprit humain est inconnue, et qui voudra réfléchir à ces soudaines révélations sur notre destinée, à ces hallucinations qui la portent à un suprême degré d'action, à ces pressentiments qui équivalent à l'accomplissement d'un fait à venir, etc...



Il y a des femmes que des défauts secrets forcent à avoir de la vertu <sup>1</sup>.



Dans le monde, et surtout à Paris, il faut porter son piédestal avec soi.

Qui est-ce qui n'est pas plus ou moins charlatan ? Saint Siméon Stylite était un charlatan <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, 102 : « Avez-vous des imperfections qui vous rendent vertueuse malgré vous ? »

<sup>2</sup> *La maison Nucingen* (1837), VIII, 641 : « Je demande où com-

Jamais les serments n'ont sauvé un roi ni une fortune.



Il est difficile d'avoir un système tout fait auprès des femmes, nous ne pouvons avoir qu'une masse d'observations dont on fait usage dans les circonstances. Ces observations sont bonnes une fois, fausses mille.



Douter de tout et ne douter de rien ne sont qu'un même défaut.



Un héroïsme étayé par des passions laisse l'homme bien petit.



Ceux qui se privent de l'amour sont bien récompensés de leur continence par les sensations qu'elle procure.



Autant souffrir dans un grand cercle que d'être percé de mille coups d'épingle dans un coin obscur.

mence, où finit le charlatanisme, ce qu'est le charlatanisme. Faites-moi l'amitié de me dire qui n'est pas charlatan. »

Nous verrons plus loin Balzac s'inspirer, et par deux fois, du *Piédestal* de Jules Janin. Or, dans le *Piédestal*, (édition des Œuvres complètes, Louis Hauman, Bruxelles, 1834, t. VI, p. 43), Janin, examinant les multiples moyens de se faire un marchepied de quelque chose, écrit notamment : « Le moyen âge avait ses Siméon-Stylites, qui ne descendaient pas de hautes colonnades ».

Il arrive plusieurs fois de ne pas plus comprendre que prévoir un événement.



Les moines et les catins sont forcés de faire des avances.



Les femmes ne voient que les défauts des gens de talent et les qualités des sots. Les qualités des sots se rapprochent de leurs défauts et tout est fortement tranché chez les hommes de talent<sup>1</sup>.



L'homme qui aime voit en lui plus que lui-même<sup>2</sup>.



L'on ne croit pas au dévouement, à l'amitié des pauvres et des malheureux, ils ne peuvent rien sacrifier d'apparent, ils n'offrent que des sentiments brûlants<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *La peau de chagrin*, 76 : « Les femmes sont habituées, par je ne sais quelle pente de leur esprit, à ne voir dans un homme de talent que ses défauts, et dans un sot que ses qualités ; elles éprouvent de grandes sympathies pour les qualités du sot, qui sont une flatterie perpétuelle de leurs propres défauts, tandis que l'homme supérieur ne leur offre pas assez de jouissances pour compenser ses imperfections. »

<sup>2</sup> *Ibid.*, 108 : « Un malheureux qui aime ne s'appartient plus et ne peut pas se tuer. »

<sup>3</sup> *Ibid.*, 104 : « Les malheureux ont des dévouements desquels il ne leur est point permis de parler aux femmes qui vivent dans une sphère de luxe et d'élégance... En prodiguant leur fortune et leur vie, en se dévouant, les hommes riches profitent des préjugés mondains qui donnent toujours un certain éclat à leurs amoureuses folies... Tandis que mon affreuse détresse me condamnait à d'épouvantables

L'avare est une éponge que presse la mort et dont les héritiers recueillent l'eau <sup>1</sup>.



Ce sont les marches qui tuent les soldats et les courtisans <sup>2</sup>.



Ceux qui sont contents d'eux-mêmes ont bien mauvais goût.



Que préférez-vous, craindre ou espérer ? Espérer, soyez pauvre.



Heureux celui qui n'a jamais été heureux.



L'avarice croît et se nourrit de ce qui tue l'amour : la possession <sup>3</sup>.



L'amour est plutôt une manière de varier le plai-

souffrances sans qu'il me fût permis de dire : « J'aime » ou « Je meurs ».

<sup>1</sup> *Gobseck* (1830), III, 489 : « Vous faites une éponge de moi, mordieu ! et vous m'encouragez à me gonfler au milieu du monde, pour me presser dans les moments de crise ; mais vous êtes aussi des éponges, et la mort vous pressera. »

<sup>2</sup> Aphorisme d'Oxenstiern, cité par Balzac dans sa *Théorie de la Démarche* (1833) XX, 567, avec cette variante : C'est les marches qui usent les soldats et les courtisans.

<sup>3</sup> En marge de la main de M<sup>me</sup> Hanska : « Effroyable arrêt. » — *L'École des ménages* (1839) : « On tue l'amour par ce qui fait durer l'avarice, la possession. »

sir qui est un thème dans notre vie, que le plaisir lui-même.

Toutes les passions humaines naissent avec nous, excepté l'amour.

L'amour est souvent le sentiment le plus violent  
PARCE QU'IL EST LE MOINS DURABLE <sup>1</sup>.



Par la raison que la timidité est souvent du courage, la présomption est souvent lâcheté.



Le mariage est une vie dans la vie.



Quand on veut faire passer des sottises, il faut toujours les habiller avec des paillettes. Voyez le génie du Christianisme, les ambassadeurs, les rois, les peintures, les cathédrales, les prêtres.

Il y a toujours un mot comme « c'est votre léthargie » qui répond à tout. En 1560, c'est la religion ; en 1660, le roi veut ; en 1760, c'est la philosophie ; en 1820, c'est la Révolution ; en 1830, c'est le roi-citoyen, la garde nationale, etc. <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> En marge de la main de M<sup>mo</sup> Hanska : « C'est doubler la dose. » — *Physiologie du mariage* (1824-1829), XVII : « L'amour est le moins vif de nos plaisirs et le moins durable. »

<sup>2</sup> *Complaintes satyriques sur les mœurs du temps présent* (1830), XX, 450 : « En effet, à toutes les époques, il a existé de par le

En France, l'enfant qui inscrit son nom sur la muraille obéit à son instinct d'homme ; il est déjà désireux de rester sur le livre de vie. — Il fait un enfant.



Un livre doit être quelque chose qui nous tire de nous-mêmes.



Nous ressentons souvent plus de souffrances au sein de nos joies que jadis les martyrs n'éprouvaient de joie au milieu de leurs souffrances.



C'est une chose impossible peut-être que de savoir quand la finesse devient de l'improbité et la probité bêtise<sup>1</sup>.

monde une masse de sots qui se sont mis autour d'une idée, comme des passants qu'un homme d'esprit attroupe au Pont-Neuf en feignant de voir quelque chose dans la rivière. C'est ainsi que la bulle *Unigenitus*, les économistes et la dispute musicale ont été des centres d'attraction du temps de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI ; c'est ainsi qu'en 1590, le grand mot de ralliement de toutes les intelligences secondaires, pour exprimer les causes premières, était : « C'est la religion ; » en 1690, les sots disaient : « C'est la philosophie ; » en 1816, on résolvait tout par : « C'est la Révolution ; » aujourd'hui, le pivot autour duquel tournent les niais, c'est la *Doctrine*. Ils passent leur vie à définir, c'est-à-dire à expliquer *ce qui est*, ridicule que le très spirituel Henry Monnier a si bien saisi dans sa caricature des gobe-mouches. »

<sup>1</sup> *Le Faiseur*, XVIII, 562 : « L'excessive habileté n'est pas l'indélicatesse, l'indélicatesse n'est pas la légèreté, la légèreté n'est pas l'improbité, mais tout cela s'emboîte comme des tubes de lorgnette. »



Tu fais quelque chose, tu n'arriveras à rien. Il n'y a que ceux qui ne font rien qui arrivent. Ils sont à l'affût de tout et passent leur vie à la chasse aux places, aux affaires <sup>1</sup>.



Il faut avoir été longtemps dans la solitude pour en connaître tout le prix.



Il y a plus d'un abîme que l'amour ne saurait franchir, quelque puissantes et fortes que soient ses ailes <sup>2</sup>.



L'amour que nous inspirons nous donne une sorte de religion pour nous-mêmes, une dose de fierté. Nous sentons la vie d'un autre en nous. — Il y a des êtres qui se respectent cependant sans raison. Entre ne pas se respecter et se respecter trop, il y a tout un abîme <sup>3</sup>.



Improviser, c'est lire un beau livre dans son esprit.

---

<sup>1</sup> *La peau de chagrin*, XV, 88 : « Toi, tu travailles. Eh bien ! tu ne feras jamais rien », etc.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 200 : « Ah ! Pauline, s'écria-t-il, pauvre enfant ! il y a des abîmes que l'amour ne saurait franchir, malgré la force de ses ailes. »

<sup>3</sup> *Ibid.*, 108 : « L'amour nous donne une sorte de religion pour nous-mêmes, nous respectons en nous une autre vie, il devient alors le plus horrible des malheurs, le malheur avec une espérance, une espérance qui vous fait accepter des tortures. »

Les titres de Dieu sont écrits sur un brin d'herbe<sup>1</sup>.



Les conseillers sont plus prudents quand ils reviennent de l'Hôtel de Ville que quand ils y vont.



Les ruines sans les décombres sont tristes.



Les connaissances humaines sont un dépôt précieux qu'un siècle doit transmettre intact à un autre quand il ne les augmente pas.



Entre Socrate et Jésus-Christ, il n'y a que Jules César et Sylla.



En étudiant l'histoire, n'est-il pas démontré que la paix est un état contre nature ?



Est-ce un progrès que la vapeur ? L'homme a-t-il créé une force ?



La gloire est un pont jeté sur un abîme.

---

<sup>1</sup> *Lettre à Charles Nodier* (1832), XX, 555 : « Quoique Dieu puisse se passer d'avocat après avoir écrit ses titres sur un brin d'herbe... ».

Il n'y a que le naturel qui ne se contrefasse pas.



La conversation est un jeu où il ne faut pas mettre un louis contre un écu <sup>1</sup>.



Il faut toujours bien faire ce qu'on fait, même une folie.



Je crois que le bonheur est un sexagénaire.



Ne pas craindre de poser ses lèvres sur les lèvres d'un mort.



Une esquisse gagne, un tableau perd <sup>2</sup>.



La guillotine est une station sociale ; tant qu'on n'y va pas, on est honnête homme.



Sous la Révolution de juillet, on a fait des barricades et pas de barrières.

---

<sup>1</sup> *Autre étude de femme* (1839-42), IV, 527 : « Là vous serez compris et ne risquez pas de mettre au jeu des pièces d'or contre du billon. »

<sup>2</sup> *Gambara* (1837), XV, 370 : « N'est-ce pas le procès gagné par l'esquisse contre le tableau fini, au tribunal de ceux qui achèvent l'œuvre par la pensée au lieu de l'accepter toute faite ? »

La vertu est en morale ce que la beauté idéale est dans les arts, une abstraction vers laquelle nous tendons toujours sans pouvoir en atteindre la...<sup>1</sup>.



Autant de trous, autant de chevilles<sup>2</sup>.



Les grands ouvrages étouffent les petits ennemis.



Ceux qui ont conté sont rares, bien conté, on les compte et ce sont des hommes de génie.

Lucien. — Pétrone.

Les fabliaux (auteur incerto), Rabelais.

Verville, Boccace, l'Arioste, La Fontaine, Voltaire, Walter-Scott, Marmontel pour mémoire. Et la Reine de Navarre !... Hamilton, Sterne, Cervantès. Et Le Sage, donc ?



Les petites âmes se trompent toujours en appréciant les grandes.



La foule attire la foule ; *abyssus abyssum*.

<sup>1</sup> Ici une tache d'encre.

<sup>2</sup> Adage encore en usage en Normandie.

Ceux qui souffrent ne craignent pas la mort, ils savent qu'ils ne peuvent pas perdre au change.



Pour certaines âmes, la mort est préférable à un bonheur incomplet.



Il n'y a rien de fantastique. Nous n'imaginons que ce qui est, sera ou a été.

L'œil a la perception d'un objet éloigné dans son état normal ; s'il lui est possible de voir clairement à deux lieues en mer, pourquoi ne pourrions-nous pas arriver à un état, les conditions changées, ou même en vertu de la même puissance, qui le ferait voir plus loin ou à travers les espaces ?



La vie et la mort sont peut-être pour l'humanité le jour et la nuit d'une existence plus vaste que ne l'est la nôtre.



Il faut plus que de la force pour supporter certains moments de la vie.



Les grandes déterminations sont un désespoir.



Le dégoût, c'est voir juste. Après la possession, l'amour voit juste chez les hommes.

La femme a autant de raisons pour aimer un être faible que pour aimer un être fort.



L'art est d'exprimer beaucoup en disant peu.



Nos ennemis nous sont bien plus utiles que nos amis. Ils ne nous oublient jamais, puis le monde croit le bien qu'ils pensent de nous et se défie du mal qu'ils en disent, tandis qu'il croit le mal dans la bouche de nos amis et suspecte leurs éloges.



Tous les grands monuments jettent de l'ombre ; il y a des gens qui ne voient que l'ombre.



Il y a peu de principes sociaux qui n'arrivent à l'absurde. Un homme guillotiné pour avoir fabriqué deux pièces de six liards avec des boutons, n'est-il pas une monstruosité ?



O Platon, sublime corrupteur qui fait de l'âme un instrument pour ouvrir un corps, tandis qu'il est si naturel d'ouvrir le corps pour y trouver l'âme !



Une loi, la volonté du peuple ! Bêtise. Autant donner les verges à un enfant pour qu'il s'en serve.

La mort est préférable au bonheur incomplet.



Les tintements des cloches qui appellent les chrétiens à la messe, représentent, dans un ordre opposé, les tintements de l'âme qui attend.



Il est des pensées comme des blessures dont on ne revient pas<sup>1</sup>.



Le grand orateur est fils de la solitude.



La finance et la pénalité ont dominé et l'on a oublié de songer aux institutions, il n'y a plus de législateurs.



Entre la terre et le ciel la pensée.



Peut-être la force des sentiments est-elle en raison de leur rareté. Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée ou qui a peu de pensées, jouit-il beaucoup par les choses et met-il autant d'âme dans le petit nombre de ses pensées qu'un autre homme dans une plus grande quantité<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Histoire des Treize* (1834), VIII, 173.

<sup>2</sup> *Le médecin de campagne*, XIII, 464 : « Peut-être la force des

Ne jamais passer derrière un cheval ni devant une femme sans faire attention.



L'homme emploie les forces et ne les crée point.



La main d'un homme baisée par une femme. Quelle plaisir pour elle d'intervertir les rôles !



Un crime, c'est l'athéisme en action. On ne croit pas à l'avenir.



L'homme froid discute, l'homme passionné agit, l'un a de la lymphe et l'autre du sang. Un homme froid qui agit est terrible.



Ce qui fait la femme si grande, c'est qu'elle lutte toujours contre une destinée incomplète.



Si la société a le droit de nous tuer, nous l'avons bien aussi sur nous-mêmes. Qu'y a-t-il de plus souverain sur nous que nous-mêmes ?

---

sentiments est-elle en raison de leur rareté. Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée vit-il beaucoup par les choses, et moins il en possède, plus sans doute il les aime. »



Les parvenus sont comme les singes qui grimpent à un arbre.

Arrivés en haut, on ne leur voit plus que le postérieur.



Les novices entendent les anges, mais les religieuses les voient.

Le prêtre qui croit voit les anges, mais le prêtre qui ne croit pas les fait voir<sup>1</sup>.



L'homme comme l'animal se cache pour faire l'amour, parce qu'il est alors sans défense.



En toute chose, quand l'effet devient plus grand que la cause, arrive la destruction<sup>2</sup>.



J'ai trouvé tant de bienfaiteurs que je ne sais pas où se fourrent les ingrats.

---

<sup>1</sup> *Le cabinet des Antiques* (1837), VII . « La foi qui fait voir à un jeune homme les anges du paradis, est très inférieure à la puissance du vieux moine qui les lui montre. » — *Monographie de la presse parisienne* (1843), XXI, 397 : « AXIOME : Le prophète voit les anges. Mais l'incrédule les fait voir au public. »

<sup>2</sup> *Louis Lambert* (1832), XVII, 62 : « Quand l'effet produit n'est plus en rapport avec sa cause, il y a désorganisation. » — *César Birotteau*, (1837), VIII, 364 : « Quand l'effet produit n'est plus en

Nous avons tous aujourd'hui, même les rois, trop de pairs pour être grands.



Un vieux bœuf fait son sillon droit.



Sur trois pensées, cachez-en une.



Il n'y a plus de grands caractères, il n'y a que des hommes qui touchent aux événements.



Un monde de pensées gardées ne vaut pas une action, mais une pensée jetée dans le monde vaut plus qu'une action, elle en engendre.



Mettez-moi des bas de soie, un habit brodé, donnez-moi un carrosse, appelez-moi Votre Excellence et asseyez-moi à un congrès devant les ambassadeurs de l'Europe, et vous verrez.



La France a intérêt à posséder la Belgique pour maintenir l'Angleterre et à faire de l'Italie une seule

---

rapport direct ni en proportion égale avec sa cause, la désorganisation commence. »

nation et un seul royaume pour maintenir l'Autriche ; en reprenant Malte, elle peut avoir l'Égypte, ce qui lui donne la tutelle de l'Orient.



La réflexion n'ôte rien au cœur et les habitudes de l'égoïsme le rétrécissent.



La solitude du savant vaut mieux que le monde.



Tout est justifiable par l'amour, tout est horrible avec le calcul<sup>1</sup>.



L'amour-propre est l'égoïsme de l'esprit.



La catalepsie est l'effet contraire à celui qu'exprime le mot ; la suspension instantanée de nos facultés externes provient du jeu plus étendu de nos facultés internes.



Nous voulons être aimés jusque dans nos défauts et nous haïssons les autres à cause de leurs belles qualités.

---

<sup>1</sup> *Histoire des Treize* (1834), VIII, 187 : « Ah ! vous calculez et vous dites aimer ! fi ! »

Une vertu suffit à effacer bien des vices et un vice efface aussi bien des vertus.



Quand on est vieux, c'est être à l'âge où il n'y a plus d'avenir.

Jésus-Christ, 33.

Mahomet, 67.



Ma vie n'est pas la mort, voilà tout.

JESID TABABAH<sup>1</sup>.



Puckford, auteur anglais, a expliqué l'ânesse de Balaam en disant qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait; les ânesses d'aujourd'hui ne disent pas ce qu'elles pensent<sup>2</sup>.



On rougit de la vertu comme du vice, on s'honore de l'un et de l'autre.

La circonstance fait tout<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> C'est, me dit-on, le titre d'un ouvrage théologique inventé par Balzac.

<sup>2</sup> *Le curé de village* (1837-45), XIV, 62 : « N'a-t-il pas fait parler [Dieu] l'ânesse de Balaam... » — Selon certains commentateurs, elle n'a pas trop su ce qu'elle disait. »

<sup>3</sup> *Le Père Goriot*, IV, 96 : « Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances. » — *La maison Nucingen*, VIII, 603 : « Il n'y a pas de vertu absolue mais des circonstances », aphorisme prêté par Balzac à Henri II.

Les premières leçons données aux enfants doivent porter sur les sentimens. Un modèle d'impudence leur fait plus d'effet qu'un modèle de vertu. On aime avant de raisonner. On ne viole pas le goût.



La naïveté est une décence chez les filles, puisqu'elle devient un art chez les femmes.



Ève [est] d'un degré plus noble que son mari, suivant un auteur hollandais.



Ne crois à rien et fais ce que tu veux.



Qui fait le premier compliment prend le haut du pavé. Cela est si vrai qu'un Anglais est toujours inquiet quand vous lui faites une politesse ; il se souvient de Fontenoy.



L'hypocrisie qui dure devient un caractère.



L'affabilité, c'est la bienveillance en action.



On fait d'une seconde une éternité comme d'un an une seconde.

L'envie est le trésor de nos succès rêvés et non obtenus, de nos intentions sans effet, de nos pensées sans exécution<sup>1</sup>.



L'amour qui a un but n'est plus de l'amour. On aime pour aimer.



Les règles du goût sont éternelles, elles sont le résultat d'un accord permanent entre les moyens et la fin de l'homme.



La supériorité de la masse rend la grandeur de l'individu plus difficile.



Une femme voit toujours quand un homme ne voit qu'elle dans ce monde<sup>2</sup>.



Spinosa vivait de 5 sous par jour. Calvin n'a pas laissé 50 écus. Luther a laissé sa femme et ses enfants sans pain.

On est heureux sans fortune comme on est amoureux sans femme.

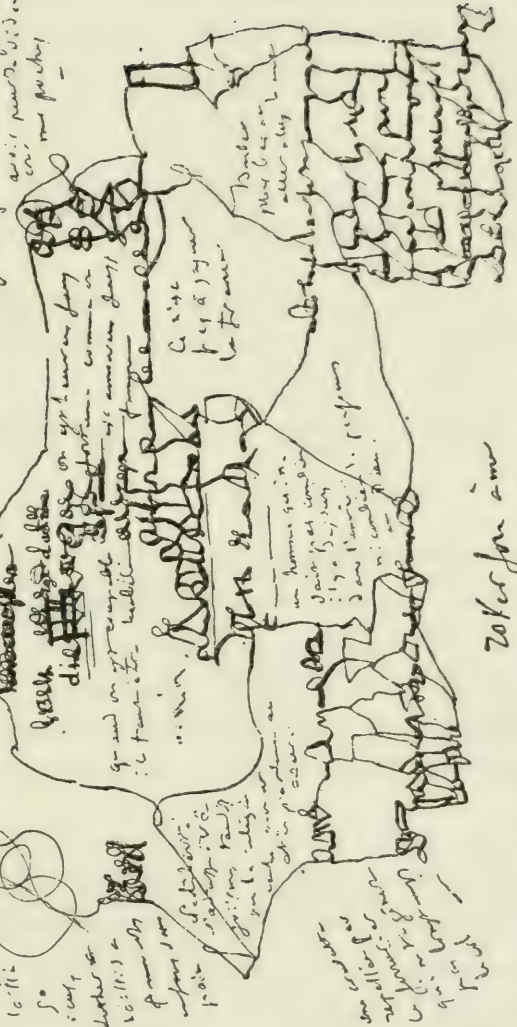
<sup>1</sup> *Illusions perdues* (1835-43), VII, 326 : « L'envie, cet horrible trésor de nos espérances trompées. »

<sup>2</sup> *Illusions perdues*, 225 : « Quelle est la femme qui ne se sent pas aimée ? »

Spirala vivaria de S. Iovani  
 juan - celin  
 20 km  
 10.11.19  
 50  
 1000  
 10000  
 100000  
 1000000  
 10000000  
 100000000

die fische  
 die fische  
 die fische

in delle communi delle  
 di tutti fische e delle fische  
 esse; paura di esse  
 esse; non parlare



di mandare il lacino a Togli di Scherri, lo voglio fare prima, l'anno dopo il primo anno  
 immobile, e di più in 10-15 di carta; di carta - postazioni.

Quand on est coupable, il faut être habile<sup>1</sup>.



Tomber plus bas ou aller plus haut<sup>2</sup>.



La liberté s'adresse à l'égoïsme, tandis que la religion et la monarchie parlent au cœur.



Le monde est-il, suivant Jacob Bœhm, la coque d'une pulpe, l'enveloppe d'un monde invisible, idéal, ou l'idée est-elle le résumé du monde extérieur ?



Entrez dans les bagnes, pas une injure ne se proferera contre les juges. — Lisez l'Évangile, rien contre Pilate ni contre Judas. — Allez à la Cour, il n'y a personne qui ne se plaigne du Roi, quoiqu'il comble ses courtisans. — Voyez les commerçants, tous trouvent que le commerce va mal. — Concluez.



La foi catholique est un mensonge qu'on se fait à soi-même. L'Espérance est une foi en l'avenir. L'or-

<sup>1</sup> *La Rabouilleuse* (1842), VI, 300 : « Une sottise qui ne réussit pas devient un crime. »

<sup>2</sup> Cette pensée se trouve répétée quelques pages plus loin.



gueil est la foi en soi. La piété est un calcul d'enfant qui se tient sage pour avoir des confitures (ou peut-être un calcul d'avare qui se refuse tout, car pour lui se priver c'est jouir)<sup>1</sup>.



La foi en autrui, la terreur est une foi en la douleur.

La sagesse est une spéculation d'existence, une foi en la vie. Tout au monde est croyance.



Le Dieu du Christianisme n'a jamais été peint que vieillard. Pour les uns c'est une ganache, pour les autres un père.



Il n'y a pas une religion qui ne se ressemble et ne produise les mêmes effets, la même somme de mal et la même somme de bien, et ceci est vrai des gouvernements et des institutions partielles.



Pascal a écrit : « Sans Jésus-Christ le monde ne

---

<sup>1</sup> *Histoire des Treize* VIII, 174 : « Oui, poursuit Montriveau d'une voix altérée, votre foi catholique à laquelle vous voulez me convertir, est un mensonge que les hommes se font, l'espérance est un mensonge appuyé sur l'avenir, l'orgueil est un mensonge de nous à nous », etc. — *Le curé de village*, 185 : « Je regarde la foi comme un mensonge qu'on se fait à soi-même, l'espérance comme un mensonge qu'on se fait sur l'avenir, et votre charité comme une ruse d'enfant qui se tient sage pour avoir des confitures. »

subsisterait pas. » Je voudrais bien que la figure de l'Amérique comparût à ses yeux. Heureux peuple, jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle, dépeuplée, suppliciée pendant trois cents ans. J'aurais voulu que le monde mahométan, que la Chine lui apparussent et que l'Asie lui tirât les oreilles.



La guerre est un duel de peuple à peuple, il maintient le droit entre les nations comme le duel entretient la politesse entre hommes.



La gloire est le soleil des morts<sup>1</sup>.



Si les masses se multiplient par celle de toutes les intelligences qui les composent, elles se multiplient également par leur ignorance, en sorte que tout est possible avec elles, les niaiseries et les belles choses, c'est selon.



La loi ne doit pas être le vœu de la société, car elle doit être opposée aux mœurs pour leur servir de barrière ou de contrepoids. La loi procède d'une intelligence plus élevée que le milieu de la société où est le plus grand nombre, elle ne peut jamais être l'ouvrage de tous<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *La recherche de l'Absolu* (1834), XV, 567.

<sup>2</sup> *Le médecin de campagne*, 568, XIII : « Souvent la tendance des lois doit être en raison inverse de la tendance des mœurs », etc.

Ce que la religion catholique a de beau, ce sont ses principes généreux : la résignation, le dévouement enseignés par Jésus-Christ, deux principes de sociabilité.



Le remords est la vertu des faibles, on a peur <sup>1</sup>.



J'ai toujours eu quelques heures de joie mélancolique, de rire et de réflexion en songeant à Jésus-Christ rencontrant Jules II ou même Léon X.



Mahomet, Jésus-Christ, Moïse ont eu de grands succès en Occident. Mais les législations de l'Asie en ont eu davantage et la Chine est une preuve étonnante contre l'Europe.



On ne peut pas être au même niveau que la calomnie, on est au-dessus ou au-dessous.



Pascal a dit : « L'incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère par la grandeur du remède qu'il a fallu. »

---

<sup>1</sup> *Séraphita* (1833-35), XVII, 171 : « Le remords, cette vertu des faibles... »

Le même a dit : « Le Christianisme ordonne à l'homme de se reconnaître vil et abominable et, en même temps, de tâcher de ressembler à Dieu. »



Concevez-vous quelque chose d'immatériel, c'est-à-dire n'ayant aucune affinité avec la matière, mais qu'un peu d'opium change et annule<sup>1</sup> ?



Pascal gris, niant Dieu. — Dieu étant caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché, n'est pas véritable.

Ceci est une phrase de Pascal qui croyait Dieu présent dans l'Eucharistie.



Dieu voulant racheter les hommes me fait l'effet d'un négociant mettant son argent d'une caisse dans l'autre<sup>2</sup>.



La Jérusalem céleste est la personnification de l'espérance.

<sup>1</sup> *Louis Lambert*, XVII, 65 : « Comment imaginer des facultés immatérielles que la matière réduise, dont l'exercice soit enchaîné par un grain d'opium ? » — Cf. p. 5 : « Quelle pitié, etc. »

<sup>2</sup> *Séraphita*, XVII, 188 : « Concevez-vous Dieu s'amusant de lui-même sous forme d'homme, riant de ses propres efforts, mourant vendredi pour renaître dimanche, et continuant cette plaisanterie dans les siècles des siècles, en sachant de toute éternité la fin ? »

On ne doit toucher à son ennemi que pour lui abattre la tête <sup>1</sup>.



Il y a des auteurs qui ne sont point vivipares.



Perdre la vie, c'est gagner la partie.



Les grands hommes sont comme les rochers de la mer. Il ne peut s'y attacher que des huîtres <sup>2</sup>.



La finesse qui réussit toujours est de la force.



Le goût est la conscience de l'esprit.



La plus belle des vengeances est le dédain de la vengeance <sup>3</sup>.



C'est au cœur que les gens de Paris ont la pierre <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Histoire des Treize*, VIII, 39 : « Il ne faut toucher à son ennemi que pour lui abattre la tête. »

<sup>2</sup> « En voilà bien assez pour vous convaincre qu'il faut être une huître (*vous souvenez-vous de ceci ?*) ou un ange pour s'attacher à ces grands rochers humains... » *Lettres à l'Étrangère*, 20 janvier 1838.

En marge de la main de M<sup>me</sup> Hanska : Je suis donc une huître.

<sup>3</sup> *Histoire des Treize*, VIII, 208 : « La plus cruelle vengeance est, selon moi, le dédain d'une vengeance possible. »

<sup>4</sup> *Ibid.*, 270 : « Tous [les jeunes élégants de Paris] sont également

Il y a des douleurs qu'on aime à ressentir.



Woolf a été l'ingénieur qui a encaissé ce fleuve magnifique appelé : le bruit.



L'amour est la plus étonnante forme de l'égoïsme<sup>1</sup>.



L'axiome de la Hollande est : l'homme qui dépense est un animal dépravé.



Une belle âme est portée vers les grandes affections et une tête forte tend aux grandes idées.

Avoir une belle âme et une tête forte, il y a combat ; il faut que le cœur ou la tête l'emportent l'un sur l'autre.



Rien n'est difficile à convaincre comme un imbécile qui se croit Homère.



Les grands ouvrages, en paraissant, sont comme des grands arbres qui tombent dans un lac, et plongent

---

cariés jusqu'aux os par le calcul... et s'ils sont menacés de la pierre, en les sondant, on la leur trouverait, à tous, au cœur. »

<sup>1</sup> *César Birolteau*, VIII, 415 : « L'amour est une passion essentiellement égoïste. »

jusqu'au fond des eaux, ils sont un certain temps à reparaitre à la surface ; ils vont au fond des masses et ne reviennent que plus tard au-dessus.

Les œuvres légères vont aux nues tout à coup.



L'amour est bien loin quand une femme songe à le réveiller.



Les haines les plus vives naissent au sein des amitiés.



Marius, Cromwell et Robespierre ont-ils empêché César, les Lords et Napoléon ?



Il y a deux jalousies, celle qui fait qu'on se défie de sa maîtresse, et celle qui fait qu'on se défie de soi-même <sup>1</sup>.



L'honneur est un moyen adroit de faire faire à la vanité des actes de vertu.



Ne trouvez-vous pas que Gamba a bien plus l'air que la Guiccioli d'être la veuve de lord Byron <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> *Les Ressources de Quinola* (1842), XVIII, 155 : « Il y a deux sortes de jalousies, celle qui fait... » etc.

<sup>2</sup> L'ouvrage de Gamba : *Récit du dernier voyage de lord Byron en Grèce*, est de 1825. Parisot en avait donné une traduction la même année.

Je suis vif, je ne suis pas prince, je me bats.



Il faut se prêter à la douleur.



Quand vous n'avez pas d'idées bien arrêtées, les mots sont vagues. Le mot qui peint est toujours celui de l'homme de génie.



Logique, sentiment caché sous des images justes, toute la littérature est là.



L'homme de talent met virtuellement l'image dans le mot.



Écrire, c'est mettre les idées au point précis où tout le monde peut les voir et les sentir.



Pour qu'un écrivain soit grand, sa phrase doit toujours contenir l'idée correspondante à celle qu'il exprime.

La phrase de Bossuet, qui est toujours *bifrons*, bilatérale.



Les grands hommes ne sauraient voir un des côtés du triangle seulement.



(C'est enfermer tout un monde dans un mot.)

Beafsteack de corbeaux.

Vouloir, pouvoir, savoir <sup>1</sup>.



La mort se fait quelquefois attendre, elle a de la coquetterie, le malheur jamais.



Quand on a la prétention de rendre service, il faut en avoir les moyens.



L'homme de génie ressemble à tout le monde et personne ne lui ressemble <sup>2</sup>.



Je suis venu une heure trop tard au monde et je n'ai jamais pu rattraper cette heure-là.



Les arts copient des objets matériels sous des angles déterminés, l'écrivain rend des idées, il est l'artiste suprême.



On dort promptement quand l'espérance vous berce <sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. *La peau de chagrin*, XV, 29.

<sup>2</sup> *Le curé de village*, XIV, 139 : « Le génie a cela de beau qu'il ressemble à tout le monde et que personne ne lui ressemble. »

<sup>3</sup> *Idem*, 185 : « On dort cependant bien, monsieur, quand l'espérance nous berce. »

Qui couche avec des chiens se réveille avec des puces.



En aimant un bel homme, un sot, une femme avoue qu'elle met tout dans les sens, et n'a rien dans l'âme<sup>1</sup>.



Le pauvre est celui qui désire trop.



Voici les deux pôles sociaux (comme opposition), le pays où personne ne songe à commettre un crime, le pays où tout est si bien calculé qu'il y a impossibilité de commettre un crime<sup>2</sup>.



C'est derrière le mensonge qu'est la vérité<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Histoire des Treize*, XIII, 217 : « Se donner à un sot, n'est-ce pas avouer clairement que l'on n'a que des sens ? » — *Mémoires de deux jeunes mariées* (1841), I, 193 : « J'ai pensé qu'il y avait quelque chose d'horrible à aimer un homme beau. N'est-ce pas avouer que les sens sont les trois quarts de l'amour, qui doit être divin ? »

<sup>2</sup> *Les petits bourgeois* (paru posthume, 1854), XI, 499 : « Les sociétés ont deux termes de perfection : le premier est l'état d'une civilisation où la morale, également infusée, ne permet pas même l'idée du crime : les jésuites arrivaient à ce terme sublime qu'a présenté l'Église primitive ; le second est l'état d'une autre civilisation où la surveillance des citoyens les uns sur les autres rend le crime impossible. Le terme que cherche la société moderne, » etc.

<sup>3</sup> *Le curé de village*, XIV, 185 : « C'est derrière le mensonge que se tapit la vérité. »

Faire le bien est une passion aussi supérieure à l'amour que l'humanité est supérieure à la créature<sup>1</sup>. Faire le bien, c'est aimer Dieu.



Ce qui est sans goût est sans reproche.



L'artiste exécute, le poète écrit, le savant et l'inventeur observent, le politique agit, le religieux médite. (Industriel, inventeur, manufacturier, politique et religieux).



Le grand homme a toujours raison, même quand il prend une résolution dont les suites paraissent funestes.



Le beau, c'est le vrai bien habillé.



La crainte est l'envers de l'expérience.



Nous avons sacrifié sans profit toute une génération.



De même que, pour comprendre le mouvement des astres qui, de la terre, nous paraît désordonné,

---

<sup>1</sup> *Le Curé de village*, XIV, 190.

il faut se mettre par la pensée dans le soleil, de même il faut se mettre dans la pensée de Dieu pour s'initier aux idées de la création. Le mystique et l'astronome font la même opération. La religion est une science au même titre que l'astronomie.



Un roi bourgeois sera plus haï de la démocratie qu'un roi absolu. Il sera plus près d'elle et l'on ne hait bien que ce que l'on connaît.

Le crime et la vertu extrême sont également haïs.



Le portail de Notre-Dame est irrégulier.



Tout événement qui n'est qu'événement est inutile (Fénelon).



Il n'y a point de sots dans la nature, nous les devons à la société<sup>1</sup>.



Le sens général des guerres depuis 1792-1815 est ceci. La France a toujours combattu hors de chez elle et n'a connu la guerre que par l'impôt... Les nations continentales l'ont connue par l'occupation

---

<sup>1</sup> *La maison Nucingen*, VIII, 620 : « La nature n'a fait que des bêtes, nous devons les sots à l'état social. »

et par l'impôt. A l'étranger, les familles étaient ruinées et l'État obéré. En France, l'État était obéré, les familles s'enrichissaient. La lutte s'est soldée en 1815. — Les États étrangers ont repris à la France en masse pour leur compte et non pour celui des familles ce que les armées françaises avaient pris, il s'en est suivi, financièrement parlant, que la France a été ruinée comme État et que les autres États se sont remplis. Ainsi la lutte, riche de vingt victoires, a été perdue par une défaite. La France, militairement parlant, ne connaissant pas les maux réels de la guerre, n'a pas défendu son territoire, et les autres États, lassés de la guerre, voulaient à tout prix en finir avec la France. Nous sommes depuis vingt ans sous le faix de ces résultats. Les deux plus grandes pensées de Napoléon, la guerre de Russie et la lutte avec l'Angleterre, sont les questions vitales actuelles qu'il aurait terminées au profit de l'Europe menacée, il ne représentait ni la France ni l'Europe, mais le monde.

La Russie de 1838 explique 1812.



On ne sépare pas les cœurs aimants, on les déchire.



Le bonheur est l'exception de la vie.

Le *mais* est le manteau de l'envie.



L'argent du pays est comme l'eau, il prend son niveau.



Le bruit laisse-t-il des traces ?



Le génie a les oreilles grandes en dedans.



La vertu a le travail pour sentinelle.



Il y a des amis qui sont comme des rosiers qui ne produisent que des épines<sup>1</sup>.



L'esprit humain procède par la spirale dans ses conquêtes et il y a des gens qui, dans la sinuosité présente, ne veulent pas voir.



Il y a des gens qui hurlent avec les rossignols et chantent avec les loups.



Au Père-Lachaise, les morts ont raison.

---

<sup>1</sup> Cette même pensée se retrouve plus loin avec cette variante : *n'ont* que des épines.

Une femme distraite est un lynx qui voit tout<sup>1</sup>.



La femme et le papier sont deux choses blanches qui souffrent tout.



Donner un conseil, acte de vanité.



Toute personne qui pense fortement fait scandale.



Dans les machines bien ordonnées, tout est enchaîné.



Passion finie, feuillet tourné.



La société a son enfer, son purgatoire et son paradis : le mariage, le célibat, les retraites<sup>2</sup>.



Il y a dans les arts des hommes qui sont ce que sont les enfants de chœur dans la musique.

---

<sup>1</sup> *Sur Catherine de Médicis* (1828-42), XVI, 479 : « Une femme qui paraît ne rien voir est un lynx. »

<sup>2</sup> *Une fille d'Ève* (1838), II, 542 : « Le mariage, mon enfant, est notre purgatoire, l'amour est le paradis... — Mais c'est un enfer où l'on aime. »

Les créanciers savent nous trouver beaucoup mieux et plus promptement que nos amis ; ils viennent souvent pour une petite somme là où les autres ne viennent pas pour une grande affection<sup>1</sup>.



On paye le tribut de louanges dû aux morts parce qu'ils ne sont pas là pour le recevoir.



Améliorer le sort des masses, c'est améliorer celui des classes supérieures.



L'orgueil supplée souvent le courage.



Nous n'avons de présence d'esprit qu'à la condition de ne nous étonner de rien. Il faut alors être vieux ou vieilli, ou avoir le tempérament particulier des hommes de génie.



Rien ne meurt, tout se transforme<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Le Faiseur* (1838-40), XVIII, 478 : « Un homme qui ne doit rien, mais personne ne songe à lui, tandis que mes créanciers s'intéressent à moi ! »

<sup>2</sup> *Modeste Mignon* (1844) I, 629 : « Rien ici-bas ne se perd, rien n'échappe à notre planète pour aller ailleurs. »



C'est trop une habitude pour être une vertu.



La faiblesse veut commander, la laideur plaire et la vieillesse vivre.



Comment me suis-je égaré sur la route du bonheur ?



Un grand écrivain porte en son cœur un monstre qui, semblable au tœnia, y dévore les sentiments à mesure qu'ils y éclosent <sup>1</sup>.



Il faut prendre le temps comme il vient et les femmes par la taille <sup>2</sup>.



Tout ce que l'homme de cœur a au-dessus de vingt mille livres de rente, est une prime donnée aux embêtements sociaux.



La fièvre, c'est nos désirs.

---

<sup>1</sup> *Illusions perdues*, VII. 549 : « Le génie est une horrible maladie. Tout écrivain porte en son cœur un monstre qui, semblable au tœnia dans l'estomac, y délivre les sentiments à mesure qu'ils y éclosent. »

<sup>2</sup> Cette pensée se trouve répétée plus loin.

Il y a des hommes aussi embarrassés de leur âme que d'autres le sont de leur corps.



Les livres ne changent pas immédiatement le cours des choses, mais ils le changent dans un temps donné. Les actes du pouvoir ont un effet immédiat.



Tous les tyrans et les usurpateurs d'un sens droit et d'un grand courage ont été d'ardents protecteurs des lettres, il était de leur intérêt d'occuper les esprits de ces questions. Pisistrate a recueilli les rapsodies d'Homère.



Un sentiment presque aussi contagieux que la peur, c'est le courage.



Toute force que l'homme croit inventer est un emprunt fait au mouvement éternel et restitué à l'instant même<sup>2</sup>.



L'homme est chéri, la femme n'est qu'adorée ; il doit donner sa vie et la femme en profiter.

---

<sup>2</sup> *La peau de chagrin*, XV, 189 : « Qu'ai-je donc créé ? Rien. L'homme n'invente pas une force, il la dirige et la science consiste à imiter la nature. » — *Les ressources de Quinola*, XVIII, 212. « L'homme... ne crée pas de forces... il les emprunte à la nature. »

La jalousie, c'est le doute ; la conviction, c'est le désespoir ou la tranquillité.



L'excessive civilisation est au plus près de la barbarie, comme l'acier de la rouille. Il suffit d'un instant d'oubli pour qu'elle arrive.



Si Jésus-Christ n'était qu'un homme et qu'il ait compris que sa morale ne s'établirait pas sans qu'il fût sacré par le malheur, qu'il ait voulu donner l'exemple pour les supplices de ses croyants, et qu'il soit convenu avec Judas de la trahison de ce dernier, il faut avouer que c'est le plus grand des hommes<sup>1</sup>.



Les factieux d'aujourd'hui continuent Luther. Il se servent des idées au lieu d'employer les armes. Être libre, selon eux, c'est exister socialement sans loi. Ils en sont arrivés là en continuant de délier l'homme civil comme Luther et Calvin ont délié l'homme religieux.

---

<sup>1</sup> *Des Artistes*, (1830), XXIII, 152 : « *Un grand homme doit être malheureux.* Ainsi chez lui la résignation est-elle une vertu sublime. Sous ce rapport, le Christ en est le plus admirable modèle. Cet homme gagnant la mort pour prix de la divine lumière qu'il répand sur la terre et montant sur une croix où l'homme va se changer en Dieu, offre un spectacle immense : il y a là plus qu'une religion, c'est un type éternel de la gloire humaine. »

Bonaparte régna pour avoir réellement tiré sur le peuple, tandis que Louis XVI fut mis à mort pour le seul soupçon de l'avoir fait. Charles X est tombé pour avoir essayé de museler le peuple et Louis-Philippe qui règne, accomplit la pensée de Charles X. Le nouveau pouvoir fait un moyen de ce qui a été un obstacle pour le précédent. La condition de l'usurpateur est de se moquer de la Révolution qu'il confisque à son profit<sup>1</sup>.



Les religions païennes déifiaient la terre et la mettaient dans le ciel, le catholicisme a fait dominer le ciel sur la terre.



L'insurrection, qui fut le plus saint des devoirs pour le duc d'Orléans, est devenue le plus horrible des crimes contre le roi des Français. Un trône placé entre ces deux choses est impossible.



Ce qui rend le peuple si dangereux, c'est qu'il a toujours son absolution dans sa poche pour tous ses crimes<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *La cousine Bette* (1846), X, 73 : « Bonaparte est devenu l'Empereur pour avoir mitraillé le peuple, à deux pas de l'endroit où Louis XVI a perdu la monarchie et la tête pour n'avoir pas laissé verser le sang d'un M. Sauce... »

<sup>2</sup> *La Muse du département* (1843-44), VI, 423. Pensée inscrite sur l'album de M<sup>me</sup> de la Baudraye sous la signature J.-B. de Clagny et avec cette variante : C'est qu'il a pour tous ses crimes une absolution dans ses poches.

Dans la partie de Saint-Cloud, Bonaparte a payé les cartes à Sieyès, l'un jouant, l'autre regardant jouer.



La loi est avilie par l'opposition avant même qu'elle ne devienne la loi, comment peut-elle obtenir une obéissance générale ?



L'excès du pouvoir devient une faiblesse, car toute chose, en dépassant la limite du parfait, recommence une autre chose et ne compte de force et de vie que ce qui est au delà de la limite. Il ne saurait y avoir dans l'État qu'un seul pouvoir. Soit trois, il y a ligue de deux contre un ; deux, l'un tend à annuler l'autre, la vraie politique rationnelle est un pouvoir borné par des institutions.



La matière est la femelle de Dieu <sup>1</sup>.



Le verbe est à la totalité de la parole, à l'intelligence, ce que le un est aux nombres, aux sciences exactes. Il y a parité complète entre les nombres et les idées.

---

<sup>1</sup> Cf. *Les Proscrits* (1831), XVI, 673 : « La Bible à la main, après avoir spiritualisé la matière et matérialisé l'esprit, après avoir fait entrer la volonté de Dieu en tout, etc. »

Le mouvement, le 1, le verbe<sup>1</sup>.



Le jour où le gouvernement ne trouvera plus à emprunter, l'ordre se rétablira dans la société française. Demander de l'argent au peuple, c'est le rendre souverain.



L'objet du gouvernement est le maintien d'une société, mais comme il n'y a plus de société de nos jours, il n'y a plus de gouvernement.



La censure est nécessaire dans un temps où les écrits périodiques deviennent de mauvaises actions. L'écrivain devient un malfaiteur, il y aurait imbécillité à lui laisser dans les mains l'arme dont il abuse.

Les républicains font du peuple un instrument, les royalistes en font l'État.



Toute assemblée a une pente à créer des principes au lieu de les subir. Elle dit : ceci sera le droit, au lieu de dire : le droit est. Aussi toute assemblée est-elle grosse d'une révolution quand elle a la moindre raison de se croire souveraine.

---

<sup>1</sup> Cf. *La Peau de chagrin*, XV, 189-191.

Bonaparte, qui avait observé la Révolution, avait fait de la Chambre le IV<sup>e</sup> pouvoir.



Le style est le moyen approprié au résultat.



La force du pouvoir vient du *moi politique* que le *moi individuel* tue, et nous avons tout fait depuis cinquante ans pour rendre l'individu roi.



Il est des vertus dont il faut se déshabituer quand on gouverne<sup>1</sup>.



Ce qu'on nomme un gouvernement représentatif est une tempête perpétuelle, car la minorité de l'assemblée ne manque jamais à dire qu'elle est la majorité de la nation, et tôt ou tard il faut vérifier cette assertion, et il suffit d'une circonstance pour lui donner raison. Quand cela arrive, il y a révolution. Ce gouvernement est donc toujours à la merci d'une circonstance. Or, le propre d'un gouvernement est la fixité. C'est ce qui fait l'Autriche si forte.



Quand on s'est approprié tous les droits, il n'y a

---

<sup>1</sup> *Les ressources de Quinola*, XVIII, 229 : « Y a-t-il donc des vertus dont il faut se déshabituer ? »

plus de droit, c'est ce qui rend toute république im-possible.



Des libertés, soit, mais la liberté, non <sup>1</sup>.



En France on prend le public pour le peuple.



On ne fonde pas des empires par des délibérations, mais par de lentes agrégations que l'esprit de discussion empêche. La France ne fera pas une seule conquête avec le régime d'une anarchie, elle emploie toutes ses forces à ne pas se dissoudre.



Un roi légitime croit bien plus qu'un sénat de républicains à la souveraineté du peuple, et les gouvernements dits absolus sont bien plus pour lui que les gouvernements à assemblée. Un roi craint les représentations de son peuple et se trouve forcé de le bien gouverner. L'assemblée fait le mal sans responsabilité.

---

<sup>1</sup> *Monographie de la presse parisienne* (1842), XXI, 391 : « En examinant l'état actuel de la France, un penseur pourrait tout résumer par cette phrase : « Des libertés, oui, la liberté, non. » — *Sur Catherine de Médicis*, XVI, 3, 72 : « La liberté non ; mais des libertés, oui. »



Il y a des esprits nobles et des esprits roturiers.



Il y a cent manières d'être pour une république, il n'y a qu'une manière d'être pour la monarchie.



En cinquante ans, nous avons eu dix constitutions différentes sans pouvoir obtenir de constitutions parce qu'on voulait toujours concilier le peuple et la souveraineté, ce qui est impossible.



La majorité est envieuse, les hommes supérieurs en petit nombre. Concluez.



Le peuple est un enfant. Il veut tout et quand il a tout, il ne sait qu'en faire.



Plus vous abaisserez le cens électoral, plus inintelligente sera la Chambre. Tout ce que le peuple choisit est mauvais. Comparez la Chambre de Napoléon, celle de la Restauration et celle d'aujourd'hui, vous verrez que plus on a donné de latitude à l'élection, moins il y a eu d'hommes remarquables. Toutes les têtes fortes de la France étaient dans la Chambre de 1812. Il n'y en a pas trente aujourd'hui.

La vieillesse est une suite de partis pris.



L'assemblée dit : est-ce juste ? et consacre la nécessité. Le roi reconnaît la nécessité et il en fait la justice. Voilà toute la différence.



Il n'y a pas deux citoyens égaux et les républicains veulent que l'impossible devienne la loi de l'État parce que leur état est impossible.



Ce qui distingue Napoléon d'un porteur d'eau n'est sensible que pour la société, cela ne fait rien à la nature, et voilà ce qui prouve que l'inégalité des conditions est une nécessité sociale. Aussi le démocrate en revient-il toujours à la nature<sup>1</sup>.



L'indulgence est une vertu quand elle n'est pas un système.



Le flatteur est toujours hypocrite.



L'éternité est le gage, la vie est le prêt.

---

<sup>1</sup> *La Muse du département*, VI, 423. Pensée qu'inscrit Bianchon sur l'album de M<sup>me</sup> de la Baudraye, avec cette variante, après *cela ne fait rien à la nature* : Aussi la démocratie, qui se refuse à l'inégalité des conditions, en appelle-t-elle sans cesse à la nature.

La reconnaissance est à la fois un plaisir et une vertu.



Les amis sont la petite monnaie d'un ami.



La mer et les femmes n'obéissent qu'à la lune.



La femme meurt deux fois.



Vous êtes athée et vous faites un serment ! Vous croyez en Dieu<sup>1</sup>.



Le mythe de la côte d'Adam, c'est qu'il s'était fait une femme comme tout jeune homme la rêve ; aussi lui vient-elle en dormant.



La mort est inévitable, oublions-la.



Une femme ne demande de conseils que pour avoir le plaisir de raconter son histoire.



La femme devine toujours l'amour qu'on a pour

---

<sup>1</sup> *Illusions perdues*, VII, 697 : « Un autre monde ? vous n'êtes pas athée. »

elle, parce qu'elle se suppose toujours aimée.  
L'homme dit : m'aimez-vous ? La femme dit : il m'aime.



Le soupçon est l'enveloppe de la vérité.



Une femme montre plus promptement son c... que son cœur.



« On dit » et « peut-être » sont les deux huissiers de la médisance.



Nous appelons le mouvement, pesanteur, mouvement arrêté dans sa marche par un obstacle.

Affinité, mouvement des corps... [illisible].

Cohésion, mouvement des corps sur eux-mêmes neutralisé.

Effet de mouvement supérieur. Nombre. Effet de la divisibilité.

Ligne. Effet du nombre.

Les nombres marchent toujours.



Le minéral est un cadavre. C'est le produit final d'une vie qui s'est dissipée, d'une force disparue après la réunion.



Le temps voile et dévoile tout.

PENSÉES PRUDHOMMESQUES<sup>1</sup>.

L'aigreur ôte le velouté de la vie.



Une idée commence par paraître obscure, puis elle semble divine à quelques-uns, bientôt le monde y trouve tout, deux siècles après les peuples se font tuer pour elle.



## Un mot sur les religions comparées.

Le Sivaïsme, le Wichnouisme, et le Brahmanisme finissent leurs guerres religieuses qui remontent à l'origine du monde par l'adoption du dogme de la trimourti hindoue. — De ce dogme sortent en Perse le Magisme par Zoroastre et ses sectes, l'Égyptianisme, le Mosaïsme par Moïse, imitateur des Égyptiens, le Cabirisme et le Polythéisme grec-romain. Pendant que ces irradiations et leurs mille effets se produisent, s'élève Bouddha, réformateur des trois religions primitives, qui dans l'Inde fait le Bouddhisme et a pour élèves Kou-fou-tsen (Confucius) et Jésus-Christ. — De là naît le Christianisme et plus tard le Mahométisme, fusion arabe de Mosaïsme et du Christianisme. Enfin, Swedenborg reprend au Magisme, au Brahmanisme, au Bouddhisme les idées mystiques et les rationalise. — Au fond toutes ces religions, dont les fondateurs ne sont pas tous connus, ont une même doctrine sauf le culte, car Zoroastre, Moïse, Bouddha,

---

<sup>1</sup> Ce titre est au pluriel, mais ne commande que la pensée citée.

Confucius, Jésus-Christ, Mahomet, Swedenborg ont les mêmes idées<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Louis Lambert*, XVII, 67 : « L'homme n'a jamais eu qu'une religion. Le sivaïsme, le wichnouisme, le brahmanisme, les trois premiers cultes humains, nés au Thibet, dans la vallée de l'Indus et sur les vastes plaines du Gange, ont fini, quelques mille ans avant Jésus-Christ, leurs guerres par l'adoption de la Trimourti hindoue, » etc.

---

PROVERBES RETOURNÉS, A PEU PRÈS, ETC.

Piocher en eau trouble.

Qui veut noyer son chien l'accuse de la nage<sup>1</sup>.

L'occasion fait le luron.

Faut pas attacher ses chiens avec des cent-suisses<sup>1</sup>.



L'ennui naquit un jour de la difformité.

L'ennui naquit un jour de l'université.



Plus on est debout plus on rit.

Plus on est de fous plus on prie.

Plus on a de poux plus on cuit.

Plus on est debout plus on crie.



Avec de l'impatience on arrive à bout de tout.

La prudence est la mère de la surdité<sup>1</sup>.

Le premier qui eut froid fut un soldat peureux.

Faire plus de fruit que de besogne<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Un début dans la vie.*

Numéro deus impare gaudet.  
Le numéro deux se réjouit d'être impair.



Qui trop embrasse mal éteint.  
Qui trop embrasse a mal aux reins.



Le bonheur n'habite pas sous des nombrils dorés <sup>1</sup>.  
Il ne faut pas compter sur les deux sous-pieds des  
[porcs.

Je ne le connais ni des lèvres ni des dents.  
Quand on prend des salons on n'en saurait trop  
[prendre <sup>1</sup>.

Les extrêmes se bouchent, se touchent <sup>1</sup>.  
Comme on fait son lit on se mouche.  
Un âne en plaine ne vaut pas deux rats.  
Attendez-moi sous l'homme.



Faire d'une pierre deux coupes.  
Faire d'une pierre deux sous <sup>1</sup>.  
Faire d'une pierre deux clous.




---

<sup>1</sup> *Un début dans la vie* (1842).



d'après un grand duquel on a vu sa tête et sa queue  
 de l'épave. Les deux  
 des yeux de la bouche  
 du je fus surpris de  
 comme on fait par là  
 une en plein jour  
 pour dire d'autant que  
 un bon chien d'autant que  
 un accident - me - par  
 dans le souvenir d'un  
 de temps qu'on se  
 il faut avoir plusieurs  
 un grand air et les  
 de la queue pour  
 de corps pour  
 ad. On a dit  
 il me faut par  
 il n'est pas  
 le point de  
 on a dit qu'on  
 on a dit qu'on  
 plus on a dit

d'après un grand duquel on a vu sa tête et sa queue  
 de l'épave. Les deux  
 des yeux de la bouche  
 du je fus surpris de  
 comme on fait par là  
 une en plein jour  
 pour dire d'autant que  
 un bon chien d'autant que  
 un accident - me - par  
 dans le souvenir d'un  
 de temps qu'on se  
 il faut avoir plusieurs  
 un grand air et les  
 de la queue pour  
 de corps pour  
 ad. On a dit  
 il me faut par  
 il n'est pas  
 le point de  
 on a dit qu'on  
 on a dit qu'on  
 plus on a dit

Le temps est un grand maigre <sup>1-2</sup>  
Il faut avoir garde à Faraud.  
Il faut avoir plusieurs cornes à son arbre.  
Un bienfait n'est jamais tortu.  
C'est les petits poissons qui font les grandes rivières <sup>1</sup>.  
La carpe sent toujours le hareng.  
Abondance de chiens ne nuit pas <sup>1-2-3</sup>.  
Il ne faut pas couvrir deux lèvres à la fois.  
Il ne faut pas jeter le manche après la poignée <sup>1</sup>.  
Comme un notaire sur une jambe de bois.  
On n'est jamais trahi que par les chiens.  
On n'est jamais trop bête dans son pays.  
Paris n'a pas été fait dans un four.  
Bonne renommée vaut mieux que cinq turcs adorés.  
Père, il faut mourir.  
La pépie vient en mangeant <sup>4</sup>.  
Comme le houblon, comme le fou blanc <sup>1</sup>.  
Qui aime bien bâtit bien.

---

<sup>1</sup> *Un début dans la vie.*

<sup>2</sup> *Illusions perdues.*

<sup>3</sup> *Ursule Mirouet.*

<sup>4</sup> *La Rabouilleuse.*

<sup>5</sup> Ces renvois correspondent à la suite tout entière de ces proverbes retournés.

Maille à maille se fait l'aubergiste.  
 Ce qui est digéré n'est pas perdu.  
 Aussitôt pris aussitôt perdu.  
 L'autre va toujours à la rivière.  
 Il faut battre son frère quand il a chaud.



Les bons comptes font les bons habits<sup>1,2</sup>.  
 Les bons comtes font de beaux habits.



Qui conte sans les autres conte deux fois.  
 Il faut garder une foire pour la soif.  
 On ne trouve jamais ce qu'on cherche<sup>1</sup>.  
 Les absents ont or.  
 Chassez le naturel, il revient en jabot<sup>1</sup>.  
 Les cordonniers sont toujours les plus mal chauffés<sup>1</sup>.  
 Tant plus l'hydropique a vu tant plus il veut voir.  
 Tel maître, tel volé.  
 La mort fait souvent d'une bière deux coups.  
 L'abbé ne fait pas le moine.  
 Pas d'argent, pas de suif  
 Pas d'argent, pas de cuisses.



Ce n'est pas toujours ceux qui s'aiment qui  
[récoltent.

Ce n'est pas toujours ceux qui s'aiment qui se  
[colletent.



Chacun prêche pour son serin<sup>1</sup>.

Mieux vaut un bonnet de nuit qu'un maladroit ami.

Il faut savoir se traire à propos<sup>1</sup>.

Les petits cadets entretiennent l'amitié.

L'enfer est pavé de bonnes inventions<sup>1</sup>.

Il a plus d'une crotte à son arc.

Deux le dits valent mieux qu'un.

On a vu des rois épousseter des bergères<sup>1</sup>.

La moitié d'un grand homme est un présent des dieux.

On n'est jamais content lorsqu'il sort.

A bon chat bon drap.

Il y a Pierrot qui dort.

Pierre qui roule n'attrappe pas de mouches.

Bière qui coule n'amasse pas de mousse.



Qui veut voyager loin ménage sa mouture.

Les murs ont des orteils.

Comme on connaît les siens on les abhorre.



Un bon chien vaut mieux que deux scélérats.  
Un bon chien vaut mieux que deux tu l'auras.



Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu hais<sup>1</sup>.  
Dis-moi que tu entres, je te dirai que tu sors.



Qui perd ses dettes s'enrichit.  
Une femme est la chenille ouvrière de sa maison.  
Apre à la curée, âpre la purée.  
A père bavard enfant prodige.  
Où la chèvre est attachée il faut qu'elle f...  
C'est un pendu qui fera son chemin.  
Je suis pour la devise des chats : *primo mimi*.  
*Sa pothéose.*  
*Et vice Versailles.*  
*Alaric dans la Vasenti. — A Coserja, en Calabre<sup>1</sup>.*

---

<sup>1</sup> Ces locutions étaient sans doute destinées à prendre place dans la bouche de quelque muse crémière.

## PLANS, FRAGMENTS

### Il gèlerait le soleil



LES DEUX RENCONTRES. — La visite d'un meurtrier dans une famille bien unie et simple de mœurs — par un jour d'hiver. — Hospitalité mauresque. — Le père qui vient de donner à son fils une leçon sur la religion du serment. — Mettre en France la démolition du kiosque anglais de lord je ne sais qui, le père de Fox<sup>1</sup>.



### Les rubriques de Quinola<sup>2</sup>.



Le mendiant considéré poétiquement et philosophiquement. — Le voleur est Napoléon, le mendiant n'est qu'Homère<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> *Les deux rencontres*, chap. V de la *Femme de trente ans* (Revue de Paris, 21 et 28 janvier 1831).

<sup>2</sup> Il s'agit des *Ressources de Quinola* (1842), annoncées sous ce premier titre dans les *Lettres à l'Étrangère*, septembre 1841.

<sup>3</sup> *Des Artistes* (1830), XXII, p. 147 : « Napoléon est un aussi grand poète qu'Homère; il a fait de la poésie comme le second a livré des batailles. »

Mon mari voulait une petite fille, j'ai eu un petit garçon, moi je voulais un enfant<sup>1</sup>.



LA DETTE. — Un homme poursuivi qui voit son billet écrit sur sa pendule, sur son fauteuil, qui voit son ménage saisi, qui, à chaque coup de sonnette, croit voir entrer son créancier, qui est l'esclave de son nom signé sur un timbre, qui se voit chez l'huissier enveloppé (persiflé ?) par des clercs, qui ne rêve que de l'heure de l'exécution, qui chez son protecteur la veille a risqué sa dernière pièce de cent sous, n'a pas osé parler d'argent et s'en est revenu chez lui crotté. Le remords ne vous chasse pas de chez vous au lieu qu'un billet vous met à Sainte-Pélagie<sup>2</sup>.



Je n'ai plus que deux mots à te dire : je t'aime<sup>3</sup>.



LA FIN DU MONDE annoncée pour une époque fixe, ce qui s'en suit, les gens qui ont souscrit des billets qui échéent après la fin du monde, les jeunes filles

<sup>1</sup> *Le médecin de campagne* (1832-33), XIII, 532 : « Mes deux mères veulent un garçon, mon mari désire une petite fille : je crois qu'il me sera bien difficile de les contenter tous. »

— Mais vous, que voulez-vous ? dit en riant Benassis.

— Ah ! moi, Monsieur, je veux un enfant. »

<sup>2</sup> Cf. le premier chapitre de la *Peau de chagrin* (1830-31).

<sup>3</sup> *Albert Savarus* (1842), II, 222 : « Je suis tellement occupé, que je ne puis aujourd'hui te rien dire qu'un rien, mais ce rien est tout. N'est-ce pas d'un rien que Dieu a fait le monde ? Ce rien, c'est un mot, le mot de Dieu : *Je t'aime !* »

qui se donnent, les b... ruinés parce que toutes les femmes se livrent, les avares qui ouvrent leurs coffres, toutes les relations sociales changées, l'on se bat, l'on se tue, un poitrinaire se moque d'un homme en santé. — Orgie générale. — Plus de masques.



LA SUCCESSION. Un neveu assistant au spectacle. Sa maîtresse ravissante. L'oncle amoureux leur donne sa fortune. Le neveu ne la trouve pas jolie, approuve son oncle. L'oncle se tue et le blâme, l'oncle meurt, la maîtresse et le neveu se marient. Tout avait été convenu dans une mansarde. Les cohéritiers sont dépouillés<sup>1</sup>.



Le sujet de la Moresse<sup>2</sup>.



La transaction<sup>3</sup>.



Un fils signant chez un avoué la vente du cadavre de son père avec l'assassin riche<sup>4</sup>.



Toilette d'Ève.

<sup>1</sup> Est-ce le premier projet de la *Rabouilleuse* (1842) ?

<sup>2</sup> *Contes drolatiques*. La mauresque est un personnage du *Péché véniel* (1832) et du *Succube* (1833).

<sup>3</sup> Premier titre du *Colonel Chabert* (1832).

<sup>4</sup> Cf. *La peau de chagrin*, XV, 30 et 148.



La maison au point du jour sur la route de Versailles<sup>1</sup>.



Le tambour-major qui se tue pour avoir laissé tomber sa canne devant l'empereur à la revue.



Une vie de jeune fille. Histoire d'Agathe. Consulter Philippon<sup>2</sup>.



L'homme qui a la manie d'élever de beaux enfants à la patrie, qui s'y ruine, mais un jour il a 400 enfants de vingt-deux ans, tous riches, qui lui font 800.000 francs de rentes par pension alimentaire. Placer ses capitaux en chair humaine, en reconnaissance filiale, une patrie d'enfants, etc.



La bella donna\*\*.



Le dernier bienfait\*\*. Melmoth [réconcilié]. Conte fantastique.



Le marchand d'habits\*\*.

<sup>1</sup> *La femme de trente ans*, peut-être.

<sup>2</sup> L'Agathe du *Médecin de campagne* peut-être. — Charles Philippon, le fondateur de la *Caricature* où Balzac, en 1830, criblait de sarcasmes Louis-Philippe et son régime.

Le vieux garçon\*\*.



Un innocent ayant subi la peine due au crime d'un riche et venant redemander quinze ans après sa réputation.



Il est temps de passer sa pelure.



M [ette ?] la Mauresse à Namaly-le-Maure. [En marge, de la main de Balzac :] Voir si la Mauresse et le Succube ne sont pas le même sujet.



Ghika, Gabriel, François Gilot, médecin huguenot, le père Chappeloud, Guillaume Caulet, chanoine.



Détrôner la patrie, vendre ses pleurs. Comment ne serait-elle pas jalouse d'un b... l, elle en sort. Ninon, ne pouvant avoir un homme qu'elle aime, prie autrement que la courtisane amoureuse.



LES CINQ CONVERSATIONS : faubourg Saint-Germain ; quartier d'Antin ; Saint-Denis ; Marais ; faubourg Saint-Antoine ; artistes et hommes supérieurs <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Une Conversation entre onze heures et minuit* (1832).

L'école des princes\*<sup>1</sup>.

Un numéro entier composé de 4 articles distincts qui feraient un roman. Le dénouement serait à table. De l'enfant qui devine un secret? Faire un drame de terreur profonde avec une arrière-boutique et des habits d'aujourd'hui<sup>2</sup>.



La Bonnard de la *Journée à Versailles* entrant dans une affaire de vie et de mort et, au 5<sup>e</sup> acte, en danger d'aller à l'échafaud, comme Bonnard se trouve dans une affaire sans la connaître. Niaiserie et terreur. Comique et tragique<sup>3</sup>.



Du cardinal de Richelieu.

Il n'y a que son chapeau qui rougisse. — Tu ne dors que quand le diable te berce. — Je te donne à plus de diables qu'il n'y a de cocus, de sergents (de soldats), etc. en France. — Aussi doux qu'une étrille. — Les finances sont à lui comme les sergens sont au

---

<sup>1</sup> Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, dans son *Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, mentionne une pièce, l'*Éducation du Prince*, qui ne fut jamais jouée.

<sup>2</sup> *La femme de trente ans* est faite de quatre parties entièrement distinctes et dont les personnages communs changeaient de nom à chaque épisode, dans la première version.

<sup>3</sup> *Une journée à Versailles* ou *Le Discret malgré lui*, comédie en 3 actes en prose de M. Georges Duval (Odéon, 1814). Le personnage principal s'en appelle Bonneau et non Bonnard. On y parle bien d'une dame Bonneau mais elle n'y paraît pas. (Communication de M. Auguste Rondel.)

diable, ou les avoués, etc. — Sa robe est rouge. — Pour se rendre riche il a mis la pauvreté partout. — Son bonnet nous coûte déjà tant que rien ne pourra payer le reste du harnais de la bête. — Il a plus d'abbayes que les officiers n'ont de buvettes. — La lisière est pire que le drap. — Comme une chèvre coiffée de nuit ressemble à une demoiselle. — Coucher dans le lit d'un gueux et ne pas avoir la gale.



Un fils était à table, son domestique entre pour lui apprendre la mort de son père. — Tu ne pouvais pas me dire cela demain ?

L'Évêque auquel son domestique apprend que les épinards sont au gras (un vendredi) : Pourquoi as-tu été à la cuisine ? ce n'est pas ta place.



A quoi nous sert la civilisation, si ce n'est pour mériter de ces regards qui font oublier des années de chagrin ? Il ne me restait plus que la chance d'être un scélérat vulgaire, j'ai voulu mieux. Je ne trouve rien qui me raconte ou me dise un monde meilleur. Un fou, c'est souvent un homme qui habille ses idées et en fait des êtres, les voit ou leur parle<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. La confession de Raphaël dans *La peau de chagrin*.

Ces mots qui disent toute une vie, révèlent une âme ou contiennent un avenir. — Ces délires qui commencent par des larmes et finissent par l'ivresse et vice-versa. — Ces douces paroles qui n'effacent pas la douleur, mais qui l'apaisent, la bercent et l'endorment dans le cœur. — Ma vie est un long silence<sup>1</sup>.



Un fat sans bonnes fortunes. — Le jour où nous romperons une lance ensemble, il m'en restera de la sienne plus long qu'à lui dans la main.



Une lettre, n'est-ce pas une amie ?



Mordre la mort.



Occupé à son or.



Comment, elle sera là ce soir ?



Expliquer comment une femme si légère me pèse tant sur la conscience<sup>2</sup>.



Vous, frêle et jeune créature, avez été jetée dans la vie comme une fleur qui tombe d'une fenêtre dans la rue.

<sup>1</sup> *La peau de chagrin*, XV, 150 : « Ma vie a été un trop long silence. »

<sup>2</sup> *La belle Imperia* (1832), XIX, 9 : « Je m'esbahis comment une femme si légère et si douce pèse tant sur le cœur ! »

Si je l'avais revu maigri, j'étais perdue.



Saint Jean dans Pathmos!... Quel article, l'Apocalypse.



Louis XI a commenté Tarquin l'ancien.



Faire un roman nommé LA BATAILLE \*, où l'on entend à la première page gronder le canon et à la dernière le cri de victoire, et pendant la lecture duquel le lecteur croit assister à une véritable bataille comme s'il la voyait du haut d'une montagne, avec tous ses accessoires, uniformes, blessés, détails. La veille de la bataille et le lendemain. Napoléon dominant tout cela. La plus poétique à faire est Wagram <sup>1</sup>, parce qu'elle implique Napoléon au sein de sa puissance, se mariant à une archiduchesse et qu'il y a un roman précédent pour le peintre national aux Tuileries et un troisième ouvrage qui peigne les ressorts de sa ruine ourdie par le Metternich.



Un vieux diplomate se servant de l'amour de son

---

<sup>1</sup> Cf. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 7 : « Ma bataille, c'est Essling, etc. »

fil pour découvrir un secret d'État et se moquant de ses tortures.



L'invention d'une peau qui représente la vie. Conte oriental <sup>1</sup>.



Il y a tout un roman bien neuf dans lady Delphine Orberry de Maturin, dans *Le Jeune Irlandais*. Le révérend ne l'a pas vu... Il y en a un dans la *Pos-sédée* de la *Guzla*, petit livre de Mérimée <sup>2</sup>.



Peindre l'amour ne vivant que de luxe, dans le cachemire, la soie, au milieu des tapis, des mousselines et l'homme ayant obtenu cela (pour en vivre ?) <sup>3</sup>.



C'était un homme qui avait un accent circonflexe sur le nez gras et rouge <sup>4</sup>.



UN DIVERTISSEMENT DE BIVOUAC. — Un capitaine nommé Bianchi, enfant trouvé de l'hôpital de Côme où l'on donne le

<sup>1</sup> *La peau de chagrin*.

<sup>2</sup> Dans une lettre de juillet 1832, Balzac, alors à Angoulême, chez M<sup>me</sup> Carraud, demande à sa mère de chercher dans sa bibliothèque de Paris *Le jeune Irlandais*, et de le lui envoyer immédiatement. — *La Guzla*, 1827.

<sup>3</sup> *La peau de chagrin* XV, 86 : « Ah ! vivre l'amour dans la soie, sur le cachemire, » etc.

<sup>4</sup> *La belle Imperia*, XIX, 9 : « L'archevêque, fronçant l'accent circonflexe qu'il avoyt au-dessus du nez... »

même nom à tous les enfants déposés dans l'établissement, était au bivac en Espagne. — Les deux camps étaient voisins. — Au commencement de la nuit, il se mit à jouer avec un autre italien, il avait 1.200 francs et les perd. On voyait au loin les sentinelles espagnoles. Bianchi au désespoir, car il avait besoin de 2.400 francs ou de périr (ceci est à établir), parie qu'il ira poignarder la sentinelle espagnole et qu'il en rapportera le cœur, et le mangera (détail de bivac... marmite, feu). Il y va comme un sauvage, tue, prend le cœur, le rapporte, le fait frire comme un foie de veau et le mange. Ce capitaine Bianchi appartenait au 6<sup>e</sup> de ligne en Espagne, il est entré le premier à Barcelone, je crois, et il est mort au siège de Tarragone. Il provenait de la fameuse légion italienne formée par Napoléon à l'île d'Elbe de tous les mauvais sujets de l'Italie, fils de famille indomptables, gens ruinés, etc. Le 6<sup>e</sup> de ligne fut en partie composé des débris de cette légion, il était d'une bravoure incroyable. Il était commandé par un Corse nommé Eugène, et comme le régiment entier avait la croix, il s'écriait au milieu du feu : « Avanti, avanti, signori brigandi, cavallieri, ladroni, etc. <sup>1</sup> ».



Est-elle riche ? oui. En ce cas, l'union fait la force <sup>2</sup>.



M. de Lafayette. Je l'ai embrassée trois fois et j'y retourne <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Conversation entre onze heures et minuit*, XX, 301-03..

<sup>2</sup> *Le Faiseur* (1839-40), XVIII, 492. — *M<sup>me</sup> Mercadet* : Va, ma fille, marie-toi richement. — *Mercadet* : Dans ce cas-là, l'union fait la force !

<sup>3</sup> Dans son *Histoire*, M. de Spelberch a réimprimé quelques



Payer un remords cent sous, c'est trop bon marché.



SUJET. Une femme qui refuse à son amant de se laisser baiser le petit doigt, et qui se donne à un homme puissant par calcul.



SUJET. Dans la campagne de Russie, une batterie d'obusiers chargée de détruire une petite construction de briques, blesse un russe à la cuisse ; les soldats le prennent, c'était un officier. On le place sur un caisson et l'on marche ; le russe crie comme le diable, le sergent s'approche de lui en entendant le russe dire que c'était une horreur, une infamie ; que, d'après Scharnoff, auteur saxon qui a écrit sur l'art militaire, l'on ne devait jamais tirer des obus sur des voltigeurs (le russe était un voltigeur) ; le sergent français, qui ne veut pas avoir tort et que le nom de Scharnoff intimide veut et fait observer que si le russe a été blessé, c'est que l'obus a ricoché !



Sujet. L'INCENDIE DE RAVENNE. — Un des faubourgs

---

articles parus dans la *Caricature* de Charles Philipon, et que leur peu d'importance avait fait négliger par les *Œuvres complètes*. Cf, la fin des *Baisers patriotiques*, p. 259 du Spoelberch (16 déc. 1830), avec cette note de notre album.

de Ravenne plein de brigands, la terreur de la ville, un soldat français y est assassiné en plein jour. Pendant la nuit tous les soldats de la demi-brigade en garnison se lèvent, s'arment sans prévenir un seul sous-officier, tous les soldats cernent le faubourg, y mettent le feu et fusillent tout, hommes, femmes et enfants. M. de Pommereul me l'a raconté, il commandait, il allait faire sa partie d'échecs avec le podestat quand il a entendu la fusillade. — Les bourgeois de Ravenne furent enchantés et viennent le remercier, croyant qu'il a commandé cela<sup>1</sup>.



Sujet. M<sup>me</sup> FIRMIANI. (Le nom véritable est Fantucci). Brillante à Moscou, chargée de diamants, elle est adorée d'un officier qui attend le mari pour lui brûler la cervelle dans la déroute. Il se retrouve dans une grange avec cette femme et refuse de la mettre sous une couverture qu'il avait.

Histoire de la poutre qui allait ensevelir tout le monde sous le toit qu'elle soutenait. On était indifférent à la mort. M. P... sort et tue le Wurtembourgeois qui tirait la poutre.

M<sup>me</sup> Fantucci perd son mari, se met avec un fran-

---

<sup>1</sup> Il est question d'un épisode dramatique à Ravenne, sans autres détails, dans le *Colonel Chabert*.

çais, un italien, et, de protecteur en protecteur, elle gagne la France et l'Italie. Elle est à Messine mariée<sup>1</sup>.



SUJET. Le général Ruska, qui fusille sans cérémonie les tyroliens qui ont de la poudre dans la main<sup>2</sup>.



L'amour est écrit sur les murs.



Méchant comme un âne rouge vient de ce qu'en Perse on peint en rouge les ânes venus d'une ânesse et d'un onagre. Ils sont rapides comme des chevaux et méchants. Il en sera venu quelque jour en France<sup>3</sup>.



Que me fait l'estime ? L'estime, c'est d'être aimée par lui...



L'oiseau du Bédouin, il a des ailes aux pieds.



Alors j'ai compris que, tout venant de Dieu, il y

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> Firmiani, l'héroïne de la nouvelle qui porte son nom (1832), est au contraire un personnage d'une haute moralité. — L'histoire de la poutre est contée par Genestas dans le *Médecin de campagne* (1833), XIII, 522-23.

<sup>2</sup> *Conversation entre onze heures et minuit*.

<sup>3</sup> Cf. *La peau de chagrin*, XV, p. 188.

avait de Dieu en tout quelque chose et que ma substance devait posséder en elle un invisible, un incompréhensible principe qui pouvait servir de lien entre elle et Dieu.



Dépenser beaucoup plus chez le boulanger que chez l'apothicaire.



Porter le cœur d'un roi au fond d'une besace.



Un berger qui ne se soucie ni de son chien ni de son troupeau.



N'entendez point à la manière de cette dame qui s'écriait : « Quel passage de la vie sainte Marie l'Egyptienne ? » le passage du bateau.



Cinquante ans le jour et vingt ans la nuit et *vice versa*.



Devinez quand une femme ne parle que pour se voir contredite.

Dévoiler toutes les souffrances de la misère, les petits incidents, la solitude, l'abandon. La dernière pièce de 5 francs risquée au bal du banquier dont on

est venu chercher la protection. Les petites causes font qu'il ne vous écoute pas. Seul contre la nécessité, la nécessité transformée en propriétaire, en loyer, en blanchisseur, etc.



Il y a la misère en bas de soie et la misère qui mendie <sup>1</sup>.



Va, reste, tu seras près de moi comme une image de ma conscience morte.



Faut-il tuer quelqu'un pour vous? si j'ai jamais quelqu'un à tuer, je le tuerai moi-même.



Faire une tragédie de Messaline et de Philippe II pris, autrement Philippe II, pleurant son fils. D. Carlos, un mauvais chien voulant changer la monarchie espagnole, etc. — Messaline, la Dubarry de Claude, Claude le prenant mal <sup>2</sup>.



Faire le jugement de Jésus-Christ (admirable sujet <sup>3</sup>).

<sup>1</sup> *La peau de chagrin*, XV, 133 : « Il y a deux misères, madame... »

<sup>2</sup> *Lettres à l'Étrangère* I, 162 et 498. M. Furey-Guesdon (Mortonval) devait collaborer à ce drame projeté en 1837.

<sup>3</sup> Peut-être *l'Église ou Jésus-Christ en Flandre* (1831).

Cette fois-ci, ce n'est pas une vessie qu'ils ont crevée. Mot pour Danton<sup>1</sup>.



Il y avait dans ce sourire de la grâce et de la moquerie tout ensemble.



Tout cela me console de la vie, mais ce n'est pas la vie.



Sa peau nacrée. Son œil où tant d'âme respire est bleu comme les cieux.



Les heures les plus frileuses de la nuit.



Amorcer avec de la chair humaine.



La vertu n'en veut pas, le vice n'en veut plus. Fatiguée de vertu, rassasiée de vice.



LA GRENADIÈRE<sup>2</sup>.



RICHELIEU. — C'est parce que j'ai craint de perdre

<sup>1</sup> Danton paraît dans la *Comédie du Diable* (1831).

<sup>2</sup> 1832.

le pouvoir tous les soirs que je l'ai gardé le lendemain. — Je serai Richelieu pour te conserver tous les soirs, je craindrai de te perdre pour t'avoir à moi le lendemain<sup>1</sup>.

Souffrir la vie.

Je risque la France, je puis bien me risquer. Je me risque, la France est risquée.

Un visage aigu, des yeux verts de mer, nez pointu.

LE CHIRURGIEN DE PADOUE\*\*\*.

Un enfant naturel élevé chez un curé, visité une seule fois pendant la nuit par sa mère, qui est une grande dame, qui l'adore, mais qui refuse de se faire connaître, qui met toute la terre comme moyen de fortune à sa disposition. Il trouve moyen de la voir une fois. Il se met chirurgien parce que c'est une vocation. Vaincue par son amour, sa mère se décide à tout quitter pour venir avec lui. Il la dissèque sans le savoir.

DIANE\*\*. Une jeune fille ravissante qui veut se marier.

---

<sup>1</sup> *Lettres à l'Étrangère*. 10-12 octobre 1837 : » Quand j'ouvre mon livre, où j'ai mis toutes les pensées de mes ouvrages, et tant de choses, je reviens toujours à : « *Je serai Richelieu pour te conserver* ». C'est, dans le grand parc de mes idées, la fleur que je caresse le plus de l'œil. »

Histoire interrompue et conte fantastique de ses animalcules. Elle a une fille<sup>1</sup>.



Nous venons de saluer les monarchies avec la tête d'un roi.



Ah ! tu comptes avec ton père<sup>2</sup>. — Un père à son fils : Je vivrai plus longtemps que toi. — Dieu vous entende, car je ne vous survivrai pas, — ou vous ne savez quels rêves inventer pour me dire des choses désagréables.



Sujet : LA FAUSSEMAÎTRESSE.<sup>3</sup> — Un homme magnifiquement obligé par un autre et amoureux de la femme de son bienfaiteur, vivant avec eux, assassiné tous les jours et dépérissant de chagrin.



Le paysan dont le fils a fui la conscription, logeant et nourrissant un garnisaire qui lui mange tout, soupçonné d'avoir caché son fils et ne sachant pas où il est, dîne avec le préfet. N'ayant plus de bois pour cuire le dîner du gen-

<sup>1</sup> En marge, de la main de Balzac : « *La guerre des Guillebris, 6<sup>e</sup> dizain.* » Une note parue à la fin du troisième dizain des *Contes drolatiques* annonce, comme devant faire partie du 4<sup>e</sup> : *D'une guerre esmeue entre les Guillebris et les Kallibistrifères*. Mais on sait que le 4<sup>e</sup> non plus que les suivants ne fut jamais écrit. — Voir plus loin.

<sup>2</sup> Cf. *La Vendetta* (1830), II, 297.

<sup>3</sup> 1842.



darme, il va à la forêt, trouve son fils mort de faim, le charge sur ses épaules et l'apporte au préfet<sup>1</sup>.



Abandonnés à la même aventure, unis par le même malheur, ils s'étaient rencontrés dans la vie comme deux naufragés dans l'Océan qui ne peuvent plus voir qu'eux entre le ciel et l'onde.



Pourquoi une mère préfère-t-elle un enfant à un autre? Il y a dans ce fait tout un traité sur l'âme et les sentiments.



Il y a des moments où les nuages entassés se retirent comme des voiles.



Il a de l'esprit comme tout un public.



Incoyable paole d'honneur. — Il paraît que vous avez bien faim ici puisque vous en êtes réduit à manger les mots.



C'est une femme à b... sur une planche pourrie, à un pied au-dessus d'un précipice.

---

<sup>1</sup> *Échantillon de causerie française* (1832).

Te voilà un homme, mon enfant, ta vie ne vaut pas ma passion.



Sujet. HISTOIRE DE LA SUCCESSION DU MARQUIS DE CARABAS DANS LE FIEF DE COQUATRIX\*. — Sa mort. — Son testament. Ce qu''était devenu le chat. Les trente héritiers, etc. Faire tenir la *Convention des morts* dans le marquis de Carabas<sup>1</sup>.



M. Coudreux à l'enterrement de saint Sébastien parlant de ses poinçons et de sa douleur. Y mettre le morceau de la *Danse des pierres*. Il meurt avec la réputation d'un homme pieux, et le père Coudreux fait son éloge, — un bien doux jeune homme, depuis la mort de sa femme il n'est pas sorti de chez lui<sup>2</sup>.



Tu me verses à boire comme si j'avais monté ton bois<sup>3</sup>.



La 2<sup>e</sup> édition de la *Peau de chagrin*<sup>4</sup> pourrait prendre

<sup>1</sup> Cette histoire devait former 2 volumes in-8° qu'aurait illustrés Tony Johannot. — La *Convention des morts*, un des sous-titres de la *Comédie du Diable* à l'origine.

<sup>2</sup> *La danse des pierres*, v. *Jésus-Christ en Flandre*.

<sup>3</sup> *La maison Nucingen* (1837) VIII, 628 : « Allons, voilà Finot qui me verse à boire comme si j'avais monté son bois, »

<sup>4</sup> La deuxième édition de la *Peau de chagrin* parut effectivement

le titre de *Contes et Romans philosophiques* et être en 3 volumes in-8° et contenir : 1° la peau de chagrin, 2° l'élixir de longue vie, 3° les proscrits, 4° les deux rêves, 5° étude de femme, 6° l'absolution\*, 7° [le mot manque].

❖  
L'auberge rouge.

La monographie, la mauresque et les 3 cardinaux\* pour 1832<sup>1</sup>.

❖  
DIANE\*\*, conte drolatique.

❖  
Une histoire qui commence par l'amour d'une belle fille du faubourg Saint-Germain pour un colonel de lanciers<sup>2</sup>. L'histoire interrompue. Montrer ce qui se passe dans la génération en mettant les animalcules à la 100<sup>e</sup> puissance.

❖  
La découverte du nouveau monde et un vaisseau.

❖  
Le premier et le dernier coups\*\*, conte drolatique.

---

chez Gosselin, en septembre 1831, avec plusieurs autres romans, sous le titre de *Romans et contes philosophiques*, 3 vol. in-8°, mais la composition de cette édition n'est pas telle que projetée ici.

<sup>1</sup> L'*Auberge rouge* (1831). *La Mauresque* : le *Péché véniel* (1832), le *Succube* (1833). — J'ignore de quelle monographie il est ici question. — On sait que les *Trois Cardinaux*, qui ne parurent jamais, devaient mettre en scène le Père Joseph, Mazarin et Dubois. Balzac les annonçait pour juin 1830 dans sa *Correspondance*.

<sup>2</sup> Sans doute la première partie de *La Femme de trente ans*.

Le monde d'aujourd'hui et celui d'hier juges de l'avenir.



Un livre intitulé *Même histoire*, composé de fragments détachés sans queue ni tête en apparence, mais ayant un sens logique et secret <sup>1</sup>.



Il faut le séduire par la vertu.



Joue du trèfle ou je te fais pendre.



J'y tiens comme à un préjugé. — Faire difficilement les choses faciles. — C'est un vieillard dont je fais l'éducation.



Quand le soleil flambe sous un ciel pur.



Un roman de tendresse.



Le sujet de ce militaire qui jouit d'une fille de 16 ans, à sa mort... le bol de punch et la pipe <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *La même histoire*, titre de la *Femme de trente ans*, dans l'édition de 1834-35.

<sup>2</sup> *Une conversation entre onze heures et minuit* (1832).

La belle saison de flamme et de lumière.



Le jeune étudiant en médecine et la fille morte vierge, qui avait une tumeur dans la matrice et ne voulait pas se laisser toucher.



La femme et son enfant frappés de terreur de ce qu'un étranger l'examine et depuis ce jour en proie à un pressentiment et perdant son enfant. Les soins d'une mère pendant une maladie de langueur. La succession de M. de Verai. La jeune fille quittant le château de son oncle<sup>1</sup>. L'interdiction<sup>2</sup>.



Pour le 4<sup>e</sup> volume des ROMANS ET CONTES PHILOSOPHIQUES.

Le crétin\*\*. — La Marana. — Le roi\*\*. — Le petit souper. — L'absolution\*. — L'auberge rouge. — L'interdiction — Cornélius (fait)<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Le nom de M. de Verai ne se retrouve pas dans la *Comédie humaine*.

<sup>2</sup> Datée février 1836.

<sup>3</sup> Cette seconde division ne fut pas plus observée que la précédente. — La *Marana* 1832, le *Petit souper* (les *Deux Rêves*) avaient paru en janvier 1828, *Maître Cornélius* 1831.

Le prêtre<sup>\*\*1</sup> et saint Jean dans Pathmos<sup>\*\*</sup>. Le mendiant<sup>\*\*</sup>.



Mon affaire, il y a comme spécimen un admirable livre à faire avec le *Médecin de campagne*<sup>2</sup>.



De la tyrannie moderne<sup>\*\*</sup>, ouvrage politique à faire.



12 juin. — Le 5<sup>e</sup> volume des ROMANS ET CONTES PHILOSOPHIQUES peut se composer de : Les souffrances du Créateur<sup>\*\*</sup>, de Une vue du monde et le roi<sup>\*\*</sup>, Coquecigrue ou le Crétin<sup>\*\*3</sup>.



Le prêtre<sup>\*\*</sup> (Fait<sup>4</sup>.) Le ministre<sup>5</sup>. Saint Jean dans Pathmos<sup>\*\*</sup>, l'Absolution<sup>\*</sup>.

<sup>1</sup> *Le prêtre catholique*, sans doute annoncé dans la *Correspondance* pour 1833, et dont la collection Lovenjoul renferme quelques fragments.

<sup>2</sup> *Le médecin de campagne* (1832-33). — « Mon affaire » est sans doute une allusion au projet que nourrissait alors Balzac d'écrire des romans susceptibles d'un énorme tirage et d'être édités à bas prix.

<sup>3</sup> Il s'agit évidemment du 12 juin 1832. — *Les souffrances de l'inventeur*. Balzac, dans ses *Lettres à l'Etrangère*, 13 octobre 1833, projette de mettre en scène Bernard de Palissy, mais plus loin, dans notre album, il fait suivre ce même titre du nom de M. Claës entre parenthèses. Il faut donc croire qu'il s'agit ici de la *Recherche de l'Absolu*.

<sup>4</sup> *Le prêtre catholique*, longtemps annoncé, et qui ne parut jamais en dépit du « fait » qui l'accompagne ici.

<sup>5</sup> 1830.

Donnez-m'en trop.



Pour les CONVERSATIONS ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT : Melmoth réconcilié<sup>1</sup>. L'absolution\*. Zéna\*\*.

(Un homme si personnel qu'il s'enivre avec délices de sa puanteur.)



Sujet.

1<sup>er</sup> volume. *Souffrances confiées à Dieu.*

Une mère mourante soignée par ses deux fils, elle n'est pas mariée. Son enterrement<sup>2</sup>.

La mère et le petit enfant. Le pressentiment du dîner. La succession laissée. Départ obligé.



2<sup>e</sup> volume. *Études de femmes.*

(Retirer des *Contes philosophiques* l'Étude de femme, Sarrasine et M<sup>me</sup> Firmiani.)

La femme abandonnée. — Les amours d'une laide\*. La transaction. — Une fille d'Ève<sup>3</sup>.



Une femme mariée infidèle à son mari, le mari

<sup>1</sup> *Melmoth réconcilié*, 1835.

<sup>2</sup> *La Grenadière* sans doute, 1832.

<sup>3</sup> *Étude de femme*, *Sarrasine*, *M<sup>me</sup> Firmiani* étaient entrés dans les *Romans et Contes philosophiques* entre 1830 et 1832. — *La femme abandonnée*, 1832. — On sait que la *Transaction* est le premier titre du *Colonel Chabert*. — *Une fille d'Ève*, 1838.

l'accablant de son mépris et de sa colère et 15 jours après petit garçon devant sa femme<sup>1</sup>.



Oter des *Contes philosophiques* Cornélius, Lambert. Le chef-d'œuvre inconnu<sup>2</sup>.

Une femme tuant son mari qui a fait un crime ignoble et qui, en mourant sur l'échafaud, déshonorerait ses enfants<sup>3</sup>.

Dernières études de femmes, 8 vol. en 8. Étude de femme. — M<sup>me</sup> Firmiani. — La transaction. — La femme abandonnée. — Une fille d'Ève. — Les amours d'une laide\*. — La Marana.

La succession\*\*<sup>4</sup>. — Les orphelins<sup>5</sup>. — Onda-Mulier\*. — Saint Jean\*\*.

*La femme de trente ans*<sup>6</sup>.

*Sarrasine*<sup>7</sup>.



*Conversation entre onze heures et minuit*, 2 volumes en 8.

Dans *El Verdugo* un fils tua son père pour une idée,

<sup>1</sup> Ce projet est rappelé un peu plus loin sous cette forme : « Une femme méprisée par son mari qui se relève de ce mépris et le domine. »

<sup>2</sup> Louis Lambert était entré dans les *Nouveaux Contes philosophiques* en 1832; ainsi que *Maître Cornélius*, le *Chef-d'œuvre inconnu* faisait déjà partie de l'édition de septembre 1831.

<sup>3</sup> *La Marana* (novembre 1832).

<sup>4</sup> Peut-être s'agit-il de *La Rabouilleuse*, dont un des principaux chapitres s'appelait : *A qui la succession?*

<sup>5</sup> *Les orphelins*, premier titre de la *Grenadière*.

<sup>6</sup> 1828-44. — <sup>7</sup> 1830.



et dans *le Roi*\*\* , le père tuant son fils <sup>1</sup>. *Mens agitat molem.*



Pour les Contes philosophiques.

1° LA PEAU DE CHAGRIN.

L'expression pure et simple de la vie humaine en tant que vie et que mécanisme.

Formule exacte de la machine humaine. Enfin l'individu décrit et jugé, mais pratiquement. L'Enfant maudit<sup>2</sup>. Louis Lambert.

2° LE CRÉTIN\*\* . — Le crétin est peut-être tué par la pensée. Les souffrances de l'inventeur. Le chef-d'œuvre inconnu. Caractériser l'inhumanité. Tué par la terreur. La femme.



LE PRÊTRE\*\* , un grand pénitencier qui meurt tué par le confessionnal où il fait en pensée tous les crimes et péchés qu'on lui accuse<sup>3</sup>.



Les deux volumes Gosselin peuvent se faire ainsi :

<sup>1</sup> Cette antinomie fut reprise, à défaut du *Roi*, qui ne fut sans doute jamais écrit, dans *Un drame au bord de la mer* (1834).

<sup>2</sup> *L'Enfant maudit*, 1831-36.

<sup>3</sup> *Le Succube* (1833).

## I

César Birotteau. — Histoire d'une idée \*. — La religieuse \*\*<sup>1</sup>.

## II

Les souffrances de l'inventeur<sup>2</sup>. Le prêtre \*\*.

Voici l'ordre des Contes. L'enfant maudit. Les proscrits. Louis Lambert. Jésus-Christ en Flandre. L'Église.

## I

## LA VIE D'ACTION

1. César Birotteau.
2. Adieu.
3. L'auberge [rouge].
4. Le Réquisitionnaire (les pressentiments de la mort).
5. [Maître] Cornélius.
6. El verdugo.
7. *Illisible*.

---

<sup>1</sup> César Birotteau, 1837. — *La Religieuse*, il se pourrait que ce titre ne fût qu'une variante de cet autre, *Sœur Marie des Anges*, que nous trouverons plus loin. Sur cet ouvrage, v. *Correspondance*, p. 315, et *Lettres à l'Étrangère*, 16 janvier 1835.

<sup>2</sup> Il ne s'agit pas ici de la troisième partie des *Illusions perdues* (1843), mais évidemment de la *Recherche de l'Absolu* (1834), dont nous trouverons plus loin le titre.

8. Le roi\*\*.  
 Caprices\*\*. L'Élixir de longue vie.

## II

## LA VIE DU CŒUR

- L'enfant maudit.  
 Les proscrits.  
 Louis Lambert.  
 La religieuse\*\*.  
 Saint Jean dans Pathmos\*\*.

## III

## LA VIE DU CERVEAU

- Histoire d'une idée\*, 10 f.  
 Les souffrances de l'inventeur, 6.  
 Le chef-d'œuvre inconnu.  
 Le juge\*\*. Le prêtre\*\*.  
 Les deux rêves.  
 Jésus-Christ en Flandre.  
 L'Église. La comédie du Diable<sup>1</sup>.



- Le mendiant\*\*,  
 La notice biographique (fait).<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Tous ces ouvrages sont antérieurs à 1833, hors les *Souffrances de l'inventeur*, où il faut voir la *Recherche de l'Absolu*, 1834.

<sup>2</sup> *Louis Lambert* fut annoncé sous le titre de *Notice biographique sur Louis Lambert*.

### Les souffrances de l'inventeur.

Le médecin de campagne,  
sont 4 œuvres logiques dont voici l'ordre : le médecin, les  
souffrances, la notice et le mendiant.



### L'homme aux abeilles\*\*.



Publier en nouvelle édition les CONTES PHILOSOPHIQUES EN  
6 VOLUMES, en retranchant Études de femmes, Sarrasine et  
M<sup>me</sup> Firmiani, qui seraient remplacées par Adieu, Une vue  
du monde, Les souffrances de l'inventeur, Le roi\*\*, Fantai-  
sies<sup>1</sup>, etc.



L'histoire de la succession<sup>2\*\*</sup> forme deux volumes chez  
Gosselin. — 2 de contes drolatiques 19. — 2 de physiologie,  
2 de la Bataille, total 24 pour la fin de l'année 1833. —  
J'aurai la Monographie, les Trois cardinaux\* et le roman de  
Gosselin à faire pour 1834.



Essai sur les forces humaines\*\*. Bonaparte a prouvé qu'il  
y a plusieurs siècles dans cent ans.



22 septembre 1832. Pour satisfaire toutes les exigences, il  
faudrait procéder ainsi. — 2<sup>e</sup> volume de Contes drolati-

<sup>1</sup> Volume in-8° annoncé sous le titre *Caprices et fantaisies*.

<sup>2</sup> Nous avons donné tout à l'heure un plan intitulé *La Succession*.  
Notons encore que la 2<sup>e</sup> partie d'*Ursule Mirouet* parut en 1843 sous  
le titre *La Succession Minoret* et qu'un chapitre de *La Rabouilleuse*  
porta le titre de : *A qui la succession ?*

ques<sup>1</sup>. — Le Marquis de Carabas\*. — Études de femmes. — Le roman de Gosselin. — Les 3 Cardinaux\*. — Conversation entre onze heures et minuit.

Je serai libre de tout engagement, mais *la Bataille* avant toute chose. Il faudrait avoir fini tout cela pour le mois d'avril 1833.



De la tyrannie moderne\*\*. Questions sociales.



L'intérieur d'un harem\*. Une femme aimant une autre femme et tout ce qu'elle fait pour la préserver du maître.

#### ÉTUDES DE MŒURS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Scènes de la vie privée, introduction par G. Sand.

Scènes de la vie du monde, préface par M<sup>me</sup> Belloc<sup>2</sup>.

Scènes de salon\*, préface par M<sup>me</sup> d'Abrantès.

Scènes de village.



Un enfant de douze ans amoureux de sa mère, la mère se tuant.

<sup>1</sup> Le deuxième dizain est de 1833.

<sup>2</sup> M<sup>me</sup> Belloc, la femme du peintre qui fit un portrait de Balzac, présentement en la possession de M. Henry Houssaye. Arsène Houssaye, rapporte-t-on, avait d'abord attribué ce portrait à Delacroix. Comme écrivain, M<sup>me</sup> Belloc est surtout connue pour ses traductions. C'est elle qui notamment mit en français les fameux *Mémoires de lord Byron* par Thomas Moore. Balzac rendit compte de cet ouvrage dans son *Feuilleton des journaux politiques* (31 mars 1830), XXII, 70-71.

Observations anatomiques }  
 sur les . . . . . } corpsenseignans<sup>\*1</sup>. 2 vol. en 8.  
 Anatomie des . . . . . }



Physiologie du mariage<sup>2</sup>. . . . . 2 vol. en 8.  
 Monographie de l'amour<sup>\*\*</sup>. . . . . }  
 Traité complet de la vie élégante extérieure<sup>3</sup>. } 1 vol. en 8.



Monographie de la vertu<sup>\*</sup> . . . . . 1 vol.  
6 volumes.



Voyage à Java<sup>4</sup>. — Une passion dans le désert<sup>5</sup>.  
 — L'amour au harem<sup>\*</sup>.



A FAIRE 1833. PROGRAMME de 1833.

La succession<sup>\*\*</sup>. — Les Marana. — Une fille  
 d'Ève. — Les amours d'une laide<sup>\*</sup>. — Onda-  
 Mulier<sup>\*</sup>.

Zéna<sup>\*\*</sup>. Melmoth réconcilié (fait).

La continuation de la bataille<sup>\*</sup>. — Les trois car-  
 dinaux<sup>\*</sup>. — Le Privilège<sup>\*6</sup>.

<sup>1</sup> On en trouvera plus loin des fragments.

<sup>2</sup> 1824-29.

<sup>3</sup> 1830.

<sup>4</sup> 1832.

<sup>5</sup> 1830.

<sup>6</sup> Tableau de Paris au commencement du xv<sup>e</sup> siècle dit Spelberch, annoncé aussi dans la *Correspondance* pour 1833.

Discours préliminaire de l'Essai sur les forces humaines \*\*.



Mesmer, Lavater et Gall<sup>1</sup>. 12 feuilles.



6 mois de *Revue des Deux Mondes*, 1 an avec le Prêtre \*\*, 3 feuilles.

Les souffrances, 4 f.

Le roi \*\*, 4 f.

Histoire d'une idée \*<sup>2</sup>.



M'arranger en février avec la *Revue des Deux Mondes*, 2 f. par mois pour 500 f.<sup>3</sup>.



Scènes de la vie privée, puis les articles aux journaux.



Les héritiers Boirouge \*<sup>4</sup> ou fragment d'histoire générale.

<sup>1</sup> Balzac projeta longtemps cet article. Il en est question dans une lettre par lui adressée à William Duckett, juillet 1835.

<sup>2</sup> Il s'agit sans doute des *Aventures administratives d'une idée heureuse* (1834).

<sup>3</sup> Ce passage est sans doute de 1831 ou 1832 au plus tard, puisqu'au mois de février 1832, Balzac se brouilla avec la *Revue des Deux Mondes*.

<sup>4</sup> V. *Correspondance* 1836. et *Lettres à l'Étrangère*, I, 316. Quelques fragments de ce roman font partie de la collection Lovenjoul.

LES TRANSFORMATIONS DE CALENDER\*\* : Un homme qui après avoir été tout ce qui est grand et avoir échoué, s'est rabattu à être médiocre, épicier, et arrive à tout.



GAZAN LE PAUVRE<sup>1</sup> \*. Un homme qui avait d'immenses trésors et point d'enfants. Il en adopte et tous meurent par le fait de ses trésors. Il jette ses trésors au fond de la mer et trouve un fils qui meurt faute d'argent.



Witaker et de Rivaz font passer Annibal par Lyon, Genève et le Saint-Bernard, d'où l'Italie par le Val d'Aoste.

M. Letronne (Follard), Mis de Saint-Pierre et Fortia d'Urban remonter l'Isère, Grenoble par Saint-Bonnet, Genève (le mont), Fenestrelle et le Pas de Suze.

Larauza, le mont Cenis et le Pas de Suze. *Saltus Taurinorum*. M. de Luc. Rhône jusqu'à Vienne. Yonne et le mont du Chat (Strabon, Polybe). Le P. Ménestrier croit que le Scoras désigné par Polybe est la Saône, et Letronne, Larauza et Schweighauser,

---

<sup>1</sup> Annoncé en 1838 comme devant faire partie du « quintet dizain » des *Contes drolatiques* : « Gazan le Pauvre (conte dans la mode orientale) ».



l'Isère. M. Cochard, savant lyonnais, y voit la Drôme<sup>1</sup>.



UN VOLUME DE FANTAISIES : Voyage à Java, 3 f. — Mon Paris \*\*, 4 f. — Roman sous l'Empire \*\* 2 f. — Une passion dans le désert, 1 f. 1/2. — L'amour dans le harem \*\*, 4 f. — Caprices \* 3 f. — 17 feuilles. —



Séraphita 7 feuilles.



Croquis d'Orient<sup>2</sup>.



Un despote.



Fantaisies<sup>2</sup> 3 f.



La femme en Asie.



Voyage à Java, 4.



Une passion dans le désert 2.



L'amour au harem \*\*, 6.

<sup>1</sup> Cf. la dédicace de *Sur Catherine de Médicis* (1842) XVI, 365.

<sup>2</sup> On sait que la deuxième partie du tome XXI des Œuvres complètes a pour titre *Croquis et fantaisies*.

Alceste politique. — Figaro idem. ... — Ridiculiser la patrie.

Grouper autour d'un honnête homme les idées de notre époque personnifiées. — Intituler LE RÉPUBLICAIN.

Chercher une intrigue, conclure pour le pouvoir fort. — Le caissier. — L'espion. — S'inspirer de Molière et de Beaumarchais, de la plaisanterie âcre de lord Byron, et fondre le tout.

M. de Talleyrand, l'homme qui se fie à tout et qui est plus haut que les hommes et les circonstances.

Exprimer le siècle.

Tout le monde veut commander.

Les républicains conspirateurs se donnent un chef et commencent par le despotisme pour finir par le despotisme, tous plus mal au 5<sup>e</sup> acte qu'au dernier.

Alceste vertueux, mais trompant une femme.

[SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE]

1<sup>er</sup> vol. Une fille d'Ève.

Le bal de Sceaux<sup>1</sup>.

La vendetta<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> 1829. — <sup>2</sup> 1830.

2<sup>me</sup> vol. Gloire et malheur<sup>1</sup>. — La paix du ménage<sup>2</sup>.

3<sup>e</sup> vol. Succession\*\*... La femme vertueuse<sup>3</sup>.

4<sup>e</sup> vol. Mémoires d'un mariage... Mémoires d'une jeune mariée<sup>4</sup>.



La femme vertueuse. La bourse. Étude de femme.



Mûrie par le dégoût, elle baise aujourd'hui celui qu'elle dévorera demain.



Une passion [dans le désert]. Une vue du [grand] monde.



Maxence Jairy<sup>5</sup>. Flore Brodais<sup>6</sup>. Piédefefer<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *La maison du chat qui pelote* (1830).

<sup>2</sup> 1829.

<sup>3</sup> *Une double famille* (1830).

<sup>4</sup> Lire : *Mémoires de deux jeunes mariées* (1841).

<sup>5</sup> <sup>6</sup> Noms qui ne se retrouvent pas dans la *Comédie humaine*.

<sup>7</sup> Dinah Piédefefer, premier titre de *La Muse du Département* (1843-44).

PLAN DÉFINITIF DES ÉTUDES DE MŒURS  
AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.

1<sup>er</sup> volume. Introduction aux Études de mœurs. — Nouvelle préface des Scènes de la vie privée. — La bourse. — Le bal de Sceaux. — Une fille d'Ève.

2<sup>e</sup> volume. La paix du ménage. — Gloire et malheur. — La vendetta.

3<sup>e</sup> volume. La succession. — Les dangers de l'inconduite.

4<sup>e</sup> volume. Tel qu'il est <sup>1</sup>.



SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE <sup>2</sup>. 2 volumes en 8.

1<sup>er</sup> vol. Préface. La femme abandonnée. — La Grenadière. — La grande Bretèche.

---

<sup>1</sup> On sait que c'est dès 1831 que Balzac conçut le projet de réunir son œuvre sous le titre général de : Études de mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle. Les *Scènes de la vie privée* avaient paru deux fois déjà, en 1830 et 1832 ; cette dernière édition était en 4 volumes in-8<sup>o</sup>, chez Mame-Delaunay. Le 4<sup>e</sup> tome, que Balzac projette ici de réimprimer « tel qu'il est », contenait : Le rendez-vous. — La femme de trente ans. — Le doigt de Dieu. — Les deux rencontres. — L'expiation, soit les cinq chapitres de la *Femme de trente ans*.

*Les dangers de l'inconduite*, premier titre de *Gobseck* (1830).

<sup>2</sup> Les *Scènes de la vie de province* (1834-37) forment 4 volumes tout autrement composés qu'il n'est dit ici.

2<sup>e</sup> vol. Les amours d'une laide\*. — Le message. — Les célibataires.



SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE<sup>1</sup>. — 2 vol. 1<sup>re</sup> préface. M<sup>me</sup> Firmiani. — Sarrasine. — La transaction. — La Marana. — 2<sup>e</sup> Ferragus. Conversations.



ÉTUDES PHILOSOPHIQUES, 1<sup>re</sup> ÉDITION. 3 VOLUMES.

Adieu.

Le Réquisitionnaire.

L'auberge rouge.

Maître Cornélius.

L'Élixir de longue vie.

El verdugo.



*Longue liste illisible.*



ORGON. — Comédie en 5 actes et en vers. — Orgon regrettant Tartuffe et la religion vengée. Il est ennuyé par sa famille, etc<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Même observation que pour les *Scènes de la vie de province*. — 1834-35.

<sup>2</sup> *Les Paysans* (1845) : « Molière est mort trop tôt, il nous aurait montré le désespoir d'Orgon ennuyé par sa famille, tracassé par ses enfants, regrettant les flatteries de Tartuffe, et disant : « C'était le bon temps ! »

Pour *Orgon*, Balzac collabora avec Amédée Pommier. Quelques fragments de cette comédie, la page 1 du plan en prose, de la main de Balzac et tout le premier acte en vers, de celle de M. Amédée Pommier, font partie de la collection Lovenjoul.

Allons, Bonaparte, sauve Napoléon !



La victoire gagnée, c'est donc cela que je ne sens plus ma blessure, et il meurt.



1834. 6. 7 des Contes philosophiques. — 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> dizains <sup>1</sup>. — Le privilège \*.



La bataille\*.



Qui terre a guerre a <sup>2</sup>.



A faire. — Les Enfants \* (relire *L'Enfant étranger* d'Hoffmann) puis, en suite des *Mémoires d'une jeune femme*, un MAUVAIS MÉNAGE \*\*. Voir dans l'*Obermann* une ou deux pages où se trouve en germe le sujet des gens médiocres qui ne s'entendent pas.



ÉTUDES DE MŒURS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. 12 volumes in-8<sup>o</sup>, diviser en 3 séries.

Vendu les 3 séries à M<sup>me</sup> veuve Béchét<sup>3</sup> 27.000.

<sup>1</sup> On sait qu'il ne parut jamais que trois dizains de *Contes philosophiques*.

<sup>2</sup> Épigraphe des *Paysans*.

<sup>3</sup> *Scènes de la vie privée, Scènes de la vie de province, Scènes de la vie parisienne*. Elles parurent chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Béchét et chez Werdet de 1834 à 1837. Balzac en annonce la vente pour 27.000 francs à M<sup>me</sup> Hanska le 13 octobre 1833. — Mais Werdet, dans son *Portrait intime de Balzac*, porte à 36.000 francs, chiffre que nous retrouvons

Il y a une édition en 15 volumes à 1.500 exemplaires. —  
Cavalier velin. 36.000

90.000

36.000

126.000 que doivent donner l'éd. de luxe et l'éd. à bon marché.

J'ai à récolter 130.000 f. sur les *Études de mœurs* en 1835.



Romains qui vous vantez d'une illustre origine,  
Voyez d'où dépendait votre empire naissant.  
Didon n'a pas d'attrait assez puissant  
Pour arrêter la fuite où son amant s'obstine.  
Mais si l'autre Didon, ornement de ces lieux,  
Eût été reine de Carthage,  
Il eût pour la servir abandonné ses dieux  
Et votre beau pays serait encor sauvage<sup>1</sup>.



[COUPURE DE JOURNAL COLLÉE.]

« On croira facilement que la découverte du trésor de Toussaint, que l'on n'estimait pas dans la

---

ici, le prix payé par M<sup>me</sup> Béchet pour le droit de publier 2.000 exemplaires des *Études de mœurs*, 12 volumes in-8°.

<sup>1</sup> Madrigal attribué à Napoléon I<sup>er</sup> et qui aurait été fait pour M<sup>lle</sup> Saint-Huberti, quand elle jouait le rôle de Didon. Renseignement fourni par M. Georges Maureverft.

colonie au-dessous d'une trentaine de millions, avait été souvent l'objet de nos recherches ; ses anciens secrétaires et autres en certifiaient l'existence, mais ils affirmaient également que Toussaint lui seul avait le secret de l'endroit où il l'avait fait enfouir dans les montagnes de Cahos, et que, pour que ce secret devînt à jamais le sien, il avait fait tuer, la nuit, pendant leur sommeil, ceux qui avaient été chargés de cette opération, hommes fidèles et dévoués que lui seul avait conduits dans le lieu qu'il avait choisi. Une fois en France et en prison, Toussaint n'avait plus rien à dire à personne, il ne lutta qu'avec le silence contre une captivité qu'il jugea bien devoir être éternelle. La même volonté qui, de tout temps, lui avait fait renfermer en lui seul tous ses projets, lui servit à renfermer en lui seul tous ses chagrins. Depuis son embarquement aux Gonaïves jusqu'à sa mort au fort de Joux, aucune plainte ne sortit de sa bouche, jaloux de ne vivre que pour lui seul et de mourir tout entier et sans confident, comme il avait vécu. »



Finir la fille aux yeux d'or <sup>1</sup>.

Sarrasine.

La transaction. — Une vue du monde.

Conversation entre onze heures et minuit.

---

<sup>1</sup> Parue en 1834-35.



[L'ANGE DOMESTIQUE]<sup>1</sup>

De charmes orgueilleux je ne suis point parée,  
Je n'ai pas d'une vierge aux prunelles d'azur  
La délicate joue et la tresse dorée,  
Ni le front blanc et pur.

Jamais je n'ai conquis de louange indiscreète  
Et celui qui sur moi fixe un distrait regard  
Jamais pour me revoir ne détourne la tête,  
Rendant grâce au hasard.

Quand même ces cheveux dont tant de fois les tresses  
Ont senti de tes doigts les rêveuses caresses  
Seront devenus blancs sous un pesant linceul,  
Que ma mémoire alors fasse encor ton orgueil,  
Que je vive en ton cœur et te sois toujours chère.

---

<sup>1</sup> *La Vendée* (journal de Fontenay-le-Comte) du 23 décembre 1881, a publié, sous la signature de *de Balzac* et le titre de *L'Ange domestique*, un sonnet dont les huit premiers vers sont identiques aux huit premiers de cette pièce-ci. En revanche, les six derniers sont entièrement différents des cinq qui terminent notre texte :

Mais au logis on m'aime et je suis assurée  
De faire une âme heureuse et la nuit et le jour,  
Et de plaire à toute heure, et d'être bien pleurée,  
Si, quittant ce séjour,  
J'allais au ciel d'où je fus envoyée,  
Pour offrir ici-bas le type de l'amour.

Balzac mentionne, le 10 février 1838, une pièce de vers qu'il envoie à *l'Étrangère*. Il est possible que ce soit celle-ci.

Quand ces yeux qui te regardent avec tant de bonheur seront fermés pour toujours et que cette voix que tu aimes ne se fera plus entendre, pour être encore heureux, souviens-toi que tu m'as rendue heureuse <sup>1</sup>.



Composition de la 1<sup>re</sup> édition des SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE <sup>2</sup>.

1<sup>er</sup> volume. — Eugénie Grandet. — Le message.

2<sup>e</sup> volume. — Les célibataires. — La grande Bretèche. — La femme abandonnée. — La grenadière.

3<sup>e</sup> volume. — Les amours d'une laide <sup>\*</sup>.

4<sup>e</sup> volume. — Fragmens d'histoire générale. Illusions perdues <sup>3</sup>.

Dévorer une pensée d'amour comme les oiseaux de proie se cachent pour dévorer leur proie.



Une arrière-pensée qui n'est pas un sentiment.

Le crépuscule du sommeil.

1<sup>o</sup> <sup>4</sup> Préface refaite. — Les enfants (inédit). Une fille d'Ève (inédit). — La bourse. — Le bal de Sceaux.

2<sup>e</sup> volume. Gloire et malheur. — La vendetta. — M<sup>lle</sup> Cormon. — La paix du ménage. — 3<sup>e</sup> volume <sup>4</sup>...

<sup>1</sup> Cf. *Les Ressources de Quinola* (1842), XVIII, 159.

<sup>2</sup> 1834-37. Ce projet, comme les précédents, fut modifié.

<sup>3</sup> Il s'agit ici de la première partie des *Illusions perdues* : les deux Poètes.

<sup>4</sup> Il s'agit évidemment d'une nouvelle distribution des *Scènes de la*

Sujet de UNE FILLE DE PARIS\*\*<sup>1</sup>.

L'homme de la Bourse, sa passion, a fait toutes les horreurs de la terre pour garder sa place dans la maison de jeu (demander des renseignements à B<sup>2</sup>), il a rencontré une pauvre fille qui l'aime, dont il est épris, il est l'homme du XIX<sup>e</sup> siècle, homme de progrès sans préjugés, il vit avec cette fille, il lui fait 60.000 fr. de sa prostitution, les lui donne et meurt<sup>2</sup>.



Conversation entre onze heures et minuit. — Le petit souper<sup>3</sup>.



Les deux extrêmes\*. — Le ministère\*\*.



Ouvrage à faire. — Philosophie des codes français\*\*.



Sujet pour la vie politique : comment se fait un ministère.

*vie privée.* — *Les Enfants* n'ont jamais paru. — *M<sup>lle</sup> Cormon*, c'est le chapitre II de la première version d'*Une vieille fille* (1836).

<sup>1</sup> N'a jamais paru. Mais un personnage de la *Comédie humaine*, d'Estourny, qui, trichant au jeu, met de côté 30.000 francs pour sa maîtresse, Bettina-Caroline (*Modeste Mignon*), offre quelque rapport avec ce plan.

<sup>2</sup> En marge : Bernard Potowski (un cousin de M<sup>me</sup> Hanska).

<sup>3</sup> Lire les *Deux rêves* (1830).

Sujets d'articles.

Mon Paris. — De la construction des châteaux en Espagne\*\*.

De la bêtise dans ses rapports avec la société\*\*.



Trois mois à la Bouleauinière<sup>1</sup>.



Les enfants\*<sup>2</sup>. — Une fille d'Ève. — Les jeunes gens<sup>3</sup>. — Comment se font les divorces\*\*. — Le Père Goriot. — Une vue du monde. — Les conversations pour la 2<sup>e</sup> édition, 36 volumes in-12<sup>4</sup>.



Sujet du PÈRE GORIOT. — Un brave homme — pension bourgeoise — 600 fr. de rente — s'étant dépouillé pour ses filles qui toutes deux ont 50.000 fr. de rente, mourant comme un chien.



POUR LES SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE (voir Vivian)<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> La propriété de M<sup>me</sup> de Berny.

<sup>2</sup> En 1842, Balzac demande à sa sœur (*Correspondance*, 357), de « lui trouver un sujet pour les jeunes filles en pension et un pour les enfants au-dessous de dix ans ».

<sup>3</sup> *Les jeunes gens*, titre que dut porter d'abord *Un début dans la vie* (1842).

<sup>4</sup> Une seconde édition projetée des *Études de mœurs*, sans doute.

<sup>5</sup> Est-ce *Vivien* qu'il faut lire, et s'agit-il du préfet de police de 1831 ? — Les *Scènes de la vie politique* ne furent réunies qu'en 1846.

le ministre, l'homme qui sacrifie sa fille, son gendre, ses amis à une combinaison.



Pour les SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE. Un homme d'État agissant pour le pays et pour lui. — Un pauvre diable pour sa famille, les mêmes scènes en bas et en haut. Le ministre a une statue, l'artisan est au baigne. Intituler. *Les Deux Extrêmes*<sup>\*1</sup>.



L'écrin de la mort qui garde une âme éteinte comme une lampe dans un tombeau.



#### SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

Les vendéens\*. — Les chouans. — Le camp de Jalès\*\*. — Les soldats républicains\*. — l'Italie\*. — Une passion dans le désert. — Saragosse\*\*.

2<sup>e</sup> livre : Le combat\*. — A marches forcées\*\*. — La bataille\*. — Le lendemain à Leipsick\*\*. — Nangis\*\*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Les deux extrêmes* n'ont jamais paru. Mais il convient de remarquer que le plan de *Z. Marcas* (1840) ressemble beaucoup à celui-ci.

<sup>2</sup> On sait que les *Scènes de la vie militaire* sont celles qui, entre toutes, tentèrent peut-être le plus Balzac, et qu'il projeta le plus souvent, mais dont il recula toujours l'exécution. La mort le surprit quand il se proposait de leur ouvrir la grande porte de la *Comédie humaine*. — *Les Chouans* (1829), *Une passion dans le désert* (1830).

Pour les jeunes gens, faire et inventer une intrigue entre une jeune personne dans un pensionnat et un rhétoricien.



Pour les SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE, le magnifique sujet de *Le Partage*<sup>1</sup>, ce qui arrive dans une famille par une succession à partager (ou *Le Partage* ou *La Succession*), puis *Une Élection*<sup>2</sup> (Voir *Ce que regrettent les femmes* de Davin<sup>3</sup>), ce sont deux sujets de chacun 15 feuilles. — *La Vieille fille*<sup>4</sup> qui épouse un homme de 45 ans ayant mille bonnes qualités apparentes, et c'est sa ruine.



Peindre un despotisme maternel. Voir *Wann Chlore*<sup>5</sup>, la mère qui veut qu'on lui fasse la cour, etc.



Le conspirateur innocent\*\*<sup>6</sup>. — Le mariage de J. Prudhomme\*.

<sup>1</sup> *Le Partage* n'a jamais paru, mais une partie de *La Rabouilleuse* (1842) porte, nous l'avons déjà fait observer, le titre de *A qui la succession?*

<sup>2</sup> *L'Élection*, 1<sup>re</sup> partie de *Le député d'Arcis*, ouvrage posthume terminé par Ch. Rabou.

<sup>3</sup> 1834. — Félix Davin, l'auteur de l'introduction aux *Études philosophiques*, éd. de 1834.

<sup>4</sup> *La vieille fille*, 1836.

<sup>5</sup> Roman de Balzac publié sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin en 1825.

<sup>6</sup> Peut-être *Un conspirateur moderne* (1831), mais plutôt sans

La fille d'argent\*\*. — Souffrances du père\*\*.



Philippe II\*\*. — Catherine de Médicis.



Le gentilhomme bourgeois se faisant commerçant, ses avanies et son malheur en ne pouvant pas se faire vil et menteur, etc.



Les loups cerviers et les banquiers réduisant un inventeur à rien et le flouant par leurs ruses, puis la réaction par un moyen quelconque. Ils dépendraient d'un plus riche banquier et le gendre de leur fille découvre cela.

Il y avait plus beau à faire, arriver à une rente

doute faut-il rapprocher ce titre du projet que nous trouverons tout à l'heure : Un homme faisant une conspiration, etc. — Le type de Prudhomme est de ceux qui ont le plus et le plus longtemps fasciné Balzac. Il le mit en scène plusieurs fois dans ses fantaisies de la *Caricature* en 1830-31, il annonce tour à tour : *Joseph Prudhomme* (5 actes), *Prudhomme en bonne fortune*, *Le mariage de Prudhomme*, *Prudhomme bigame*, grosse bouffonnerie dont le succès doit lui donner une somme énorme, *La Conspiration Prudhomme*, qu'il dit même avoir lue à Poirson, le directeur du Gymnase... On sait d'ailleurs que Balzac emprunta plusieurs types et même plusieurs récits au répertoire parlé d'Henry Monnier, dont le « Napoléon du Peuple » qui obtint tant de succès quand parut le *Médecin de campagne*, et tels personnages de son œuvre, par exemple le Phellion des *Petits Employés* par exemple, ne sont encore, il faut bien le reconnaître, que des contrefaçons du légendaire bourgeois.

viagère, l'homme mourrait, la femme et la fille seraient dans la misère.



Faite pour attirer les cœurs et charmer les yeux, à la fois douce et indulgente, spirituelle et raisonnable, polie comme si elle avait passé sa vie dans les cours, simple comme si elle n'avait jamais connu le monde, le feu de son âme était tempéré dans ses yeux par une divine modestie<sup>1</sup>.



Il aurait voulu gravir les montagnes comme on les descend.



Si vous n'étiez pas ainsi, vous ne seriez pas là.



Pour les SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE, manquent : un mouchard, un gamin, un recéleur, un escroc, un joueur.



Un prince faisant une conspiration pour sonder ses courtisans et leur faire peur et détrôné ou voyant qu'ils sont ses amis.



Malheureux d'être heureux.

---

<sup>1</sup> *Ursule Mirouet* (1841) V, 125. Lettre de Savinien de Portenduère : « Après vous avoir entendue hier, je me suis souvenu de ces phrases qui semblent écrites pour vous. » Suit la phrase ci-dessus, reproduite avec de légères variantes.



Il y a une comédie dans le PIÉDESTAL de J. <sup>1</sup>. — 1<sup>er</sup> acte. Figaro ministre. 2<sup>e</sup>, revanche avec la femme. 3<sup>e</sup>, tenant les hommes. 4<sup>e</sup>, réussissant. 5<sup>e</sup>, brisant l'idole. V. la *Revue de Paris*.



Essayer d'une scène (pour le mariage de Prudh. <sup>2</sup>) entre Clarisse et Adolphe, où elle pleurerait de la bassesse où la fait arriver cette trahison.



Je ne croyais pas qu'on pût aimer autant sous un ciel aussi gris.



Il a trouvé le secret de passer de derrière le carrosse dedans en évitant la roue.



Mettre l'herbe en gerbe.



PERDITA\*\*.

Une femme voulant éprouver un homme. Elle s'en fait la providence, le rend riche, en restant mystérieuse. Elle correspond, il s'enflamme, abstraction faite de la

<sup>1</sup> Le *Piédestal* de Jules Janin. Il en sera encore question plus loin.

<sup>2</sup> Aux termes d'une *Lettre à l'Étrangère* du 7 août 1838, Balzac aurait vers cette date passé traité avec un théâtre qui se serait engagé à lui compter 20.000 francs sur la lecture de cette pièce.

chair. Elle se fait vieille, il finit par voir une affreuse vieille. La vieille meurt et lui laisse une fortune. — Ses amours avec une charmante grisette. — Il hésite à l'épouser.



Dans ce front renversé, il y a du dédain et bien de nobles pensées. — Dans cette éclatante blancheur, il y a bien de la pureté. Ces yeux si perçants, si ronds, si étoilés, les seuls points brillants dans cette blancheur de lait.



Drame de la Grande-Duchesse (Bianca)<sup>1</sup> ou celui de la Chartreuse de Parme<sup>2</sup>.



Le père à sa fille qui est nouvellement en pension, une campagnarde et qui veut un bidet. — Toutes ces demoiselles en ont un, eh bien ! vous en aurez un, mais je me réserve le fumier.



Ajouter à la *Physiologie du mariage* la *Monographie de l'amour*\*\*.

<sup>1</sup> Sans doute Bianca Capello, la grande-duchesse de Toscane, dont la vie si extraordinairement agitée et la mort restée longtemps mystérieuse auraient facilement donné matière à un drame. — La duchesse d'Abrantès en a tiré un roman.

<sup>2</sup> Balzac, on le sait, professait une grande admiration pour Henry Beyle. L'article dont il salua l'apparition de *La Chartreuse de Parme* (Revue Parisienne, 25 septembre 1840), a été réimprimé en tête d'une édition de cet ouvrage.

Sujet pour les VENDÉENS\*. — Une femme aimant un homme sans que cet homme le sache, protégeant celui qu'elle aime à son insu, sans qu'elle puisse être récompensée par lui, le sauvant comme un ange gardien, n'en étant pas vue, et allant s'enterrer dans quelque coin parce qu'elle ne le peut épouser.



Le sujet du greffier du juge de paix forcé de vendre.



Toutes mes autres passions n'ont été que les arrhes de celle-ci.



Le népotisme bourgeois.



La rabouilleuse †.



Nous nous sommes amusés à compter les différents sourires, à les étudier, les varier et rien ne me manque dans cet essaim de grâces et cet arsenal de perfidies.

- 1.
2. Marie de Verneuil.
3. M<sup>me</sup> Dugua.
4. Ginevra Piombo.

---

† 1842.

5. Emilie de Fontaine.
6. M<sup>me</sup> Guillaume.
7. M<sup>lle</sup> de Bellefeuille.
8. M<sup>me</sup> la comtesse de Gondreville (Angélique).
9. M<sup>lle</sup> Gamard.
10. M<sup>me</sup> de Merret.
11. Adélaïde de Rouville.

[En marge, de la main de Balzac] : dans quel temps vivons-nous pour qu'une fille aussi... et aussi... soit sur le pavé ?

12. Stéphanie-Julie d'Aiglemont. — M<sup>me</sup> de Vieux-Mesnil. — M<sup>me</sup> de Verdun. — M<sup>me</sup> de Ballan. — Hélène. — Moïna.

- A. La Belle Impéria.
- B. Blanche d'Azay.
- C. Bonne d'Armagnac.
- D. Marie de Maillé.

[En marge, de la main de Balzac] : on peut leur confier son secret et sa bourse.

13. Fœdora.
14. Pauline.
15. La comtesse d'Hérouville.
16. Gillette.
17. Marie de Saint-Vallier.
18. M<sup>me</sup> Firmiani.
19. M<sup>me</sup> de Beauséant.

20. Marie Villemensens (lady Brandon).
21. Rose Chabert.
22. Stéphanie de Vaudières. — Juliette du *Message*.
- 23.
24. M<sup>me</sup> Anastasie de Restaud (D<sup>lle</sup> Goriot).
25. M<sup>me</sup> de Nucingen.  
M<sup>me</sup> Vauquier.
- M<sup>lle</sup> Michon (*La fleur des pois*).
28. M<sup>me</sup> de Dey du *Réquisitionnaire*.
29. La Marana.
30. M<sup>me</sup> Jules.
31. Eugénie Grandet.
32. M<sup>me</sup> Grandet.
33. La Fosseuse.
34. Nanon.
35. Evelina.
36. La duchesse de Langeais.
37. M<sup>lle</sup> d'Esgrignon.
38. M<sup>me</sup> de Bargeton.
- 39-40. Juana de Marana (*la Marana*).
41. M<sup>me</sup> d'Esther (*Les amours d'une laide*).
42. M<sup>me</sup> d'Hoquetouville. — Zulma (*Le Succube*).
42. M<sup>me</sup> la baronne de Listomère.
43. Constance Birotteau.
9. Fiamette.
44. Pauline de Villenoix.

44. M<sup>me</sup> Claës.  
 45. Marguerite Claës.  
 46. Aquilina.  
 47. Mathilde.  
 48. Paquita. — Fille aux yeux d'or<sup>1</sup>.



Malade comme une folle.



Je puis faire la culbute sans avoir peur de vider  
mes poches.



Ce n'est pas à gagner la France.



Un homme qui ne sait pas combien il y a de jours  
dans l'année ni combien de personnes en Dieu.



Une cravate repassée par le serrurier qui ne te  
généra pas longtemps le col.

<sup>1</sup> Note qui a servi sans doute à Balzac pour départager ses héroïnes en *femmes vertueuses* et *femmes criminelles* dans sa préface à la 2<sup>e</sup> édition du *Père Goriot*, 6 mars 1835. — Cf. XXII, 413. — Plusieurs de ces noms ne se retrouvent pas dans la *Comédie humaine* et ne figurent pas dans le répertoire de MM. Anatole Cerfbeer et Christophe. Il faut se souvenir que Balzac a souvent débaptisé et rebaptisé ses personnages.

Roter son âme.



C'est égal, nous avons tué papa, il y avait du passé dans son avenir.



Singes greffés sur des ours.



Le sujet de SÉRAPHITA<sup>1</sup>. — Les deux natures comme *Fragoleta*<sup>2</sup>, mais un ange à sa dernière épreuve. Au dénouement elle se transfigure. — Amour céleste entre elle et un homme et une femme. — Prendre pour épigraphe *adoremus in æternum*<sup>3</sup>. — Les anges sont blancs, de *Louis Lambert*. — Séraphita conçue en voyant Dimanche 16 novembre le Séraphin de Bra<sup>\*4</sup>.



ECCE HOMO<sup>5</sup>. Contre-partie et preuve de *Louis Lambert*. Un crétin dans une grande famille. Il vit cent ans.

<sup>1</sup> 1834-35.

<sup>2</sup> Le roman d'Henri de Latouche, dont Balzac avait fait un éloge très vif dans le *Mercur* du XIX<sup>e</sup> siècle (1829).

<sup>3</sup> « *Adoremus in æternum*, mon Eva, c'est notre devise, n'est-ce pas ? » *Lettres à l'Étrangère*, 17 novembre 1833.

<sup>4</sup> Cf. *ibid.*, 28 novembre 1833. Il s'agit du monument de Bra : *Marie tenant le Christ adoré par deux anges*, qui avait été exposé au Salon de 1833.

<sup>5</sup> 1836. Voir aujourd'hui *Les Martyrs ignorés*. « Cette étude philosophique d'*Ecce homo*, écrit M. de Lovenjoul, préoccupa toujours Balzac, et nous la trouvons encore annoncée en 1848 parmi les publications promises au journal *l'Événement*, promesse que la mort ne permit pas à l'auteur de tenir. » La *Correspondance* la cite, en 1836, comme devant être prochainement achevée.

L'INFIDÉLITÉ. — La fille et le poète. Le poète devant. La fille se donne à un vieillard pour qu'il puisse acquitter sa dette, puis elle meurt de chagrin<sup>1</sup>.



L'ORIGINAL<sup>2</sup>. — Le [illisible]. Un jeune homme [illisible] faisant la cour à une fille de [illisible] la nuit, à 22 ans, la fille en a 19. Le père les surprend et jette l'enfant dans les douves.



Trompeur comme un rayon de soleil. — Aventures de Septas avec Géorgina.



Images, idées, sentiments, habitudes. — Voir, comparer, sentir, suivre la vie dans les sillons creusés par les [illisible].



Scènes de la vie de campagne. — Commencer *Le Médecin* feuille 12 du tome 17 des *Études de mœurs*.



Pour les SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE. Qui a terre

<sup>1</sup> Évidemment, le premier germe de *Splendeurs et misères des Courtisanes* (1838-48).

<sup>2</sup> Ouvrage dont le titre se trouve dans un tableau de nouvelle distribution des matières de la *Comédie humaine*, dressé par Balzac vers 1845.



a guerre. La lutte entre les paysans de la circonscription et un grand propriétaire dont ils dévastent les bois. — Le garde est tué, point de coupables. Un mendiant comme Loupeaux, des vieilles femmes, la racaille jalouse ; le bague, le caractère du garde, de sa femme, le seigneur, etc <sup>1</sup>.



LES DEUX SŒURS. — L'une vraiment supérieure, calme, résignée, mourant jeune et inconnue, silencieuse, — le mari blagueur, — l'autre supérieure avec éclat, embêtant son mari, le mari simple et modeste.



Histoire Wielopolski, racontée par le comte Zaluski, et la comtesse de Kœnismarek. L'amant haché, enterré, fils du 1<sup>er</sup> électeur Georges I<sup>er</sup>. Georges II faisant couronner sa mère dans une peinture <sup>2</sup>.



Une passion dans le sérail.

<sup>1</sup> *Les Paysans*, 1845. « Je viens d'écrire 2 volumes in-8°, intitulés qui terre a guerre a. » *Lettres à l'Etrangère*, 17 septembre 1838.)

<sup>2</sup> Il est plusieurs fois question, dans les *Lettres à l'Etrangère*, d'un comte Zaluski qui était sinon des parents, du moins des amis de M<sup>me</sup> Hanska, et lui-même sans doute apparenté au bibliophile polonais de ce nom. — Balzac fait allusion à l'histoire Wielopolski dans une de ses lettres : « Je résiste à des folies comme celles du jeune seigneur haché par l'électeur. » (1834.)

Le grand d'Espagne<sup>1</sup>. — Une passion dans le désert. — Melmoth réconcilié.



Le voyage à Java.



Zéna<sup>\*\*</sup>. Une passion dans le sérail<sup>\*\*</sup>.



LES DEUX AMOURS (Études philosophiques), un homme qui couche avec des filles et se trouve impuissant avec sa femme qu'il aime<sup>2</sup>. — L'âme absorbant tout à elle et tuant le corps (triomphe de la pensée).



Il m'a fait oublier que j'avais une mère.



LE JUGE DE PAIX<sup>\*</sup>. — Scènes de la vie de campagne.

Le vrai magistrat — *Justum et tenacem* — qu'un grand seigneur ne peut corrompre ni par ses dîners ni par peur. — Une affaire minime mais où il déploiera les plus hautes vertus. — Toutes les choses qui ont

<sup>1</sup> Titre d'un chapitre de *La Muse du département*.

<sup>2</sup> Au-dessus de la main de Balzac : *fait avec Massimila Doni* (1839). — M. de Lovenjoul, dans sa table des titres, mentionne *Les deux Amours* comme n'ayant jamais paru. Ce doit être une erreur : dans *Le Livre des douleurs* (1840), *Les deux Amours* forment en effet le chapitre 1 de *Massimila Doni*. Cf. Lovenjoul lui-même, *Histoire des Œuvres*, p. 179.

été omises dans la vie de campagne groupées autour du juge, de l'affaire elle-même. — Figure de garde champêtre. — Le maître corrompu <sup>1</sup>.



Artistes, Poètes. — Prosateurs. — Savants. — Historiens. — Producteurs.

Arts libéraux. — Arts mécaniques.



En pièces de théâtre.

L'artiste <sup>\*\* 2</sup>.

Les Républicains <sup>\*\*</sup>.

L'homme et la vie <sup>\*\*</sup>,  
comédie en 5 actes.

Le bienfaiteur.

Béatrix Cenci <sup>\*\*</sup>, tra-  
gédie en 5 actes <sup>3</sup>.

}

L'école des hommes. Les sentiments généreux arrachés un à un, l'homme positif au 5<sup>e</sup> acte.

Une jeune fille ayant obligé un homme connu de dire qu'il a passé la nuit <sup>4</sup>.

TRILOGIE GLORIEUSE.

Le prince <sup>\*\*</sup>.

<sup>1</sup> *Le juge de paix* n'a jamais paru. Mais on peut retrouver quelques traits de ce personnage dans le juge Popinot de *l'Interdiction* (1836).

<sup>2</sup> On en trouvera le plan plus loin.

<sup>3</sup> « L'Ange du Parricide » venait d'être évoqué par le marquis de Custine dans une tragédie, représentée à la Porte-Saint-Martin (1833).

<sup>4</sup> *Paméla Giraud* (1843).

Les courtisans \*<sup>1</sup>.

La conspiration \*\*.

SUJETS SECONDAIRES.

La faillite \*\*.

L'héritier présomptif\*\*, 5 actes.

La morte \*\*

L'enfant naturel \*\*

La vieillesse de don Juan \*\*

Les forçats évadés \*\*<sup>2</sup>.

} mauvais.

Le 6 déc. 1830. — Conception primitive de la comédie de l'ARTISTE, à faire en 5 actes et en vers. — Un homme de génie en butte à des esprits médiocres, aimant avec idolâtrie une femme qui ne le comprend pas, — tout cela pris comiquement. Le Tasse de Goëthe est tragique, — y chercher des analogies. Le grand modèle est don Quichotte (l'homme de génie) aux prises avec quelque Sancho Pança. Voir M. et M<sup>me</sup> A. Guillaume des *Scènes de la vie privée*. — Un sot lui est préféré. Il faut rassembler

---

<sup>1</sup> Drame que Balzac devait écrire en tiers avec Emmanuel Arago et Jules Sandeau. Il devait être signé *E.-J. San-Drago*. « Cela ira d'abord à la Porte-Saint-Martin, mais il est impossible que cela n'aille pas à la scène française. C'est magnifique ». (*Lettres à l'Étrangère*, 26 octobre 1834.)

<sup>2</sup> De tous les titres de ces « sujets secondaires », Spælberch de Lovenjoul n'a mentionné que les *Courtisans*. Mais le *Prince* est peut-être *l'Éducation de Prince*.

les situations. — Il en faut cinq capitales. Se modeler sur le *Misanthrope*.

Il y a d'abord l'Artiste. Son contraste. L'imbécile du monde (Prudhomme d'Henri Monnier) musqué, faisant de l'esprit. — Un père bourgeois, sensé, qui n'a jamais tort. — Une femme (caractère à trouver). La jeune fille.



Le sujet du vaisseau. — Faire venir tous les gens qui en estiment les travaux, la matière, etc., chacun selon sa spécialité<sup>1</sup>.



L'ÉCOLE DU MONDE<sup>\*\* 2</sup>. — Un homme ayant à se faire jour dans la société ou recueillir un bien qui lui appartient et lui est volé par un grand seigneur. Figaro retourné, le type des victimes, qui s'aide de l'argent ou de la promesse ou de la beauté et arrive à vaincre tous les obstacles de la société et à y prendre place, le *Piédestal*<sup>3</sup> de Jules Janin pris comiquement.

<sup>1</sup> *Les Ressources de Quinola* (1842).

<sup>2</sup> C'est sans doute un titre-variante de *L'Homme et la Vie* ou *L'École des hommes*.

<sup>3</sup> Je n'ai pu malgré d'actives recherches, retrouver la 1<sup>re</sup> édition du *Piédestal*, ni sa date. Les bibliographies des œuvres de Jules Janin sont muettes sur ce chapitre.

Si je ne suis pas rentré dans les *Souffrances de l'inventeur* (M. Claës)<sup>1</sup> pour la livraison de Werdet, remplacer par la fin de *Melmoth*, et par une étude sur la charité prise comme la science dans Claës. — Un homme possédé par l'amour des masses, qui fonde des hôpitaux et laisse sa famille dans l'indigence.



Programme pour 1838.

*Les Vendéens*. — *Sœur Marie des Anges* \*<sup>2</sup>. — *Le Combat* \*. — *Le fils du Pelletier* <sup>3</sup>. — *Les mémoires d'une jeune mariée* \*. — *Un grand homme de province à Paris* <sup>4</sup>. — *La torpille* <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Ce n'est donc pas de la troisième partie des *Illusions perdues*, les *Souffrances d'un inventeur*, qu'il s'agit ici, mais bien de la *Recherche de l'Absolu* (1834). *Melmoth réconcilié* est en effet de 1835. D'ailleurs, à l'époque où parut la troisième partie des *Illusions perdues* (1843), il y avait beau temps que Werdet, ruiné, ne pouvait plus rêver d'être « l'Archibald Constable du Walter Scott français. »

<sup>2</sup> L'héroïne de ce roman eût été, selon M. de Lovenjoul, la Renée de Maucombe des *Mémoires de deux jeunes mariées* (1841), où l'on reconnaît le titre à peine modifié du cinquième ouvrage de cette liste. Voir *Correspondance*, 318 et *Lettres à l'Étrangère*, I, 532. Bien que Balzac ait annoncé à M<sup>me</sup> Hanska qu'il en avait vendu le manuscrit 10.000 francs, et que Werdet, mandé spécialement, ait fait le voyage de Nemours pour en prendre livraison, il n'y eut jamais d'écrit de ce roman que les *Mémoires de deux jeunes mariées*.

<sup>3</sup> Titre sous lequel furent annoncés *Les Lecamus*, 1<sup>re</sup> partie de *Sur Catherine de Médicis* (1841).

<sup>4</sup> 2<sup>e</sup> partie des *Illusions perdues* (1838-39).

<sup>5</sup> 1<sup>re</sup> partie de *Splendeurs et misères des Courtisanes* (1838).

*La Fosseuse.*

Une jolie femme de chambre pleine de poésie comprimée (*Méd. de camp.*) Sœur de lait d'une comtesse qui la prend pour femme de chambre, le frère de la comtesse s'en amourache, elle est renvoyée pour avoir essayé une robe de bal, mais la cause réelle, c'est l'amour du frère<sup>1</sup>.

*Marciole*, 5 actes.

Une première demoiselle de comptoir, maîtresse du négociant, Tartufe en femme. Son frère caissier. 2 filles, un amant. — Le père et la mère. Drame horrible et grand<sup>2</sup>.



Pour le Théâtre français, *Les Roués bourgeois* \*\*.



*Jud* (opéra) \*\*.



L'homme incapable au vaudeville \*\*. Bon gros mélodrame.

<sup>1</sup> Balzac se proposait sans doute de revenir sur cet épisode à peine mentionné dans le *Médecin de campagne*.

<sup>2</sup> *L'École des ménages*, qui dut aussi s'appeler *La Première demoiselle* et *La Demoiselle de magasin* (1839). Annoncée dans les *Lettres à l'Étrangère*, 12 février 1837, lue d'abord chez M<sup>me</sup> Saint-Clair, puis chez le marquis de Custine en 1839, refusée successivement par la Renaissance et les Français, publiée par M. de Lovenjoul, dont v. l'article très intéressant : *Figaro*, septembre 1895.

L'AUBAIN. — Un enfant naturel aimé. Sa mère l'adorant a fait une grande fortune.

Un grand seigneur a prié, le Roi a promis. — Le 1<sup>er</sup> Aubain le fait périr, cela se trouve son fils. — Un Figaro menant cela.



Le ciel ne brille pas pour lui.



Elle était femme à se mettre devant un réchaud avec une pomme dans la bouche jusqu'à ce qu'elle fût cuite.



Éclairer un aveugle avec une lanterne ! On y mit un étron, il sent l'odeur.



On disait à un peintre : Comment comptez-vous faire Dieu ? — Dame ! de grandeur naturelle.



Les trois filles de Job : Patience, Courage, Foi<sup>1</sup>.



PERSONNAGES PRÉPARÉS POUR LES SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE :

Philippe de Sucy (*l'Adieu*).

---

<sup>1</sup> *Les ressources de Quinola*, 241 : FAUSTINE. — De quels démons t'es-tu donc servi ? QUINOLA. — De trois enfants de Job : Silence, Patience et Constance.





Gondrin-Goguelat (*Méd. de camp*).  
 Beaupied (*Chouans*).  
 Bulot (*Chouans*).  
 Castanier (*Melmoth*).  
 Duc de Carigliano (*Scènes de la vie de province*).  
 D'Aiglemont, officier d'ordonnance de M. Suchet.  
 Montriveau. — Artillerie.  
 Soulanges.  
 Genestas.  
 Luigi Forta.  
 Franchessini.  
 Taillefer (fournisseur) ;  
 Chabert.  
 Boutin.



SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE.  
 Martial de la Roche Hugon.  
 De Marsay.  
 Granville (magistrat).  
 Duc de Lenoncourt.  
 Rouquerolles.  
 Serisy.  
 Duc de Navarreins.  
 Duc de Langeais.  
 Montriveau.  
 2 Vandenesse.  
 Comte de Restaud.

Les Grandlieu.

Feraud.

Listomère.

Machiavélisme.

Don Quichottisme. Nucingen.

Tartuffe. Ferdinand du Tillet.

A créer l'homme galvaudé qui devient entre la canaille et l'homme comme il faut. Th. de V., E. G.

Maxime de Trailles.

Rastignac.

Jean-François de Collonge.

Girardet.

Gaston.

M. Gaston.



SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

Bataille de Montenotte (le capitaine Farrabesche).

Le pont de Lodi. Caporal.

Gross-Aspern ? Le mois passé dans la Lobau.

Voir les pays traversés par le prince Eugène.

Bataille de Wagram.

Aller à Dresde voir les champs de bataille, de la bataille de Dresde<sup>1</sup>.

Étudier les montagnes au bas desquelles a eu lieu l'affaire de Vandamme.

---

<sup>1</sup> Balzac, à son retour de Russie, en 1843, s'arrêta à Dresde.

## Malheur de Napoléon.



Chercher une scène militaire du temps de la République, avoir la collection des uniformes prussiens.



19 X<sup>bre</sup> 1836. — Résolu d'introduire dans les *Études philosophiques*, autant de scènes historiques qu'il y a de siècles depuis l'invasion des Francs jusqu'en 1800, pour montrer le ravage des hautes idées dans la politique, ce qui a fait l'esprit des siècles, l'antagonisme, et cela dans les proportions du Secret des Ruggieri<sup>1</sup>. Environ 15 scènes. — Les *Ruggieri* seront complétés par *Les deux Rêves*, dans l'édition future.

*Cornélius* est à compléter par *La maison de Tristan* \*\*.



MAI 1843. — A mon retour, il me faudra faire d'octobre 1843 à 8<sup>bre</sup> 1844.

1<sup>o</sup> Fin de *Béatrice* 1 vol.

2<sup>o</sup> *Gendres et belles-mères* \* 2 vol.

---

<sup>1</sup> On lisait dans l'introduction de *Sur Catherine de Médicis*, édition de 1843 : « Plus tard, quand il [Balzac] eut résolu d'indiquer la pensée qui avait conduit chaque siècle antérieur au nôtre, afin de démontrer l'activité des idées et leur puissance, etc. » Cf. notice biographique de Laure Surville, *Œuvres complètes*, XXIV, p. xxviii.

3° Un ouvrage en 3 vol. pour le tome VII.

4° *Les Frères de la Consolation*, 4 vol.

5° *Le député d'Arcis*, 4 vol.

6° *Les Vendéens* \*, 3 vol.

7° Finir *Esther*, 2 vol.

8° *Les paysans*, 2 vol.

Total 21 volumes à 3.600 f. — 75.600 f.

Conte drolatique. — Vous avez mangé le chevalier de Verneuil (1 heure matin, 2 jours idem.)

Le cordon de sonnette pris dans le lit comme ruse pour se dispenser de la chose.

Ayant quelque chose qui clochait, il a bien fallu remplacer par quelque chose qui sonnait.



#### SUJET POUR LA VIE POLITIQUE.

Peindre Paris sous le régime de la Terreur. — Un pauvre jeune homme, enfant des enfants trouvés — pris par le portier d'une maison, aimant idéalement une jeune fille noble. — Peinture des prisons. — La jeune fille brutalisée à en mourir. Vengeance du pauvre amant sur le persécuteur, au moyen d'une sédition de faubourg. La destinée de la jeune fille dépendait des discussions intérieures des Jacobins.

Pour les SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

Campagne du Tyrol de 1809. Voir le musée des familles. *La serrure du passage.*



Pour les VENDÉENS, le dévouement d'une femme pour un noble qui meurt sans qu'il sache les immenses efforts faits pour le sauver.

---

PROGRAMME DE 1847

Un drame (14) au pied de l'échafaud <sup>1</sup> . — Les petits bourgeois. — Le théâtre (2) comme il est <sup>2</sup> . — Les frères de la (13) Consolation. . . . .	80.000
La gloire (6) des sots <sup>**</sup> . — Les héritiers (5)	
Boirouge* . . . . .	24
Gendres (7) et belles-mères*. . . . .	6
Le député (8) d'Arcis. Les deux (9) ambitieux <sup>**3</sup> . Le prince <sup>**</sup> (10). . . . .	40
Les vendéens <sup>*4</sup> . — Les soldats (12) de la république* . . . . .	80
	<hr/> 230

---

<sup>1</sup> 3<sup>e</sup> partie de *Splendeurs et Misères*, sans doute, que M. de Spœlberch mentionne comme parue en 1847 sous le titre synonymique de *Un drame dans les prisons*.

<sup>2</sup> Annoncé dans les *Lettres à l'Étrangère* dès 1843.

<sup>3</sup> Annoncés dans la *Correspondance* comme devant être écrits pour avril 1847.

- Les méfaits (3) d'un procureur du roi\*\*<sup>1</sup>.  
 L'histoire (4) des parents pauvres<sup>2</sup>.  
 Guerres intestines d'une sous-préfecture\*\*.  
 Les deux cousins\*\*.

## ORDRE DES OUVRAGES

Dernière transformation de Vautrin. . . . .	1
Les petits bourgeois . . . . .	
Une famille . . . . .	2
Le député d'Arcis. . . . .	3
Les vendéens*. . . . .	4
Les soldats de la république* . . . . .	5



LA MARATRE. — Une femme poursuivant de sa haine la fille d'un premier lit et aimant toutes deux le même homme. Le père un caractère terrible, un ancien officier. L'amant est dans la maison. 2 femmes, 2 hommes, un niais, 3<sup>e</sup> les deux femmes. 4<sup>e</sup> la situation.

La fille persécutée tuant son amant (l'empoisonne) (5<sup>e</sup> acte) pour ne pas le laisser à sa belle-mère...

<sup>1</sup> Il y faut voir peut-être le titre d'un chapitre de la 3<sup>e</sup> partie de *Splendeurs et misères des Courtisanes*.

<sup>2</sup> *Les parents pauvres* sont de 1846-47, *La dernière incarnation de Vautrin* de 1847. -- Voir les notes précédentes pour les autres ouvrages.

[illisible] et accusant sa belle-mère de la mort de l'amant... [illisible]<sup>1</sup>.



Note pour les nombres. Chute de Robespierre . 1794

1  
7  
9  
4

Chute et invasion 1815 de Napoléon

1  
8  
1  
5

Chute 1830 de Charles X

1  
8  
3  
0

Duc d'Orléans 1842 mort.

2  
4

Chute 1848 de L. Ph.

8  
1

1857<sup>2</sup>



1847.

1. Une mère de famille (province)\*\*.
2. Les méfaits d'un procureur du roi (province)\*\*.

<sup>1</sup> 1848.

<sup>2</sup> On remarquera que les chiffres disposés verticalement reproduisent les nombres écrits horizontalement et que, pour leur faire prédire la révolution de 1848, Balzac répète la date 1842 de bas en haut.



3. Les petits bourgeois (Paris).
4. Les savants (Paris)\*\*.
5. Les frères [de la Consolation] (Paris) à finir.
6. Le théâtre comme il est (Paris) 1848\*.
7. M<sup>lle</sup> Duwissard (Politique)\*\*.
8. Un drame au pied de l'échafaud (Politique).
9. Le député d'Arcis (Politique).
10. Les soldats de la république\* (militaire).  
Les vendéens\* (militaire).
11. L'armée roulante\* (militaire).
12. L'entrée en campagne\* (militaire).
13. Les paysans (campagne) à finir<sup>1</sup>.



C'était un de ces hommes dangereux qui peuvent toujours être auprès des femmes l'homme comme elles le souhaitent.



Il y a une pièce à faire avec E. Ochiltre de Walter Scott (*L'Antiquaire*). — Frédéric serait le mendiant. homme gris — qui mènerait la pièce.



LE PÈRE\*\*.

Un homme heureux dans sa famille. -- Sa femme

---

<sup>1</sup> On sait que les *Paysans*, comme le *Député d'Arcis*, ne parurent complets qu'après la mort de Balzac. Le premier de ces ouvrages aurait été terminé par M<sup>me</sup> de Balzac, le second le fut par Charles Rabou.

lui a donné 3 enfants. Il n'en paraît que deux : un jeune homme de 25 ans, une fille à marier. Le fils n'est pas de lui. La femme est tourmentée par un misérable gremlin qui veut la ruiner en dévoilant tout. Il l'a mise à bout en la dépouillant. Le fils, pour sauver sa mère et sa famille, tue ce gremlin. Le père fait évader son fils et en faisant toutes ces choses, c'est lui qui est pris pour le coupable et qui subit l'instruction.



Faire sur le point culminant de la propriété, et s'il n'y a pas de point culminant y suppléer par la bâtisse, un bassin couvert (pour prévenir l'évaporation) contenant deux fois la masse d'eau nécessaire pour l'irrigation de la propriété ou des propriétés à irriguer, à neuf pieds de chute (en prenant l'eau dans des puits, pompes, quand il n'y a pas de cours d'eau voisin), en établissant sous la chute une roue mue par l'eau nécessaire à l'arrosage et qui fait aller les pompes nécessaires à l'alimentation du bassin en tournant quand le mouvement...

Il faut remplir une première fois le bassin au moyen de pompe<sup>1</sup>.

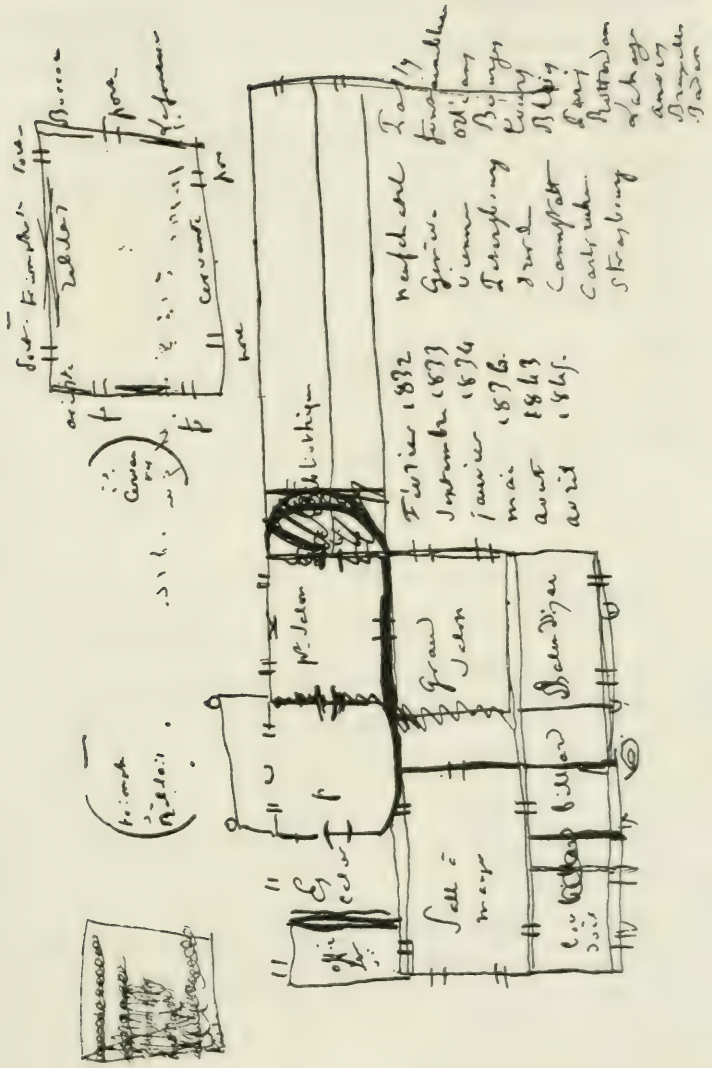


#### COLLÈGE HISTORIQUE.

Lois. — Guerre. — Finances. — Roi. — Religion. — Noblesse. — Peuple. — Costume. — Bâti-

---

<sup>1</sup> Documentation qui a peut-être été utilisée dans *Le Curé de village* (1837-45).



ments et meubles. — Bibliographie. — Biographie.  
— Arts. — Métiers et commerce. — Débats scientifiques. — Procès.

40.000 f. par an pour 19 p[ersonnes].

1 directeur.

2 secrét. et chancel.

1 rédacteur.

15 colligeants.

Réfectoire. — Bibliothèque. — Salle des séances.

Une maison et un jardin.



DE L'IMPÔT (*fragments des tyrannies modernes\*\**).

Le caractère des sociétés modernes est d'avoir substitué un être moral à une personne, la loi au roi, la tyrannie est invincible des lois fiscales et sociales, les législateurs n'existent plus. Il n'y a plus que des publicains et des juges.

Caractériser l'impôt. La société doit prendre le moins qu'elle peut.

Le sens de l'impôt actuel est de faire payer ce que l'on consomme. — Chose juste. L'impôt en France est horrible, mal assis.

Il étouffe l'agriculture.

Nouvelle assiette par le droit de mouture et du vin,

par mon système. Démontrer l'économie à introduire. D'où il résulterait une économie productive<sup>1</sup>.



Seguin à la Poudrerie. — Jules Sandeau. — Parisot. — Paul à Paris. — Les deux Nettement. — De Belloy. — Chauvet. — Buloz. — J. David. — Maynard. — Barchon<sup>2</sup>.



Mettre la scène à Venise. — Un Figaro vénitien.

Le vieillard amoureux surprend sa femme, la fait condamner, veut la reprendre, histoire véritable, lui

<sup>1</sup> Ces idées ont été développées dans le projet de Rabourdin (*Les Employés*, 1836).

<sup>2</sup> Sans doute s'agit-il là d'un service d'auteur. — *Séguin*, un ami de M. et M<sup>me</sup> Carraud. — *Sandeau* avait vécu rue Cassini avec Balzac après sa rupture avec George Sand. Balzac à maintes reprises, dans ses *Lettres à l'Étrangère*, se plaint de la paresse de son ami, des charges qu'il lui a imposées, des dettes qu'il lui a laissées. — Probablement Jacques-Théodore *Parisot*, qui traduisit notamment plusieurs romans de Walter Scott. — *Paul à Paris ?* — *Alfred Nettement*, un des seuls critiques de l'heure qui rendirent justice à Balzac, et son frère Francis, ancien secrétaire particulier du prince de Polignac. — Le comte de *Belloy*, que Balzac eut pour secrétaire, en même temps que le comte Ferdinand de Gramont, en 1835. — *Chauvet*. Un imprimeur lithographe, établi rue Vivienne prolongée, 17, est mentionné sous ce nom dans l'*Annuaire du Commerce* de 1835. — Probablement *J. Amyntas David*, qui avait fait recevoir *Une ténébreuse Affaire au Commerce*. — *Louis Maynard de Queilhe* sans doute, auteur d'un roman intitulé *Outre-Mer*. — Il faut lire, j'imagine, *Barchou de Penhoen*, littérateur qui devint représentant du peuple vers 1849-50.

fait croire que son amant la trahit et elle le tue. Il vit<sup>1</sup>.

Voyage au Simplon 1846<sup>2</sup>.



Chercher pour la PATHOLOGIE DE LA VIE SOCIALE<sup>3</sup> quel est l'ordre naturel.

L'homme parle ou marche, mange et boit, dort et se lève, s'habille et marche et s'habille, se loge, mange et boit, dort et se lève... parle et agit, voit et s'assied... se meut, voit et parle, ou voit, se meut et parle... se nourrit, s'habille, se loge, se reproduit, etc.

---

PLAN DÉFINITIF

1<sup>er</sup> VOLUME

	17	} 50 f.
Histoire des Treize. . . . .	19	
César Birotteau. . . . .	5	
La maison Nucingen <sup>3</sup> . . . . .	5	
Pierre Grassou** . . . . .	4	

---

<sup>1</sup> Il semble que ce sujet soit celui de la *Gina*, dont Balzac écrit le 17 septembre 1838 à l'Étrangère : « C'est Othello retourné. La *Gina* sera un Othello femelle. »

<sup>2</sup> Ici une fleur séchée.

<sup>3</sup> 1837.

Le Parasite\*\*<sup>1</sup>. — Les secrets de la princesse de Cadignan<sup>2</sup>.

Facino Cane<sup>3</sup>.

2<sup>e</sup> VOLUME

Le colonel Chabert . . . . .	} 50 f.
Sarrasine. — Les Employés <sup>4</sup> . . . . .	
La messe de l'Athée <sup>5</sup> . . . . .	
Splendeurs et misères des Courtisanes <sup>6</sup> . . . . .	
Gaudissart II <sup>7</sup> . . . . .	
Un homme d'affaires <sup>8</sup> . . . . .	

3<sup>e</sup> VOLUME

La cousine Bette <sup>9</sup> . — Les Petits bourgeois <sup>10</sup> . . . . .	} 50 f.
Le théâtre comme il est*. Les comédiens sans le savoir <sup>11</sup> . . . . .	

4<sup>e</sup> VOLUME

Les savants\*. — Les frères de la Consolation<sup>12</sup>. 50 f.

UN DUEL A L'INCONNU\*\*.

Un jeune homme élève sa sœur. La sœur séduite.

<sup>1</sup> Titre sous lequel devait paraître le *Cousin Pons*. C'est M<sup>me</sup> Hanska qui le fit changer. Voir *Correspondance*, 529.

<sup>2</sup> 1839. — <sup>3-4-5</sup> 1836. — <sup>6</sup> 1838-47. — <sup>7</sup> 1844. — <sup>8</sup> 1845.

<sup>3</sup> 1846. — <sup>10</sup> Paru posthume 1854. — <sup>11</sup> 1845. — <sup>12</sup> 1848. — Il s'agit ici évidemment d'une nouvelle distribution des *Scènes de la vie parisienne*, et c'est là sans doute, — la date des *Frères de la Consolation* en témoigne, — un des derniers tableaux qu'en dressa Balzac.

Le séducteur refuse d'épouser, de là le duel par des moyens inconnus. Ils se tuent tous les deux, l'un par une femme, l'autre par le poison.

HADAMAR\*\*. — Une courtisane aimant un homme de génie, celui qui a fait marcher dans le port de Barcelone un vaisseau à vapeur, qui aime une pure jeune fille. Tous les obstacles que le monde oppose à un inventeur ; il est soutenu par Masanillo ; l'usurier, l'homme de pouvoir, le philanthrope, le banquier, l'aubergiste, les créanciers<sup>1</sup>.



2<sup>e</sup> PIÈCE

La comédie de la Marana\*.



Il y a des figures qui sont comme ramassées autour du nez.



Je marche à la mort par de délicieux sentiers.



7<sup>bre</sup> 1836.

A faire: *La confession de Louis XI\*\** pour faire un pendant aux *Deux Rêves*. Puis l'agonie de Louis XVI.

---

<sup>1</sup> *Les Ressources de Quinola* (1842).



ÉTUDES DE MŒURS. *Scènes de la vie politique.*  
Tomes XIII et XIV.

Conversations entre onze heures et minuit.

La confession de Louis XI<sup>\*\*</sup>, 3 f [euilles].

Les deux rêves, 2 f.

La dernière nuit de Louis XVI<sup>\*\*</sup>, 3 f.

Le souper de Smorgoni<sup>\*\*1</sup>, 3 f.

Les deux extrêmes<sup>\*</sup>.

La dernière débauche d'Alexandre VI<sup>\*\*</sup>.

Saint Jean dans Pathmos<sup>\*\*</sup>.



SERAPHITA<sup>2</sup>

ou

LA TRANSFIGURATION

par Monsieur de Balzac.

Vision de Séraphita.

L'Ange de la Foi.

L'Ange de l'Espérance.

L'Ange de la Charité.

L'Ange de la Force.

L'Ange de la Passivité.

L'Ange de l'amour.

L'Ange du repentir.

<sup>1</sup> Smorgone ou Smorgony, petite ville du gouvernement de Vilna, où Napoléon fit ses adieux à la Grande armée en 1812, après la retraite de Russie.

<sup>2</sup> 1833-35. En marge, de la main de Balzac : fait.

(*Nil mortale sonans*).

Les anges sont blancs. (*Louis Lambert*.)

(Extrait des *Études philosophiques*.) Prix 10 fr.

*Qu'aimez-vous donc ? Le ciel.*

Paris.

La prière de Séraphita. Abel Ledoux, 95, rue de Richelieu.

X<sup>bre</sup> 1833.

Prendre pour dédicace la page commencée pour *Le prêtre catholique*\*\*.



LE LIVRE DES DOULEURS est une étude destinée à prouver qu'il existe un point d'appui matériel dans la pensée pour supporter les plus effroyables douleurs et que ce n'est pas un secours venu d'en haut. En ôtant l'idée religieuse chrétienne et prenant 3 exemples authentiques :

Béatrix Cenci. — Le tailleur de Henri II ou tout autre martyr protestant et un régicide Chatel ou Damiens<sup>1</sup>.



Détail des *ÉTUDES DE MŒURS*.

Scènes de la vie privée. — 1 volume.

---

<sup>1</sup> *Le livre des douleurs*, publié en 1840, comprenait : *Gambara*, *Massimila Doni*, *les Procrits*, *Séraphita*. Mais, dans les *Martyrs ignorés* (1836-37), XX, 386, on lit : « En m'en allant le long de la Loire, je tirai les conséquences de ces faits, je pensai que, si la pensée avait de tels pouvoirs, elle devait offrir aussi un immense point d'appui contre les douleurs corporelles, et je m'expliquai ainsi les miracles du diacre Pâris, les martyrs religieux, et Damiens attirant trois fois à lui les chevaux que l'on fouettait pour l'écarteler. »

Les enfans \*. — Mettre un caractère de vieille tante, de vieille grand'mère — une vieille fille opposée aux enfans<sup>1</sup> (à faire).

Les jeunes gens\*.

M<sup>me</sup> Schillings

à Mouy (département de l'Oise)  
Houdainville.



*Mémoires d'une jeune mariée.* Comment se font les divorces. (Le sujet est encore à traiter 1840). *Suavita* \*\*.



1840. Un gendre \*\*.



Finir les illusions perdues.



L'original\*.



Les héritiers Boirouge\*.



L'âme amoureuse ou la perle brisée<sup>2</sup>.

M. de Boigne. — Madhadjy Sindiah, il quitte l'Inde, dit-on, en 1796, 2 ans après la mort de

<sup>1</sup> *La vieille fille*, 1836.

<sup>2</sup> 2<sup>e</sup> partie de *l'Enfant maudit* 1836.

[phrase interrompue]<sup>1</sup>. Madhadjy régnait à Delhy, Tippoo Sahib à Mysore.

Un homme qui pour marier sa fille veut cacher sa misère et qui la marie.



Pour janvier 1838. Publier les

ÉTUDES SOCIALES\*\* 24 vol. en 8<sup>o</sup> 2.

1<sup>re</sup> partie. ÉTUDES DE MŒURS au XIX<sup>e</sup> siècle. Effet. (25 vol. en 8 réduits en 12).

2<sup>e</sup> partie. ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. Causes. (15 vol. en 8 réduits en 8.)

3<sup>e</sup> partie. ÉTUDES ANALYTIQUES. Principes. (9 vol. en 8 réduits en 4.)

Espèces sociales. — Histoire naturelle du Bimane en société. (Genre homo<sup>3</sup>.)

<sup>1</sup> Le général comte de Boigne quitta l'Inde deux ans après la mort du prince mahratte Sindiah (1794).

<sup>2</sup> Dans ses *Lettres à l'Étrangère* (8 juillet 1837), Balzac, alors accablé par la faillite de Werdet, ne voit plus de salut que dans l'édition illustrée de ses œuvres sous le titre général d'*Études sociales*, et divisées comme il est spécifié ci-dessus. Cette affaire-là sera pour lui Austerlitz ou Waterloo. Rien que l'illustration projetée doit coûter 400.000 francs. Mais comment douter de la bonne volonté des souscripteurs ? N'auront-ils pas la chance, grâce à la merveilleuse combinaison d'une tontine, de gagner 30.000 francs de rente !! Inutile d'ajouter que cette affaire-là manqua, comme la culture de l'opium en Corse et des ananas aux Jardies, comme l'exploitation des mines argentifères de Sardaigne, comme à Angoulême la fabrication du papier suivant un nouveau procédé, etc., etc.

<sup>3</sup> L'amusant *Tableau synoptique pour servir à la monographie de*

Le médecin de campagne.

Qui a terre a guerre.

Le curé de village.

Le lys.

AVOIR :

40 exemplaires des Études de mœurs . . . . .	8.320
3 livraisons d'études philosophiques à 2.300 . . . . .	6.900
Physiologie . . . . .	1.500
4 <sup>e</sup> dizain <sup>1</sup> . . . . .	1.600
1.000 volumes de Contes drolatiques à 5. . . . .	5.000
3 livraisons d'Études de mœurs . . . . .	11.000
Supplément probable id. . . . .	6.500
	40.820



Les aventures constitutionnelles et administratives  
d'une idée heureuse<sup>2</sup>.

La France est un bien beau pays, monsieur ?

Ajoutez. — Et bien administré.



ANATOMIE OU ANALYSE DES CORPS ENSEIGNANTS<sup>3</sup>.

*l'ordre gendelette* placé à la fin de la *Monographie de la presse parisienne* (1844), porte cette mention : Extrait de l'histoire naturelle du biman en société.

<sup>1</sup> Le troisième dizain des *Contes drolatiques* avait paru en 1837, et le quatrième avait été annoncé à cette même date. D'autre part, c'est entre 1835 et 1840 que se poursuivit, par livraisons chez Werdet, la publication des *Études philosophiques*. Il faut donc conclure que cet avoir se place entre les années 1837 et 1840.

<sup>2</sup> Il n'en parut qu'un court fragment, le prologue (1834). La *Correspondance* l'annonce en 1833.

<sup>3</sup> A l'intérieur du second plat de notre album, collée, et y faisant

Il n'existe pas le moindre hasard pour les naissances. Dans le monde tout effet a une cause et toute cause a un principe, tout principe vient d'une loi. Les principes auxquels ont été dus les hommes extraordinaires peuvent être étudiés et connus. Rien n'est indifférent, ni l'état du père, ni celui de la mère, ni la posture, ni la saison, ni la nourriture antérieure, ni les lieux, ni les images.



Tout homme élabore par la chasteté (il y a un point déterminé) une richesse interne dans ses organes et dans leur produit (ce qui est à rechercher, l'observation médicale et la myologie sont peu avancées à ce sujet). Cet état a une influence certaine sur l'enfant. (La femme est-elle ou n'est-elle pas un terrain neutre ? je ne le crois pas<sup>1</sup>.)



Les gens perdus de maladies vénériennes, les vieillards, les jeunes gens énervés sont les pères des géné-

---

pendant à cette marque de librairie qui orne le premier plat et dont j'ai parlé dans la Préface, on trouve une gravure qu'il convient de rapprocher des pages qu'on va lire. Elle illustre sans doute une édition populaire des œuvres de lord Byron, mais je n'ai pu en découvrir l'auteur. Au-dessous on lit, de la main de Balzac : « C'est en voyant cela que j'ai compris les causes agissant sur la génération avant la génération. C'est le *Bossu* de lord Byron, le *Bossu transformé*. » La gravure représente, en effet, le bossu Arnold invoquant le secours du démon.

<sup>1</sup> « Si la nature a considéré la femme comme un terrain neutre, physiquement parlant... » *Le Cabinet des Antiques*. (1836), VII, 21.

## Protonen ou Analyse des Corps Expérimentaux

Il n'y a pas de limite de regard pour les matériaux - dans le monde, tout offre un champ de  
recherche et un principe, mais pour en venir à l'essence de la physique, on suit une  
voie qui conduit à l'essence de la physique, et c'est là que se trouve le principe de la physique.  
Il n'y a pas de limite de regard, ni de matière, ni de matière, ni de matière, ni de matière,  
mais il y a une limite de regard.

Le monde est un monde de choses (il y en a une) et il y a une limite de regard pour  
les choses et les lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois, et il y a une  
limite de regard pour les choses et les lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois,  
(le monde est un monde de choses et de lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois).

Le monde est un monde de choses et de lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois,  
et il y a une limite de regard pour les choses et les lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois,  
(le monde est un monde de choses et de lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois).

Le monde est un monde de choses et de lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois,  
et il y a une limite de regard pour les choses et les lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois,  
(le monde est un monde de choses et de lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois).

Le monde est un monde de choses et de lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois,  
et il y a une limite de regard pour les choses et les lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois,  
(le monde est un monde de choses et de lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois).

Le monde est un monde de choses et de lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois,  
et il y a une limite de regard pour les choses et les lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois,  
(le monde est un monde de choses et de lois, et il y a une limite de regard pour les choses et les lois).

rations molles, avortées, rachitiques, etc. Les gens sains d'esprit et de corps (sans génie même) font des enfants de talent. Ici mille effets à rechercher.

Il peut y avoir suffisance, — abondance, — surabondance. Que produisent ces trois états du sperme ? On n'en sait rien, il n'y a pas d'observations. Les états civils devraient être plus amples. On décrit le père et la mère des chevaux de race, on ne fait rien pour les hommes.



Où met-on l'enfant ? Quel berceau ? Que voit-il ? Sterne est le premier qui ait osé parler de l'importance, du sérieux de l'acte sur lequel on plaisante<sup>1</sup>.



Le père et la société sont les continuateurs DE LA MÈRE.

Vouloir bien élever un enfant, c'est se condamner à n'avoir que des idées justes.



La souffrance doit être la substance même de toute bonne éducation. Ce qui est vraiment grand : le talent, la bonté, le don de vue, le sentiment profond exigent des souffrances pour être développés.

---

<sup>1</sup> Cf. *Lettres à l'Étrangère*, 27 mars 1836. Balzac y annonce notamment qu'il se propose de compléter la *Physiologie du mariage* par un ouvrage sur l'Éducation.



La bonté vraie veut des passions réprimées et tient aux conceptions d'une âme qui voit en grand. Voir en grand est le talent. Tout se tient dans la souffrance.



De quelle qualité sont les esprits — Quis, quid influe sur les esprits? Situation saine, — situation hygiénique, — situation nutritive.

Angoisse.            Constipation.            Quelle alimentation?

Peines.            Relâchement.

Ambition.

Travail d'esprit. Faut-il avoir un  
équilibre, une  
concomittance  
ou une prédominance  
entre ces deux  
états pour avoir  
un enfant?

Ce qui est commencé par l'acte (de là l'enfant), toutes ces causes sont-elles continuées en lui. Ces diverses causes ont-elles fait les gens d'action, les gens d'instruction, les penseurs, etc.? Sont-ils plus ou moins sanguins, lymphatiques, en vertu des causes primordiales? Et tout cela peut-il être annulé par la nourriture si le milieu où vit l'enfant est ou

contradictoire ou en rapport avec ces éléments génitifs qui ont préparé l'acte auquel est dû l'enfant ?

L'âme est le mouvement de l'être intérieur (ensemble des organes intérieurs) comme la vie est le mouvement de l'être extérieur (ensemble des organes visibles).



Que de causes, que de choses avant qu'il n'ouvre les yeux et après. — MORALITÉ : Le bonheur et le malheur nous viennent du même auteur, voilà la ressemblance ; le bonheur nous rend heureux, le malheur malheureux, voilà la différence. — LE GRAND HOMME EXISTE « A PRIORI ».



Les hommes bons par faiblesse sont de vrais scélérats.



Le père fait parfois tout ce que veut l'enfant.



La société ne s'inquiète pas de ce que les hommes auraient été dans l'état de nature, mais à quoi ils peuvent lui servir.



Faire faire la nomenclature de tout ce qui existe sur l'éducation.

Avant le mariage, l'enfance : pendant l'enfance, l'éducation ; avant l'éducation, l'expérience — peu de pères se sont tirés de là.

Picart, prêtre de Dijon (1756), a soutenu dans une brochure que le lait de la mère est la seule nourriture possible de l'enfant et que toute autre le dénature. — La Reine Blanche avait donc presque raison. — Je ne sais pas ou plutôt je sais comment cela s'est fait, mais tous les grands hommes ont d'abord été pauvres, et l'on a cru que la pauvreté n'était la mère que des artistes et des vices. — Or personne n'a encore remarqué que tous les grands rois ont été les élèves du malheur. Des scholiastes cloueront ici des noms, mais, pour le moment, voici ceux que je cite : Napoléon, Frédéric II, Henri IV, Louis XI, le prince Eugène ni Cromwell n'avaient le sou<sup>1</sup>, Richelieu, Mazarin étaient à la lettre de pauvres diables. — Pour une princesse, Catherine II n'était pas riche. Quant à Catherine I, elle était la plus pauvre gourmandine de l'armée. Personne au monde n'a été plus au-dessous de ses affaires que ne l'a été César, puisqu'il est le seul qui ait acheté la couronne à force de dettes.

---

<sup>1</sup> Cf. *Le Cabinet des Antiques* (1836), VII, 27 : « Victurnien [d'Esgriçon] était arrivé soudain à la faiblesse des voluptueux, dans le moment de sa vie où, pour s'exercer, sa force aurait eu besoin du régime de contrariétés et de misères qui forma les prince Eugène, les Frédéric II et les Napoléon. »

Vous comprenez que je me dispense de compter avec Sémiranis, Romulus et David, Thomas Kouli Kan, Gengis Kan, Attila, mais ces drôles-là n'avaient probablement pas cinquante mille francs de rente sur les grands livres de ce temps-là, quand ils sont partis de chez eux pour aller ravager les voisins, et je déclare que l'idée fondamentale de ce livre est que le père et la mère tuent presque toujours moralement parlant leurs enfants. Les orgies de toute espèce dominent l'enfance et la vie, ici tout est à faire, car ce n'est pas tant de l'enfant qu'il s'agit que du père et de la mère, de la nature, des mœurs. Il y a des hommes qui à 40 ans ont encore le goût de leurs langes, d'autres qui se croient à cet âge mûr au collège. Ceux-ci restent dans la jupe de la première femme qu'ils rencontrent et portent le poids de cette jupe, ceux-là restent cloués dans une même idée.

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.



Les gens qui n'ont pas de cœur sont aussi fous et aussi malheureux que ceux qui n'ont pas d'intelligence.

---

« LISTE DES PERSONNES AUXQUELLES  
J'ENVOIE MES OUVRAGES »

M<sup>mes</sup> de Balzac mère.  
    Surville.  
    de Balzac la jeune.  
20 rue Miromesnil Delannoy<sup>1</sup>.  
    rue Jacob, 26 Cornalco<sup>2</sup>.  
    Zulma Caraud.  
    Patrickson<sup>3</sup>.  
    Rotschild [*sic*].  
    Katinka de Craeiffski<sup>4</sup>.  
MM. Dublin<sup>5</sup>.      Les membres de l'Académie.

---

<sup>1</sup> La *Correspondance* nous apprend que c'était une vieille amie de la famille Balzac. Elle avait prêté quelques sommes à Honoré : il l'appelait « sa seconde mère ».

<sup>2</sup> Ce nom ne figure pas dans les *Annuaire du Commerce* pour la période 1830-1850. Mais il y a un *Cornat, confiseur*, qui était établi, à la même époque, au n° 21 de la rue du Bac.

<sup>3</sup> Elle traduit en anglais plusieurs romans de Balzac. Il en est question dans les *Lettres à l'Étrangère* (1837). C'est elle notamment qui signa du nom de lady Nevil, la lettre d'amour dont M<sup>me</sup> de Castries abusa la crédulité de Balzac

<sup>4</sup> Faut-il lire Crewuzki ? (V. *Lettres à l'Étrangère*, I, 555).

<sup>5</sup> Le « cher petit père » de la *Correspondance*.

Surville.            Nacquart<sup>1</sup>.  
 Gramont<sup>2</sup>.        Claret<sup>3</sup>.  
 Buisson<sup>4</sup>.  
 De Belloy.        Laurent Jan.  
 Berlioz.         Dutacq<sup>5</sup>.  
 Poirson<sup>6</sup>.        3 chez moi.  
 L. Boulanger<sup>7</sup>. Delacroix.  
 Margone<sup>8</sup> [*sic*]. Alexandre de Berny.  
 Gavault<sup>9</sup>.

Journalistes.

Ne pas oublier

Merruau<sup>10</sup>. — Th. Gautier.

David<sup>11</sup>. — Rabou<sup>12</sup>. —

<sup>1</sup> Le médecin.

<sup>2</sup> Le comte Ferdinand de Gramont, qui, nous l'avons dit, comme le comte de Belloy, fut secrétaire de Balzac.

<sup>3</sup> L'architecte des Rothschild. V. la *Correspondance*, 1842-44.

<sup>4</sup> Le tailleur de la rue de Richelieu chez lequel Balzac avait un pied-à-terre.

<sup>5</sup> « Olivier Le Daim de Balzac », selon Champfleury.

<sup>6</sup> Sans doute le directeur du Théâtre du Palais-Royal vers 1840. Balzac, on le sait, conçut plusieurs bouffonneries dont il se flattait de tirer de grosses sommes.

<sup>7</sup> Le peintre du fameux portrait de Balzac en robe de moine.

<sup>8</sup> Châtelain de Saché, où Balzac fit de fréquents séjours.

<sup>9</sup> P. S. Gavault, l'avoué dont Balzac parle avec tant de gratitude dans les *Lettres à l'Étrangère*.

<sup>10</sup> Charles Merruau, homme de Lettres, secrétaire général de la Préfecture de la Seine vers 1850.

<sup>11</sup> Jules Amyntas David, nommé plus haut.

<sup>12</sup> Directeur de la *Revue de Paris* avant Pichot.

Luchet<sup>1</sup>.

Ollave<sup>2</sup>. — Jay<sup>3</sup>. — Bussièrès<sup>4</sup>.

Barchon<sup>5</sup>, 2 rue de l'Université.

Danielo<sup>6</sup>, 12 rue de Savoie.

Lépine<sup>7</sup>, 55 rue Neuve Saint Augustin.

Longpré<sup>8</sup>, 13 rue Meslée.

Joubert, 2 Princes.

Morère Jules<sup>9</sup>, 14 Copeau.

Borget<sup>10</sup>, 17 rue des 3 frères.

Degrez, 109 rue du F. S<sup>t</sup> Honoré.

Gueyrard<sup>11</sup>, place Miséricorde, à Lyon, 2.

Gandolet, 75.

<sup>1</sup> Auguste Luchet, le romancier.

<sup>2</sup> Faut-il lire Ollier (de la Condamine) ?

<sup>3</sup> Académicien en 1832, mort en 1854.

<sup>4</sup> Écrivain de talent qui publia notamment un article fort remarquable sur la *Chartreuse de Parme* vers mort en 1840.

<sup>5</sup> Peut-être Barchou de Penhoen. En 1840, l'*Annuaire du Commerce* le mentionne comme habitant rue de Beaune, 12.

<sup>6</sup> Le secrétaire de Chateaubriand.

<sup>7</sup> Mentionné comme tapissier, avec cette adresse, dans l'*Annuaire* de 1835.

<sup>8</sup> Il y a toute une dynastie de Longpré établis bijoutiers entre 1830 et 1850. Mais aucun à l'adresse ci indiquée.

<sup>9</sup> Ami de Gavarni, caissier au *Journal des Gens du Monde*.

<sup>10</sup> Auguste Borget, peintre et littérateur, ami intime de Balzac qui rendit compte de son principal ouvrage : *La Chine et les Chinois* dans la *Législature* (14-18 octobre 1842). Borget habita avec Balzac rue Cassini vers 1833.

<sup>11</sup> Il y a eu à Lyon un docteur Gueyrard ou Guérard, qui mourut en 1836. Mais on ne le trouve pas dans les annuaires mentionné à cette adresse. (Note de M. E. Vial.)

Robi <sup>1</sup>, hôpital S<sup>t</sup> Antoine.  
 Plays, 36 rue Croix des Petits Champs.  
 M. Père, 14 rue du Regard.  
 Moreau, 3 boul. des Capucines.  
 Ménière <sup>2</sup>, 42 Pavée S<sup>t</sup> André des Arts.  
 Rathier <sup>3</sup>, 208 S<sup>t</sup> Denis.  
 M<sup>me</sup> Delannoy, 29 Caumartin.  
 Thomassy <sup>4</sup>, rue du Four. [S<sup>t</sup> Germain.], 43.  
 Victor Hugo, 6 place Royale.  
 Borget, 1 impasse Tivoli.  
 Chantrier, 117 rue du fg S<sup>t</sup> Honoré.  
 Trumilly, 8 rue de Sèvres,  
 Nisard, 16 rue S<sup>t</sup> Fiacre.  
 Crosnier <sup>5</sup>, pl.  
 C<sup>tesse</sup> de Hanska, née Comtesse de Rzewuska.  
 Scribe, 2 Olivier S<sup>t</sup> Georges.  
 Barchon, 21 Verneuil.  
 M<sup>me</sup> la marquise de la Bourdonnaye, 1 rue  
 Boudreau.

<sup>1</sup> Peut-être Robillard, médecin, qu'un *Annuaire* de l'époque mentionne comme habitant 1, Cloître S<sup>t</sup>-Jacques l'Hôpital.

<sup>2</sup> Le Docteur Prosper Ménière à qui Balzac adressa, à propos de la captivité de la duchesse de Berry, la lettre bien connue.

<sup>3</sup> Victor Rathier, de la *Silhouette*, avec qui Balzac voulut « faire du théâtre. »

<sup>4</sup> Thomassy aîné, juge d'instruction, mentionné à cette adresse par l'*Annuaire* de 1845.

<sup>5</sup> Sans doute celui qui fut directeur de l'Opéra-Comique, puis de l'Opéra. Il y eut aussi un imprimeur-lithographe de ce nom.



Rabou, 33 Hauteville.

Bohain<sup>1</sup>, 23 rue Richer.

Berthoud<sup>2</sup>, 18 rue S<sup>t</sup> Georges.

Royer et Maynard, 9 rue Buffault.

Dutacq à Versailles, 47 rue de Montreuil.

Lamartine, 82 rue de l'Université.

Flor, rue Michel le Comte.

Louis Xavier Eyma, à la Martinique.

---

<sup>1</sup> Directeur de l'*Europe littéraire* vers 1830-31.

<sup>2</sup> Samuel Berthoud, V. la *Correspondance*. — Il aurait commencé par être typographe à l'imprimerie Barbier-Balzac, où il aurait composé notamment les épreuves de la *Physiologie du Mariage*.

Plusieurs de ces notes m'ont été fournies par M. Maurice Tournoux dont l'obligeance, on le sait, n'a d'égale que la sûre érudition.

---

---

ÉVREUX, IMPRIMERIE PAUL HÉRISSEY

---







